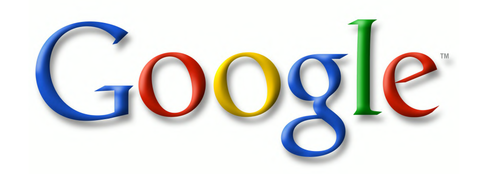
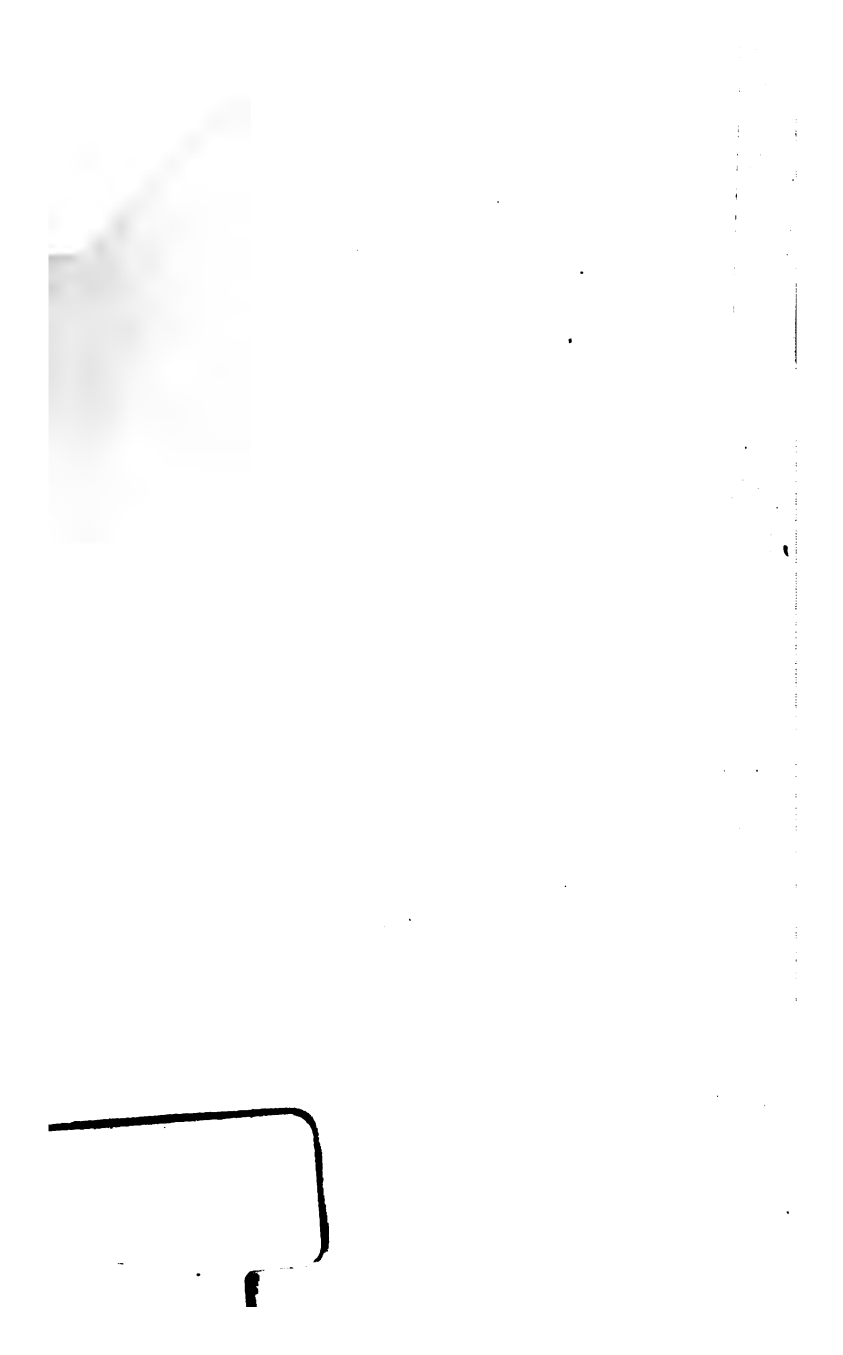




LE

PRINCE VITALE

LE
PRINCE VITALE

LE

PRINCE VITALE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18

UN CHEVAL DE PHIDIAS........................ 1 vol.

LE

PRINCE VITALE

ESSAI ET RÉCIT

A PROPOS DE LA FOLIE DU TASSE

PAR

VICTOR CHERBULIEZ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1882

LE
PRINCE VITALE

ESSAI ET RÉCIT

A PROPOS DE LA FOLIE DU TASSE

A la campagne, quand il pleut, les après-midi sont longues. Madame Roch ouvrit un volume du Tasse et nous lut tout un chant de la *Jérusalem*. C'était plaisir de l'entendre, car sa voix est restée jeune, et elle prononce l'italien à ravir. Après dîner, elle se mit au piano et nous chanta la complainte d'Herminie sur un air qu'elle avait entendu autrefois à Venise. En ce moment, le baron Théodore entra. Il était revenu d'Italie depuis peu.

— A merveille, madame ! s'écria-t-il. En vous

écoutant, je me croyais en gondole sur le Grand-Canal.

On se mit à raisonner sur le Tasse, qui était devenu le saint du jour.

— Savez-vous, mes amis, dit le baron, pourquoi ce grand homme est devenu fou? Moi, qui vous parle, je l'ai appris à Rome l'an passé.

Et tirant d'une de ses vastes poches un portefeuille en maroquin rouge :

— Il y a là dedans de quoi faire un livre! dit-il fièrement. C'est vraiment le sac du procès.

— Homme à projets, dit madame Roch, qui pourrait compter tous les livres que vous avez eus en portefeuille? Le malheur est qu'ils y sont restés.

— Patience! répondit-il. J'ai à peine soixante ans; j'ai du temps devant moi.

— D'ailleurs, mon jeune ami, reprit-elle, ne vantez pas trop votre découverte. C'est le secret de Polichinelle. Tout le monde ne sait-il pas que Léonore...

— De quelle Léonore voulez-vous parler, ma-

dame ? De la première, de la seconde ou de la troisième ?

— Je n'en connais qu'une, dit-elle, Léonore d'Este, la sœur du duc Alphonse. Le Tasse l'aima, s'en fit aimer ; il eut le tort de ne pas se taire ; le duc se fâcha, et fit enfermer cet indiscret dans un caveau très-sombre, où il demeura sept ans...

— Légende ! conte de nourrice ! répondit le baron d'un air capable.

— Ah ! permettez, lord Byron...

— Oui, madame, lord Byron se fit enfermer dans ce caveau très-sombre, et il y passa deux heures à se frapper le front, à sangloter. Lord Byron n'avait pas toujours le sens commun. Cette histoire du caveau est la risée de tous les gens sensés à Ferrare. Le fait est qu'à l'hôpital Sainte-Anne le Tasse habitait un grand appartement fort clair où il écrivit force dialogues, où il recevait force visites..,

— Et sa chatte ! répliqua madame Roch. De grâce, que faites-vous de sa chatte ? Avez-vous donc oublié que, dans cet appartement si clair où l'on ne

voyait goutte, le pauvre homme suppliait sa chatte de lui prêter ses yeux en guise de lanterne...

— La chatte est apocryphe, répondit-il en abaissant sur elle un regard de compassion superbe.

Madame Roch leva les bras au ciel.

— Dans quel temps vivons-nous! s'écria-t-elle. On ne croit plus à rien, ni à la chatte du Tasse, ni à Homère, ni à Romulus...

— Les démolisseurs vous répondront, madame, qu'ils croient à leur marteau.

— Le vôtre est de belle taille! dit-elle en regardant de travers le portefeuille rouge.

Et après un moment d'hésitation :

— Baron, ne pourriez-vous nous expliquer en deux mots pourquoi le Tasse est devenu fou?

— Ah! madame, que peut-on dire en deux mots? Il en faut plus de mille pour conter *Peau d'Ane*.

— Au moins, dit-elle, faites disparaître le sac du procès; il me fait peur.

— Qu'à cela ne tienne! répondit-il en rougis-

sant de plaisir. J'en ferai l'usage le plus modéré. Laissez-moi seulement le temps de donner un ordre à mon cocher.

— Mes chers amis, nous dit madame Roch, nous voilà pris au piége. Il fait dételer, ce qui prouve que son histoire sera longue. Dieu veuille qu'elle soit intéressante! Quant à moi, je suis tentée de croire à un guet-apens, car enfin ce porte-feuille...

— Je me trompe bien, madame, dit le notaire B..., ou il est décidé à donner sa pièce au public, et il est venu faire devant nous sa répétition générale. Le hasard l'a bien servi, il a trouvé la rampe allumée.

— Bah! dit-elle, écoutons-le religieusement. Nous l'obligerons et nous n'en mourrons pas.

— Et s'il faut mourir, s'écria tragiquement le notaire, l'Église honore la mémoire des martyrs!

Et il poussa en soupirant dans un coin la table de whist.

C'est un excellent homme que le baron Théodore, et ses amis l'aiment comme Henri IV aimait

Crillon, *à tort et à travers*. Quand il fut de retour :

— Allons, baron, dit madame Roch, je ne serai pas fâchée d'oublier les tristesses de nos automnes bourguignons en partant avec vous pour l'Italie. Faites-nous visiter Rome, que je ne connais pas; promenez-nous dans les bois d'orangers, et surtout, si la saison s'y prête, faites-nous respirer cette senteur si douce qu'exhalent les oliviers en fleur. Ce parfum subtil, je le respirai à Nice il y a quarante ans, hélas! et il m'en souvient encore. Et puis, chemin faisant, vous nous expliquerez, puisque vous y tenez, pourquoi le Tasse est devenu fou... bien qu'à vrai dire, ajouta-t-elle, ces aventures-là ne méritent guère l'honneur d'une explication. Elles sont trop communes. Qui de nous n'a été un peu fou dans sa vie, et un poëte de nos amis n'a-t-il pas dit :

Chacun use, soit peu, soit prou,
Au moins une cape de fou?

On fit cercle autour du feu. Le gros baron s'éclaircit la voix en buvant une tasse de thé, puis il commença en ces termes :

I

— Un jour que je me promenais dans Saint-Pierre, le plus beau promenoir du monde, je fis rencontre d'un officier français de ma connaissance qui me parla du couvent de Saint-Onuphre, où le Tasse est mort.

« — C'est à deux pas d'ici, me dit-il, sur le Janicule. On y voit le seul portrait authentique du poëte, un masque de cire qui fut moulé sur son visage, comme il venait d'expirer. Ne manquez pas de faire ce pèlerinage, aucun ami des lettres ne saurait s'en dispenser...

« Je ne me le fis pas dire deux fois, et, m'étant informé du chemin, je traversai l'une des colonna

des du Bernin et suivis une rue qui conduit à la porte Saint-Esprit... Mais, avant de passer outre, permettez-moi de vous dire que c'est une étrange chose que Rome.

— Cela n'est pas nouveau pour nous, dit madame Roch, tant d'autres ont décrit Rome avant vous ! Et qui ne sait, par exemple, que la reine des cités offre le plus bizarre contraste de grandeur et de misère, d'édifices magnifiques et de petites rues sales et tortueuses ?...

— Ce contraste, madame, n'est pas rare, il se retrouve dans toutes les capitales de l'Europe. En est-il une seule qui n'ait son boulevard des Italiens et son faubourg Saint-Marceau ? Mais à Rome l'indigence, au lieu de se tenir à l'écart, vit côte à côte avec la richesse, qui l'admet dans sa familiarité, et l'une et l'autre doivent à cet étroit commerce je ne sais quel attrait de secrète poésie qu'on chercherait vainement ailleurs. Ou, pour mieux dire, Rome presque tout entière n'est qu'un gigantesque village où sont semées au hasard et à profusion les magnificences des arts, les nobles édifices, les plus

beaux palais et les plus belles basiliques qui se puissent voir. La campagne envahit de toutes parts la ville éternelle; elle escalade ses antiques murailles démantelées, pénètre au cœur de la place, se répand dans les rues, monte à l'assaut des sept collines, s'y installe victorieusement, les couronne de bosquets, de jardins, et les chaumières se mêlent aux palais, les vergers aux statues, les dômes de verdure aux coupoles des églises. De là un charme infini, pénétrant, qui n'a point de nom, quelque chose de doux à la fois et de sublime, de rustique et de solennel, l'églogue mariée à l'épopée. Sur le sommet du Palatin comme au Forum, partout vous sentez la présence d'une divinité champêtre que n'effarouchent point les ombres errantes des Césars; elle sourit à leur mélancolie, elle décore de pampres et de lierre leurs monuments décrépits, et ses regards rajeunissent ce vieux sol pétri de cendres où dorment trente siècles d'histoire... Oui, Rome est une ville étrange. Partout dans ce cimetière des bruits d'eaux pures et jaillissantes, partout de l'herbe et des fleurs, entre les pavés des

ruelles comme dans les crevasses et sur la crête des vieux murs ruinés; partout des arcs de triomphe, des frontons, des pilastres entourés de baraques de foire, des amphithéâtres, des temples et des colonnades environnées de roseaux, de vignes en pente, d'yeuses au noir feuillage et de pelouses d'un vert si doux et si luisant que les nymphes seules du Poussin, se tenant par la main et dansant une ronde, seraient dignes de fouler ce merveilleux tapis. Quel lieu serait si fécond en contrastes? Jugez-en plutôt, madame. Je venais de quitter la plus belle place de l'univers, je veux dire la place Saint-Pierre, avec son obélisque, ses fontaines monumentales, ses colonnades infinies, son peuple de statues et sa basilique triomphante, dont la façade semble dire : Ceci est un palais, mais quel autre que Dieu serait assez hardi pour l'habiter?... Je traverse un portique colossal, et me voilà en plein village. Figurez-vous une rue formée de deux rangées de masures, aux fenêtres des pots de fleurs et des lessives séchant au soleil, à droite et à gauche des échoppes en plein vent, sur le pas des portes

des artisans qu'à leur costume et à leur air on prendrait pour des pâtres ; ici un char agreste à deux roues traîné par des buffles, plus loin des bœufs aux longues cornes recourbées qui, accroupis sur le pavé, ruminent en sommeillant, là des pigeons qui se poursuivent ; dans un coin une mare et un fumier où picorent des poules, tandis que, du haut d'un perchoir, le coq s'égosille en battant des ailes, et de l'autre côté de la rue, assis sur un tronçon de colonne fruste, je ne sais quel faune de la Sabine qui, le teint hâlé, le poil hérissé, le visage à moitié caché par son épaisse chevelure noire, souffle à perte d'haleine dans son aigre flageolet... Songez-y, madame, à l'ombre, et presque aux portes de Saint-Pierre, ces masures, ces bœufs, cette mare, ce flageolet, voilà Rome !

—Je le veux bien, dit-elle ; mais avançons, baron, avançons ! Nous n'arriverons jamais à Saint-Onuphre.

— Deux pas encore, et nous y sommes. Nous avons laissé derrière nous la porte Saint-Esprit. Sur notre droite, nous apercevons une rue mon-

tante, raboteuse, herbue au delà de ce qu'on peut croire, et tout au haut de cette rue un clocheton avec sa girouette surmontée d'une croix, et les arcades d'un petit portique avec une aile en retour. Je gravis cette rampe, non sans souffler; à mon âge, on n'est plus ingambe. De tous côtés autour de moi s'ébattaient des bambins, les uns rebondis comme de petits Bacchus, les autres minés par la fièvre. Sur le devant des maisons, de grandes belles filles, aux nattes noires retenues par un peigne argenté, ravaudaient du linge ou épluchaient des légumes ; de vieilles commères jouaient aux cartes. Plus haut, sur une petite terrasse qui précède le couvent et son église et commande une vue magnifique, des fillettes vêtues de blanc dansaient joyeusement au son des castagnettes et du tambourin. O gaieté folâtre des pays du soleil! Sous des cieux plus cléments que le nôtre, se sentir vivre suffit au bonheur. Après m'être arrêté un moment sous le portique à considérer des fresques du Dominiquin, j'entrai dans l'église. Dans la première chapelle, à gauche, on voit un monument récem-

ment élevé à la mémoire du Tasse. De ce monument je ne dirai rien, sinon qu'il est tout neuf et que le marbre m'en parut beau. Je m'approchai du maître-autel, et je contemplais les beaux anges sur fond d'or dont le Pinturicchio a décoré la tribune, quand un moine survint. C'était un des religieux hiéronymites qui desservent l'église de Saint-Onuphre et qu'on appelait autrefois les ermites de Saint-Pierre de Pise. Il tourna quelques instants autour de moi en m'observant du coin de l'œil. Frère Antonio, c'est le nom de mon moine, est un grand homme maigre, qui n'a pas l'air bon.

« — Mon père, lui dis-je en l'abordant, je suis un admirateur passionné du Tasse, et je visite avec joie des lieux qui ont été honorés par la présence d'un si grand homme.

« Mais lui, redressant sa longue taille voûtée :

« — Une maison consacrée à Dieu n'a pu se sentir honorée par la présence d'un pécheur.

« — Vous avez mille fois raison, lui répondis-je de bonne grâce, et j'ai dit une sottise. Soyez sûr que ce n'est ni la première ni la dernière...

« Ma candeur le désarma. Aux yeux de certains hommes d'Église, se confesser est plus méritoire que ne pas pécher. Fra Antonio se radoucit, se dépouilla de sa morgue; nous ne tardâmes pas à devenir bons amis. Il offrit de me servir de cicerone, et me fit faire le tour de l'église en m'en détaillant toutes les richesses. Peu à peu il devint bavard, expansif. Les Romains le sont volontiers; ils ne se taisent que par défiance ou par orgueil. Je m'aperçus bientôt que fra Antonio avait l'esprit vif, délié, mais que le cercle de ses idées était étrangement borné. Son univers était son couvent, et son histoire universelle datait du jour où il y a eu dans le monde des hiéronymites en robe fauve. Je ne laissais pas de l'écouter avec plaisir ; la nature, comme vous savez, m'a doué d'une curiosité infinie, et puis l'accent romain est si noble, il caresse si amoureusement l'oreille ! Ce brave homme me fit l'éloge de son ordre, et en m'en racontant les gloires ses narines se gonflaient d'orgueil, ses grands yeux noirs à fleur de tête petillaient de joie. Il me dit les syndérèses, les macé-

rations de saint Pierre de Pise, la discipline qu'il prescrivit à ses ermites, et comment, plus tard, le pape Pie V soumit la nouvelle congrégation à la règle augustinienne et lui communiqua tous les priviléges des ordres mendiants. Ensuite il passa en revue tous les généraux des hiéronymites, tous les cardinaux titulaires de l'église Saint-Onuphre, et je fus confondu du nombre d'hommes de génie dont jusqu'à ce jour j'avais ignoré le nom. Enfin, passant à saint Onuphre lui-même :

« — Il n'est pas étonnant, me dit-il, que les frères mineurs et nous-mêmes ayons consacré plus d'un oratoire à ce grand saint d'Égypte. Vous savez la vie qu'il mena dans sa thébaïde, et que chaque jour un ange descendait du ciel pour lui apporter sa provende et le saint mystère d'eucharistie.

« — J'ai lu je ne sais où, lui répondis-je, que, dans les *Actes des saints*, les bollandistes ont révoqué en doute ce beau miracle.

« Fra Antonio rougit de colère.

« — Ne me parlez pas de ce livre! Les révérends

pères jésuites qui l'ont composé ont mérité les peines éternelles. Eh quoi! ne nous donnent-ils pas à entendre que ni saint Onuphre ni son saint biographe Paphnuce n'ont existé? Et quelles pitoyables plaisanteries sur les reliques de ce grand ermite! Ils ont le front de s'égayer de ce qu'on les montre à deux endroits! Comme si une foi sincère se laissait arrêter par ces petites difficultés! Ah! les jésuites! les jésuites!

« — Les jésuites, mon père, sont des enfants terribles, capables de tout; ils ont porté de rudes coups à la réforme, mais ils ont inventé la critique.

« A ce mot, il tressaillit comme s'il eût entendu siffler un serpent.

« — La critique! Dire que ce mot-là se trouve écrit en toutes lettres et en cent endroits dans ces *Acta sanctorum* que vous avez eu le tort de lire... *Commentarius prævius, historico-criticus*... Vous entendez, *historico-criticus*... Croyez-moi, les *Actes des saints* ont empoisonné le monde. Et que penser de la méchante querelle que fit le jésuite Pa-

pebroeck à ces pauvres carmes? Leur soutenir en face qu'ils n'ont pas été institués par le prophète Élie! quel exemple! quelle pierre d'achoppement pour les faibles! Mais, ce qui est plus fort, n'ont-ils pas osé s'attaquer à nous? Doux Jésus! ils ont déclaré apocryphes tous les miracles du grand Pierre de Pise, notre saint fondateur! Étonnez-vous après cela que le monde soit en révolution!

« Et me serrant le bras ;

« — Voulez-vous savoir quand l'Europe sera sauvée? c'est le jour où les *Acta sanctorum* seront brûlés en auto-da-fé sur la place de la Minerve.

« — Oh! oh! mon père, voilà un moyen de salut dont je ne m'étais pas avisé. Et ce jour-là ne brûlera-t-on que des livres?

« — Le siècle est si sentimental, dit-il d'un ton piteux, et le saint-siége est si timide!

« Je regardai fra Antonio avec admiration; j'éprouvais le saisissement d'un naturaliste qui retrouve une espèce perdue.

« — Savez-vous lui dis-je, que vous parlez fort librement de toutes choses?

« Il me répondit sèchement ;

« — Rome est une terre de liberté.

— Votre fra Antonio a une façon d'entendre la liberté... dit le notaire B...

— Chacun a la sienne. La liberté est un grand mystère...

— Ne parlons pas politique ! interrompit madame Roch ; c'est au Tasse que nous avons affaire, baron ; vous tardez bien à nous le présenter.

— Nous y voilà, madame, car ce fut à ce grand nom que je recourus pour conjurer le courroux de fra Antonio. Je n'eus pas plutôt mis mon homme sur ce sujet que son large front plissé se dérida. Mais que pensez-vous que fût le Tasse à ses yeux? Un grand écrivain, un grand poëte, un grand homme? Vous n'y êtes point : fra Antonio ne voyait en lui qu'un client, un protégé, je dirai presque une créature de son couvent, et, à l'entendre, le plus grand mérite de l'auteur de la *Jérusalem* était d'être mort dans une cellule de hiéronymite. Il parlait de ce beau génie sur un ton protecteur et

compatissant, et ne l'appelait que *ce pauvre homme* (*questo poveretto*)!

« — C'est à nos Pères, me dit-il, que ce « pau-« vre homme » a dû de bien mourir. Ils l'ont consolé, fortifié, endoctriné. Vous savez cette histoire. C'était en 1595. Le pape Clément VIII, — un Aldobrandin qui aimait trop les lettres, — l'avait fait venir à Rome pour l'y couronner au Capitole. Heureusement le pauvre homme tomba malade; la cérémonie fut différée. Un jour qu'il pleuvait, nos pères voient arriver à leur porte un carrosse rouge; on reconnaît les armes et la livrée du cardinal Cinthio, l'un des neveux du pape. On descend, on accourt, on s'empresse. La portière s'ouvre, il en sort un grand fantôme : c'était ce pauvre homme qui tremblait la fièvre...

« — Mes frères, s'écria-t-il en pleurant, je suis « venu mourir parmi vous... »

« Inspiration céleste! Lui, élevé aux jésuites, c'est dans nos bras qu'il voulait mourir!... Et à quelques jours de là il écrivait à son cher Costantini qu'en venant à Saint-Onuphre il avait voul

préluder, par ses entretiens avec de véritables religieux, à ses éternels entretiens avec Dieu... Son attente ne fut pas trompée : c'est Dieu qu'il trouva parmi nous. Environné de nos pères, le crucifix à la main, le visage noyé dans les larmes ou rayonnant d'espérance, tour à tour il gémissait sur ses péchés ou il voyait le ciel s'ouvrir sur sa tête... Songez-y! élevé aux jésuites, c'est grâce à nous que ce pauvre homme a fait une fin très-édifiante et qui l'a rendu immortel...

« — Ce pauvre homme, lui dis-je, était un bien grand poëte!

« — Eh oui! répondit fra Antonio d'un ton froid; le poëme des *Sept Journées de la création* est une belle chose! N'est-ce pas là que se trouvent ces vers :

O sciocca e stolta
Sapienza mondana....

« — Quel chef-d'œuvre que la *Jérusalem!* interrompis-je.

« — Vous voulez parler de la seconde? Je l'ai lue

dans ma jeunesse. Il est un vers dont je me souviens :

Ne tremerà Ginevra e' l lago Averno.

Voilà un heureux rapprochement : Genève et le lac Averne !

« — Quelle perle que l'*Aminta !* repris-je.

« — Je ne connais pas cette Aminta. Parlez-moi plutôt des *Larmes de Marie.* Lisez aussi ses *Larmes de Jésus*. Le reste n'est que vanité !... Mais à propos, ajouta-t-il, ne voulez-vous pas visiter la cellule de ce pauvre homme ?

« Nous sortîmes de l'église. Après avoir traversé le cloître et gravi l'escalier qui conduit au dortoir, nous nous engageâmes dans un long corridor. Arrivés au bout :

« — C'est ici ! me dit-il.

« Il poussa une porte ; j'entrai.

« Au milieu d'une chambre carrée j'aperçus, posé sur un socle, le fameux masque de cire. J'approchai, je regardai... Non, jamais, je pense, je n'éprouvai une plus poignante émotion. Dans quelle langue, par quels mots exprimer le mystère

de génie et de désespoir que respire ce front auguste sous sa couronne de laurier desséchée, et comment oublier, après les avoir vus, ces traits nobles et fiers, d'une délicatesse exquise, ce nez mince, effilé, ce menton un peu pointu, ces lèvres fines, ces yeux qui, du sein de l'ombre éternelle, semblent encore chercher la lumière, toute cette figure enfin où se révèle le gentilhomme, le cavalier, le poëte, et par-dessus tout la légèreté divine d'une âme ailée, et l'audace des désirs, et les rêves infinis, et les pensées voyageuses... Hélas! sur cette figure si belle plane comme la malédiction d'une sinistre destinée. La douleur, une douleur sans nom, a tout assombri, tout ravagé; elle a dévasté ces orbites creuses, amaigri les joues, contracté les muscles, tordu convulsivement les coins de cette bouche qui parle encore, et semble dire : Grand Dieu! voilà donc ce qu'est la vie!... Mais regardez bien, regardez mieux : ce masque dit autre chose. Il s'y peint je ne sais quel désordre, quel égarement de l'esprit, ou plutôt quelle lutte tragique de la folie et de la raison... O sort implacable!

ô dieux jaloux du génie et de la beauté ! On croirait voir un don Quichotte mystique dont la vie fut un rêve, et que le hoquet de la mort a réveillé en sursaut... Mes amis, vous me connaissez? Vous savez que le *gros baron* a le cœur sensible, et se laisse aller sans fausse honte à ce qui lui prend les entrailles? Devant ce masque de cire il sentit ses yeux se mouiller et deux grosses larmes couler lentement le long de ses joues... — Ah ! pauvre grand homme ! disais-je à part moi, quelle est donc cette coupe d'amertume que tu as vidée jusqu'à la lie?... Et tout à coup, me retournant brusquement vers le moine, j'eus la sottise de m'écrier :

« — Mon père, expliquez-moi, je vous en conjure, pourquoi cet homme est devenu fou !

« Il me regarda de haut en bas, haussa légèrement l'épaule gauche, cligna l'œil droit, et me répondit :

« — *Eeeh !...*

« Sans mentir, ce fut là toute sa réponse.

« Il faut que vous sachiez, madame, que ce *eeeh* est une exclamation toute italienne, inconnue en

France, et qui dit plus de choses qu'elle n'est grosse. Ce *eeeh*, c'est les Romains qui l'ont inventé, et dans leur bouche il est d'une éloquence sans pareille. Oui, accompagné, comme je vous l'expliquais tout à l'heure, d'un clignement d'yeux et d'un léger haussement d'épaules, ce *eeeh* vaut à lui seul toute une période de Cicéron; il sert de réponse à tout, c'est un argument sans réplique. Avec ce *eeeh* vous mettez votre interlocuteur au pied du mur et vous lui faites sentir qu'il est entre vous et lui une incommensurable distance, car ce *eeeh* exprime à la fois de la hauteur, une commisération superbe, de l'impatience, de la défiance, et tout ensemble l'orgueil et la sournoiserie cauteleuse d'une ignorance fière d'elle-même, qui ne laisse pas de prendre ses sûretés, et n'a garde de se laisser approcher. Bref, cette éloquente interjection est le résumé de la sagesse d'un peuple qui, vivant depuis bientôt trois mille ans, fait profession de ne plus s'étonner de rien et méprise ceux qui s'étonnent, non sans les redouter un peu... De telle sorte, madame, qu'au moyen d'un geste et d'une voyelle

fra Antonio venait de me dire : « Oh! la sotte question que voilà! oh! l'impertinente curiosité! Le pauvre esprit, qui demeure tout ébahi d'une aventure si commune! Qui sait pourtant s'il n'y a pas anguille sous roche? Ce *semplicione* voudrait peut être me confesser! A qui pense-t-il avoir affaire? En tout cas, s'imagine-t-il que moi, fra Antonio, moine hiéronymite en robe fauve, qui ai la tête remplie de secrets d'État, je m'en vais me creuser la cervelle à la seule fin de découvrir pourquoi un pauvre homme est devenu fou? » Voilà ce que disait fra Antonio, et son apostrophe était si foudroyante que je demeurai cloué sur place, bouche béante, interdit, écrasé que j'étais par le sentiment de ma stupidité et de mon néant.

« Heureusement il eut pitié de moi, il n'abusa pas de sa victoire, et, pour m'aider à rasseoir mes esprits troublés, il me fit le sourire le plus agréable que pussent ébaucher ses lèvres sèches; puis, me prenant par la main, il me conduisit vers une armoire vitrée.

« — Voyez nos trophées! me dit-il d'un ton mignard.

« Et il me montrait du doigt le miroir du poëte, sa ceinture, sa plume, son écritoire.

« — Nous avons conquis tout cela sur le monde !

« Et son index dessinait une grande croix sur la poussière du vitrage.

« — Voyez aussi ce crucifix ! Il nous l'a légué. C'était nous léguer son cœur. Ce pauvre homme nous aimait tant ! Cela n'est pas étonnant : sans nous, que fût-il devenu ? C'était un esprit faible, léger. Jusqu'à la fin le diable l'a couché en joue. *Poveretto !* Il était venu à Rome pour y chercher une couronne. Saint-Onuphre a été son Capitole, et c'est la couronne des rachetés que nos pères ont tressée autour de son front. Et cependant, notez-le bien, il avait été élevé aux jésuites...

« C'est toujours là que fra Antonio en revenait, et il frottait joyeusement l'une contre l'autre ses deux grandes mains jaunes et osseuses ; à le voir si content, on eût juré qu'il venait de gagner un *quine* à la loterie... La vue de cet homme m'était devenue odieuse.

« Je lui tirai ma révérence, gagnai lestement la

porte, et je m'en allais à grands pas, quand au bout de la galerie j'aperçus quelque chose qui me fit oublier fra Antonio et ses interjections. C'était une peinture que je n'avais pas remarquée en venant. Dans ce moment, un rayon du soleil couchant la couronnait d'une auréole étincelante. Je m'approchai.

« — Un Léonard de Vinci! m'écriai-je.

« Je ne me trompais pas. Le couvent de Saint-Onuphre possède une *Sainte Vierge* peinte par ce grand artiste. C'est un chef-d'œuvre que je vous recommande quand vous irez à Rome, car elle est divinement belle, cette mère des douleurs avec ses longs cheveux dorés autour desquels s'enroule un linge blanc négligemment noué. Un prélat agenouillé vient de lui présenter une fleur, elle l'a remise au *bambino* qui se retourne pour bénir le donateur, et, la tête penchée, elle les regarde l'un et l'autre en souriant. Dans ce sourire, il y a un cœur, et de ce cœur il s'exhale une tristesse secrète et pénétrante. Cette vierge de Léonard n'est pas une madone de Raphaël· elle ne jouit pas de la

plénitude de la santé et du bonheur, elle ne s'abandonne pas sans réserve à la joie triomphante de serrer son Dieu dans ses bras. Nature nerveuse, corps délicat que l'âme travaille, on lit sur ses traits une sensibilité profonde mêlée de rêverie, et sa mélancolie paraît dans ses yeux baissés, dans ses narines palpitantes, dans le nuage répandu sur son front ; elle a les longues, les inquiètes prévoyances de la maternité, elle connaît la vie, elle sait que ce monde est plein de piéges, et, regardant son fils, elle se trouble, elle frémit, elle entrevoit, comme dans un rêve, le sanglant mystère de la croix, et elle sourit pour ne pas pleurer...

« Je rapprochai dans ma pensée ce sourire douloureux et l'expression déchirante du masque de cire. Ici de navrantes appréhensions, là le plus amer des désenchantements. Le Tasse méconnu, perdant son génie et mourant dans l'indigence, l'homme divin crucifié sous les yeux de sa mère !...

« — Ah ! m'écriai-je, cette misérable vie n'est qu'une embûche...

« Le ciel me punit de ma naïveté.

« — *Eeeh !* répondit de nouveau fra Antonio, qui venait de me rejoindre et dont la voix sonore fit retentir tous les échos du corridor : mais cette fois le saint homme n'en resta pas là.

« D'un ton de componction :

« — François Sforza, ajouta-t-il, avait coutume de dire qu'il y a trois cas dans la vie où la sagesse humaine ne sert de rien. S'agit-il de prendre femme, d'acquérir un cheval ou d'acheter un melon, il faut, selon lui, se recommander à Dieu et enfoncer sa barrette sur ses yeux. Moi, je dis: Quoi que tu fasses, enfonce ta barrette et charge ton directeur d'y voir pour toi.

« Et, en parlant ainsi il abaissait dévotement ses paupières sur ses ardentes prunelles.

« — Cela est bon, repartis-je, pour vous autres Romains qui avez des yeux au bout des doigts.

« Le compliment lui plut, bien qu'un peu profane, et il me salua gracieusement. Cependant, quand nous fûmes arrivés à la porte du couvent, il me toisa d'un air narquois des pieds à la tête, et pen-

dant qu'il tirait le verrou, je l'entendis grommeler entre ses dents : *Che grassoccia sensitiva!...* comme qui dirait, madame : Voilà une sensitive qui a de l'embonpoint.

— Si bien, dit madame Roch, que vous êtes sorti de Saint-Onuphre mieux renseigné sur vous-même que sur le *pauvre homme.*

II

— Je saurai pourquoi cet homme est devenu fou! me disais-je en redescendant le Janicule, en traversant le Borgo, en passant le pont Saint-Ange, en m'enfonçant dans le labyrinthe de petites rues noires qui s'étend entre le Tibre et le Corso. Je n'eus pas plutôt dîné à la hâte au premier restaurant venu que je courus chez moi, m'enfermai à double tour, et, tirant du fond d'une malle les *Essais* de Montaigne, j'y relus quelques lignes que vous connaissez sans doute...

— Madame, avez-vous encore cette jolie édition des *Essais*?

— Ah bien! mon cher notaire, passez-moi, je vous prie, le troisième tome... On ne saurait trop relire ce passage que je prendrai pour épigraphe de mon livre :

« Infinis esprits se trouvent ruinés par leur propre force et souplesse. Quel saut vient de prendre, de sa propre agitation et allégresse, l'un des plus judicieux, ingénieux et plus formés à l'air de cette antique et pure poésie, qu'autre poëte italien ait jamais été! N'a-t-il pas de quoi savoir gré à cette sienne vivacité meurtrière? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue appréhension de la raison qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse quête des sciences qui l'a conduit à la bêtise? à cette rare aptitude aux exercices de l'âme qui l'a rendu sans exercice et sans âme? J'eus plus de dépit encore que de compassion de le voir à Ferrare en si piteux état, survivant à soi-même, méconnaissant et soi et ses ouvrages... »

« C'est grand dommage, pensais-je, que Montaigne n'ait vu le Tasse qu'en passant. Liez d'amitié, ces deux hommes, le sage nous eût révélé le fou;

mais, faute d'en savoir davantage, l'avisé Périgourdin s'en est tenu à cette vérité générale que « des « rares et vives agitations de nos âmes naissent les « manies les plus détraquées, » et que « si les mé- « lancoliques sont plus disciplinables et excellents, « il n'en est point qui aient tant de propension à la « folie. » Là-dessus je me mis à lire à haute voix deux ou trois chants de la *Jérusalem.* Cette poésie enchanteresse m'enivrait, et plus d'une fois j'interrompis ma lecture pour m'écrier : — Quelle science de la vie et du cœur humain ! quelle vivacité de coloris ! quelle délicatesse de touche ! quelle variété dans les tons ! quel art d'être original en imitant ! Muse privilégiée, qui respire tour à tour la volupté et l'héroïsme, la fureur des passions et le saint orgueil des chevaliers du Christ ! Myrtes embaumés de Vénus croissant à l'ombre de la croix ! Roses de Paphos enlacées à la couronne sanglante du crucifié ! Concerts divins, où la flûte des bergers d'Arcadie unit sa voix à celle de la trompette épique, où les romantiques folies de la guitare de Provence se marient aux majestés de la lyre de Virgile et

aux cantiques solennels du roi-prophète !... — Et cependant, me disais-je encore, ce mélange du profane et du sacré n'a rien de profane ; ces caprices de la fantaisie n'ont jamais un air de caprice ; ces disparates n'en sont pas, et l'œuvre du poëte est harmonieuse, parce que son âme était une harmonie. Oh ! qui donc a faussé ce noble instrument ? qui a brisé les cordes de cette lyre d'or ? Masque de cire, vous êtes une énigme redoutable !... Ce masque était toujours devant moi ; je croyais le voir, je le voyais, à cela près que par instants je lui prêtais le sourire de la Vierge de Léonard... — L'aurore naissante me surprit au milieu de ces réflexions. Je me jetai sur mon lit, je dormis deux heures, et, quand je m'éveillai, j'étais plus décidé que jamais à découvrir pourquoi le Tasse est devenu fou.

« Je suis doué de la volonté la plus tenace du monde, et je n'ai jamais qu'une idée en tête. Mon grand projet m'occupait tout entier ; j'en perdais presque l'appétit et le sommeil. Vous vous souvenez de la Fontaine accostant les passants pour leur

dire à brûle-pourpoint : « Avez-vous lu Baruch ? » J'en étais là, si ce n'est que je n'arrêtais pas les gens dans la rue; mais dans toutes les maisons où j'avais accès, dans toutes les compagnies où je me trouvais, je parlais du Tasse et ne parlais guère d'autre chose. Par malheur, dans la société que je fréquentais on se souciait du Tasse comme du Grand Mogol. Mes questions restaient sans réponse, mes doutes sans solution. Je résolus de changer de méthode. Je me procurai l'édition du Tasse de Rosini, en trente volumes in-octavo, sa biographie par Pierantonio Serassi, l'excellente édition des *Lettres* qu'a donnée Cesare Guasti. Muni de ces trésors, je me claquemurai chez moi et fis défendre ma porte à tout venant. Du matin au soir, et bien avant dans la nuit, je lisais, j'étudiais, je méditais, je raisonnais. Hélas ! vous l'avouerai-je ? des efforts si louables ne me profitèrent point. Le bon Serassi ne m'apprit pas grand'chose. Si érudit que fût ce digne homme, sa sagacité n'égalait pas sa bonne foi, et, sur le point qui m'embarrassait, il n'a que des conjectures vagues qui ne me persuadèrent

pas. J'entamai résolûment les trente volumes de Rosini; je portais dans cette étude la contention d'esprit d'un magistrat qui instruit une affaire épineuse. En vérité, j'ai bien sujet de me plaindre de la nature! Elle se plut à me donner une curiosité sans bornes. Quel érudit ne serais-je pas devenu, si ma santé me l'eût permis? Quoiqu'on fût à la fin de septembre et qu'il fût déjà tombé quelques pluies d'orage, il ne laissait pas de faire chaud. Au bout d'une semaine de lectures acharnées, j'étais hors de combat, je n'en pouvais plus, j'étais pris de spasmes, d'étouffements. Avant tout, comme dit le proverbe, il faut vivre. Par ordonnance du médecin, j'enfermai dans une armoire l'honnête Serassi, Rosini, Guasti; je me procurai un fusil à deux coups, des guêtres, un carnier, une casquette en peau de lapin, et me voilà courant la campagne.

— Et vous rêviez d'Herminie en ajustant une bécasse! dit madame Roch.

— Les bécasses n'y perdaient rien, madame; sans compter que je suis bon tireur, j'étais d'une

humeur massacrante. Outré d'indignation contre la nature et contre la médecine, malheur au gibier qui passait à portée de mon fusil! Cependant, un jour, en revenant de la chasse, j'appris une nouvelle qui me fit plaisir : mon ami, le marquis Moroni, absent de Rome pendant deux mois, était de retour depuis la veille. Équipé comme j'étais, je courus chez lui...

— Pardon, baron, interrompit encore madame Roch; mais dans votre histoire vous courez toujours. Pour qui vous connaît, cela tient du prodige.

— Mettons, madame, que ce soit une hyperbole. Tout ce que je veux dire, c'est qu'en me présentant chez le marquis Moroni, j'étais hors d'haleine. Je jetai mon fusil d'un côté, ma carnassière de l'autre, et me laissant tomber dans un fauteuil :

« — Mon cher César, lui dis-je avec l'accent du désespoir, je suis le plus malheureux des hommes.

« Il me regarda d'un air de doute :

« — Je sais ce que c'est, me dit-il. Je vous vois en costume de chasse ; tout à l'heure un lièvre est

parti entre vos jambes, et votre fusil a fait long feu.

« — Oui, vous avez deviné, repris-je avec plus de calme ; oui, marquis, je suis le plus malencontreux des chasseurs... Mais que parlez-vous d'un lièvre? Il s'agit d'un cerf dix cors à la superbe ramure. J'étais sûr de mon fait : déjà les chiens avaient empaumé la voie, mes piqueurs criaient victoire. Et quelle clef de meute, marquis! Serassi, Rosini, trente in-octavo, deux in-quarto!... Hélas! tout cela n'a servi de rien, et j'ai trouvé buisson creux...

« Et à ces mots, me renversant dans mon fauteuil ?

« — O masque! masque fatal! m'écriai-je, tu es mon tourment, mon supplice. Masque de cire, qui me délivrera de toi?

« — Oh! pour le coup, dit le marquis, je ne vous comprends plus. Un cerf dix cors, Rosini, Serassi, un masque de cire qui court après vous... Passe encore si nous étions en carnaval.

« Je lui contai ma petite histoire ; il n'eut garde

d'en rire. Les Italiens ont cela de bon que tout sentiment vrai les intéresse. Ce peuple intelligent et sensible professe le spiritualisme de la douleur; il sait qu'elle est un être de raison, qu'elle se dérobe à tous les calculs, qu'on ne la peut ni peser ni palper, et que les déplaisirs chimériques dont se repaît malgré elle une imagination blessée surpassent souvent en amertume tous les maux réels.

« — Je vous comprends, me dit le marquis Moroni d'un ton sérieux. Ce masque vous a jeté un sort. C'est une espèce de *jettatura* qui ne m'est point inconnue. Moi qui vous parle, pendant deux ans j'ai été follement amoureux de la Vénus du Capitole. Pour me guérir, j'ai dû faire tout exprès le voyage de Londres. A peine eus-je vu les Parques de Phidias que le trait fatal fut arraché de mon cœur. Vous, mon ami, ce n'est pas l'amour, c'est une curiosité maladive qui vous tourmente. Prenez courage, tout n'est pas perdu. Rome abonde en hommes instruits, et bien que l'archéologie et les sciences exactes soient nos études favorites, l'histoire de l'esprit humain n'est point négligée parmi

nous... Et tenez, je sais quel est l'oracle qu'il vous faut consulter. N'avez-vous point entendu parler du prince P..., que notre petit peuple, dont il est l'idole, désigne sous le nom de *prince Vitale*. C'est le dernier héritier d'une de nos plus grandes familles qui s'éteindra avec lui, car il a fait vœu de célibat. Doué de tous les talents et de toutes les vertus, métaphysicien, poëte, peintre, musicien, géomètre, archéologue, quittant tour à tour la palette pour la plume et la plume pour le compas, s'arrachant à ses livres pour aller visiter ses pauvres, et au sortir d'une salle d'hôpital improvisant des vers dans son palais en s'accompagnant de la harpe, cet homme extraordinaire consacre la moitié de sa vie à l'étude et aux beaux-arts, et l'autre moitié aux saintes œuvres de la charité. Et quelles œuvres! Il n'en est point qui rebute sa délicatesse, et les plus humbles sont celles qu'il préfère, tant son cœur est avide d'abaissements et de dégoûts. Un trait entre mille : — L'hiver dernier, il fit paraître le même jour une cantate dont il avait composé les paroles et la musique et un savant mé-

moire sur les fouilles d'Ostie. Ce jour-là, ses gens étaient dans l'inquiétude : depuis quarante-huit heures il avait disparu de son palais. On va aux informations, on suit sa piste; on finit par le découvrir dans un méchant galetas du Transtévère, auprès du grabat d'un vieil aveugle tout couvert de plaies. Au moment où ses gens le surprirent, le prince, vêtu d'un sarrau d'infirmier, tenait à la main un balai de bouleau. A cette vue, ils s'arrêtèrent muets sur le seuil, et lui de les regarder en souriant. Cependant l'aveugle, éveillé par le bruit :

« — Allez-vous-en, vous autres! s'écria-t-il en « s'agitant sur son grabat. Laissez-moi seul avec « ce brave garçon; il est au service du curé de « Sainte-Marie, qui me l'a prêté pour me panser et « chauffer mes bouillons. Gagnez au large, vous « dis-je! Lui seul peut me toucher sans me faire « crier... »

« Pendant que l'aveugle parlait, le valet de chambre du prince s'était laissé glisser sur ses genoux; il s'avança dans cette posture jusqu'au milieu de la chambre, baisa les pieds et les mains de son maî-

tre ; éperdu, balbutiant, il cherchait à s'emparer du balai. Le prince lui mit la main sur la bouche et lui parlant à l'oreille :

« — Pour l'amour de Dieu, que cet homme ne sache pas qui je suis !

« Puis l'ayant repoussé doucement :

« — Laisse donc et regarde-moi faire ! ajouta-t-il avec son sourire tranquille, tu apprendras de moi à balayer sans soulever la poussière...

« M'accuserez-vous, baron, de vanter trop mon pays, si j'ose vous dire qu'un tel caractère et de telles vertus se rencontreraient difficilement hors de Rome ? Ce prince, mon cher ami, est un saint, ce saint est un sage, ce sage est un savant, et ce savant, qui sait tout, aime à se communiquer. Allez le trouver, recommandez-vous de moi ; je suis bien trompé, ou il éclaircira tous vos doutes...

« Je ramassai précipitamment mon fusil et mon carnier :

« — Mon cher César, vous me rendez la vie ! m'écriai-je en l'embrassant. Je cours de ce pas interroger l'oracle.

« Vingt minutes me suffirent pour changer de toilette, et des *Monti* au palais P... je ne fis qu'un saut.

« On me fit entrer dans une vaste salle d'attente que remplissait une foule très-bigarrée. Il se trouvait là des riches et des indigents, des *monsignori* violets et de pauvres frères quêteurs, leur tirelire à la ceinture. Les moines surtout étaient en nombre; on en voyait de toutes couleurs. Les uns assis sur des banquettes, les autres debout, groupés autour d'une statue de Juno Lanuvina, carmes ou jacobins, tous bavardaient, gesticulaient, riaient, déployant à l'envi cette grosse gaieté romaine qui secoue la poitrine et éclate sans fausse honte, car ce n'est pas Rome, madame, qui a inventé le *cant*. J'attendis plus d'une heure, et le temps ne me parut pas long, tant je prenais de plaisir à considérer ces masques expressifs, ces grands yeux noirs à fleur de tête et ces grandes bouches fendues jusqu'aux oreilles. Enfin mon tour vint, je fus introduit. Représentez-vous un homme de petite taille, maigre, pâle, fluet, un

peu voûté, chétif fourreau usé par la lame, une simplicité tout unie, des manières nobles et engageantes, un visage où se peint comme dans un miroir lumineux une belle âme qui a des intelligences secrètes avec Dieu, de grands yeux clairs couleur d'algue marine, un sourire d'une angélique douceur, un air de sérénité, d'enjouement, et cependant des regards de feu, des éclairs de passion, des rougeurs subites, et dans la voix je ne sais quel frémissement où se trahit le tourment d'un cœur consumé d'une fièvre éternelle. Cette figure, madame, me fit penser à un mot de l'Évangile et à cette douceur des *violents qui ravissent le royaume des cieux.*

« Quand le prince eut appris ce qui m'amenait auprès de lui, il me regarda avec une attention mêlée de surprise ; puis il tint un instant ses yeux attachés au sol et parut réfléchir, après quoi il me regarda de nouveau avec un redoublement d'attention qui faillit me déconcerter ; il semblait se défier de moi et scruter mes intentions secrètes. A Rome, les saints eux-mêmes sont défiants. Enfin,

rassuré par mon heureuse physionomie, il me dit gracieusement :

« — Soyez assez bon, monsieur, pour m'attendre dans ma bibliothèque ; j'ai quelques affaires urgentes à expédier ; je suis à vous dans quelques minutes.

« Je passai dans sa bibliothèque. C'était une longue galerie, ou pour mieux dire une enfilade de charmants cabinets séparés par des paravents ; de grandes fenêtres cintrées, qui descendaient jusqu'au sol, prenaient jour sur un jardin. Les plafonds étaient ornés de caissons, de rosaces dorées, et il en pendait de longues chaînes en fer damasquiné délicatement ouvragées qui soutenaient des lampes d'albâtre. A gauche, le long d'une paroi tendue de velours bleu turquin, se dressaient des armoires vitrées où les rayons s'étageant sur les rayons, pliaient presque sous le poids des volumes et de leurs splendides reliures. A droite, dans les embrasures et dans les intervalles des fenêtres, les murailles revêtues de stuc offraient au regard tout un monde de folles arabesques dans

le goût des loges du Vatican. Partout, le long de baguettes verticales, des volutes, des rinceaux, des fleurs fantastiques, des dragons, des oiseaux d'or et d'azur, concert de formes et de couleurs à ravir les yeux. Pour compléter cette décoration, de place en place, de grands vases étrusques, et, posés sur des socles de porphyre, tous les dieux de l'Olympe. Le jour qui éclairait cette bibliothèque des *Mille et une Nuits* était doux, mystérieux, amorti qu'il était par des grillages où s'enroulaient capricieusement des capucines et des rosiers grimpants. Au moment où j'entrai, des bouffées de brise secouaient dans l'air une pluie de feuilles de roses. Une statue d'Harpocrate, le doigt posé sur sa bouche, m'ayant enjoint le silence, je demeurai un instant immobile, retenant mon souffle, laissant errer mes regards, tandis que les roses ne cessaient de pleuvoir, et qu'au milieu du jardin, une naïade, épanchant ses eaux ruisselantes, qui rebondissaient en nappes de vasque en vasque, caressait mon oreille de son rire argentin.

« J'étais ému.

« — Le possesseur de cet Élysée, pensais-je, dit souvent adieu à ces rosaces, à ces oiseaux peints, à ces Jupiters et à cette grande Vénus Uranie que je vois là-bas, pour aller s'enterrer dans une salle d'hôpital, — et les mains qui feuillettent ces beaux volumes s'entendent à toucher, sans les faire crier, les ulcères saignants d'un vieil aveugle du Transtévère.

« Je parcourus à pas lents tout ce lieu de délices; je traversai douze cabinets, quelques-uns pavés en mosaïque. Le dernier, d'un style plus sévère, était lambrissé de chêne noir et renfermait, au lieu de livres, des globes de métal, des sphères armillaires, des astrolabes, des équerres, des cadrans, cent instruments baroques dont j'ignorais l'usage, et qui eussent dit quelque chose, je pense, au cœur d'un astrologue. Enfin, attenant à ce cabinet et tout au bout de la galerie, venait un oratoire dont la porte entr'ouverte me laissait voir un prie-Dieu et un grand crucifix d'argent. A droite et à gauche de cette porte, deux bustes semblaient être de faction. L'un représentait Platon jeune, l'autre Platon octo-

génaire. Au-dessus du linteau sculpté se dressait, sur un piédouche d'ébène, une Minerve, le casque en tête et la lance à la main. Au-dessous se lisait en lettres d'or cette inscription tirée de Marsile Ficin : « La philosophie n'est qu'une religion sa-« vante, *philosophia nihil est nisi docta religio*, » et un peu plus bas ces mots : « *Lætitia clarissima*, « *claritas lætissima*... » Après avoir été ému, j'étais surpris, dépaysé.

« Cependant, inscriptions et statues, j'oubliai tout pour ne plus m'occuper que des maîtres du logis, je veux parler des livres qui me regardaient silencieusement à travers leurs vitrages treillissés. Société noble et sérieuse! choix exquis où les graves préoccupations du savant avaient eu plus de part que les fantaisies du bibliophile! Ici les historiens habillés de gris, là les métaphysiciens vêtus de brun; les pères de l'Église, les scolastiques, le docteur angélique entre le docteur séraphique et le docteur subtil; plus loin tous les philosophes de la Renaissance chamarrés de dorures, les Ficin, les Pic de la Mirandole, les Bessarion, les Pomponace,

les Cardan, les Patrizzi. Je cherchai les poëtes italiens; ils étaient rassemblés dans deux cabinets sous les regards propices de la Vénus Uranie et d'un Éros ailé. Dans une armoire, j'aperçus cinq ou six rayons consacrés au seul Torquato ; là se trouvaient réunies les principales éditions de ses œuvres reliées en peau de chagrin et les écrits de ses biographes et de ses commentateurs, depuis le Manso jusqu'à Giuseppe Caterbi. Je promenai sur ces trésors des regards d'amère concupiscence. O appas du fruit défendu ! ô cruelle ordonnance de la faculté ! Plongé dans mes tristes réflexions, je poussais de gros soupirs..., quand je vis le prince venir à moi d'un air riant.

« — Prince, lui dis-je, ma démarche doit vous sembler bizarre. Veuillez considérer...

« — Ne cherchez pas à vous excuser, répondit-il. Je suis obligé au grand poëte qui me vaut l'honneur de votre visite...

« Puis, m'ayant fait asseoir sur un divan :

« — Je comprends votre curiosité, moi-même je ne suis pas sans l'avoir éprouvée. Les infortunes

du Tasse sont une des énigmes de notre histoire littéraire, et cette sombre énigme exerce sur tous ceux qui tentent de l'éclaircir une sorte de fascination qui tient de l'ensorcellement. Deux hommes de génie, Goethe et Byron, ont ressenti cet effet magique; l'un et l'autre ont étudié avec une ardeur fiévreuse ce grand sujet de controverse, ils se sont précipités à corps perdu dans ces ténèbres pour y porter la lumière. Le ciel en soit loué! car cela nous a valu de beaux vers; mais, quant à moi, je crains que le problème ne soit insoluble. Songez que le premier biographe du poëte, le marquis Manso di Villa, son contemporain, son ami, le dépositaire présumé de ses secrets, n'a rien dit qui vaille sur la catastrophe qui brisa cette destinée glorieuse et plongea dans la nuit cette noble intelligence. En accuserons-nous sa discrétion ou son ignorance? S'est-il tu par calcul, par respect humain, ou les lumières lui ont-elles manqué? Ce qui est sûr, c'est que les écrivains ferrarais ont la plupart imité son silence. Aucun témoin oculaire n'a pris la peine ou n'a eu le courage de s'expliquer.

Ah! que ne pouvons-nous évoquer ici l'ombre du poëte! Nous embrasserions, vous et moi, ses genoux, et nous saurions bien le contraindre à parler.

« — A défaut de certitudes, repris-je, n'auriez-vous point formé quelques conjectures?...

« — Veuillez me pardonner, me dit-il; mais j'ai juré de les garder pour moi.

« Et comme je paraissais surpris.

« — J'ai horreur des querelles littéraires, poursuivit-il. Malheureusement, il y a quelque vingt ans, le Tasse a été en Italie le sujet de violents débats, de disputes aussi acrimonieuses que stériles. Le savant Rosini ayant adopté le *système des amours*, Florence et Modène virent deux adversaires redoutables, le marquis Capponi et don Cavedoni, entrer en lice contre lui. Il parut brochure sur brochure, pamphlet sur pamphlet... *Première Cavedonienne*, *Seconde Cavedonienne*... *Risposta*, *Poscritto alla Risposta*, *Replica*, *Protesta*... A force de riposter, de répliquer et de protester, la querelle s'envenima, les esprits s'aigrirent, on se jeta dans l'invective, on se laissa emporter à de regrettables vi-

vacités. Un moment il fut question de prendre une académie pour juge du camp; mais le moyen de prononcer entre des champions échauffés et virulents! Alors un nouveau combattant se présenta dans l'arène, et celui-là s'attaqua au Tasse lui-même; il déchira sa mémoire en s'armant contre lui de témoins subornés, de dossiers pleins de pièces supposées. Le public ne fut pas longtemps dupe; on conçut des soupçons. Quelques membres du collége philologique de l'université romaine, entre autres Pietro Ercole Visconti et le père Marchi, de la compagnie de Jésus, constatèrent le faux. En 1844, le tribunal criminel de Rome condamna le coupable à sept années de réclusion. Il est juste d'ajouter que plus tard la Sacrée Consulte le fit élargir en le déclarant innocent. Trop crédule, à ce qu'il paraît, son seul tort était d'avoir laissé surprendre sa bonne foi par de hardis faussaires; mais n'y faut-il pas regarder à deux fois avant de produire des pièces qui avilissent une grande renommée? Quoi qu'il en soit, dans ce temps-là je m'occupais beaucoup du Tasse; je cherchais dans

ses écrits le secret de sa destinée, j'avais même commencé de composer un mémoire que je n'achevai pas, tant cet esclandre me dégoûta de mon sujet. Indigné des libertés indécentes qu'on avait prises avec ce grand nom, je renonçai à mes recherches.

« — Désormais, me dis-je, raisonne qui voudra sur les malheurs du poëte; je me contenterai d'adorer son génie.

« Et j'ai tenu parole.

« — Après tant d'années, lui dis-je, êtes-vous encore lié par ce serment téméraire?

« Il ne me répondit pas; mais me montrant du doigt la statue d'Harpocrate :

« — Les anciens, reprit-il, ont fait du silence un dieu, et le Tasse lui-même l'a célébré comme un des attributs de la Divinité. Vous vous rappelez ce qu'il dit à la fin de son dialogue sur *la Paix* :

« Ce profond, ce doux, ce divin silence..., supé-
« rieur à toutes les harmonies, à tous les concerts
« des anges... »

« Et à ces mots, étendant le bras vers les armoires vitrées :

« — Je me flatte, dit-il, de posséder tout ce qui s'est écrit d'important sur le Tasse. Tous mes livres sont à votre disposition...

« Mais quand il sut que la lecture m'était interdite, il me regarda d'un air de tendre compassion, et ses beaux yeux glauques devinrent humides :

« — Vivre sans lire! disait-il; consentirais-je à vivre à ce prix?

« — Si vous étiez à ma place, repartis-je, il y aurait de la ressource, car vous trouveriez à vous occuper dans les galetas du Transtévère.

« Il rougit beaucoup, et détournant la tête :

« — Les pauvres ne remplacent pas les livres, pas plus que les livres ne remplacent les pauvres. La vie complète est dans les vues de Dieu.

« En ce moment on vint nous interrompre, et comme je prenais congé :

« — Je regrette vivement, me dit-il, de n'avoir pu vous satisfaire. Heureusement le marquis Moroni est très-répandu. Il n'aura pas de peine à vous

aboucher avec quelque habile homme qui résoudra tous vos doutes. Si vous faites quelque découverte, soyez assez bon pour en venir conférer avec moi. Je serai toujours heureux de vous voir et de vous entendre.

« Et en parlant ainsi, son sourire exprimait à la fois beaucoup de bonté, une exquise aménité et une pointe d'ironie.

— Et là-dessus vous courûtes chez vous? dit madame Roch.

— Point du tout, madame. Je m'acheminai très-lentement, au contraire, et la tête basse, vers la demeure de mon ami le marquis, que je ne trouvai pas chez lui ; mais, en passant par la via Condotti, je l'aperçus dans le café del Greco, où il jouait une partie d'échecs avec un chanoine. Je lui dis à l'oreille :

« — Votre prince est un saint, ce saint est un savant ; mais ce savant est un sournois qui n'a pas voulu me dire pourquoi le Tasse est devenu fou.

« Il fit un geste d'étonnement.

« — Vous jouez de malheur, me dit-il. Eh bien,

venez chez moi dimanche à trois heures ; vous y trouverez à qui parler.

— Avant d'aller chez le marquis, reprit madame Roch, veuillez nous dire, baron, si votre anecdote de l'aveugle du Transtévère est parfaitement authentique, et si le prince Vitale a été réellement surpris par ses gens un balai à la main.

— Madame, répondit-il, allez-vous-en, je vous prie, de votre pied léger jusqu'à Rome, faites-vous raconter par le premier venu la vie de la princesse B..., qui vient de mourir, et vous serez bien vite convaincue que si l'on trouve sur les bords du Tibre beaucoup de vices et beaucoup de misères, on y trouve aussi, sans qu'il soit besoin de chercher longtemps, la divine folie de la vertu.

III

— Dimanche à trois heures, m'avait dit le marquis Moroni. Vous croirez sans peine que je fus exact au rendez-vous. Je trouvai en arrivant une société nombreuse et choisie. Le marquis s'élança au-devant de moi, le sourire aux lèvres.

« — Vous voyez ici, me dit-il, tout un aréopage que j'ai rassemblé à votre intention. Oui, baron, j'ai convoqué le ban et l'arrière-ban, et il y a ici près de vingt *letterati* qui se sont occupés du Tasse et qui sont capables d'en raisonner par raison démonstrative. Je les avais prévenus, ils ont eu le temps de se préparer. Quelques-uns ont apporté

des notes écrites. Ce serait un fait exprès si vous n'en tiriez quelques lumières.

« Je lui témoignai chaudement ma reconnaissance. Ma joie l'émut. Elle était vive, je vous l'assure ; mes pieds ne tenaient pas à la terre.

— De mieux en mieux! dit madame Roch. Vous ne courez plus, vous dansez.

— Mettez-vous à ma place, madame. Dix-sept tassistes! des notes écrites! Je ne m'attendais pas à une pareille aubaine. Le plus aimable des marquis voulut que tout se passât dans les formes. Il fit asseoir ses tassistes sur un long divan cramoisi qui occupait trois côtés du salon. Tout en les plaçant, il les encourageait, les excitait, comme on anime des coqs qui vont jouter. D'un commun accord la présidence me fut décernée... Madame, me voyez-vous d'où vous êtes au milieu d'une grande pièce carrée, assis dans un grand fauteuil de tapisserie, me prélassant, le cœur dilaté, le front épanoui, à ma droite un guéridon avec une sonnette d'argent, devant moi dix ecclésiastiques et sept séculiers, qui grillaient tous de me conter l'histoire du

Tasse?... Ah! qu'il est de doux moments dans la vie!... Le président ouvrit la séance par un petit discours qui roula sur trois points : il commença par exprimer modestement ses ignorances, il témoigna ensuite son désir de s'instruire, et il finit par remercier d'avance l'auguste aréopage des torrents de lumière qui ne pouvaient manquer de jaillir de ses doctes discussions. Ce petit discours, assez bien tourné, excita un murmure flatteur d'approbation, après quoi de la gauche à la droite chacun opina à tour de rôle, et à la droite comme à la gauche il se dit de fort belles choses dont voici le fidèle résumé, car mon cher César qui tenait la plume rédigea séance tenante un procès-verbal que j'ai là dans mon portefeuille et que je vais vous lire... Madame, ne froncez pas le sourcil. Il faut, bon gré mal gré, que vous m'entendiez.

PREMIER TASSISTE

« — Monsieur le baron, la question est très-simple. Il est certain comme deux et deux font quatre que le Tasse conçut une ardente et folle

passion pour Léonore d'Este. Ses soupirs ne furent point écoutés. Le pauvre amant rebuté s'abandonna au désespoir ; son esprit fut en proie à de sombres égarements. Un jour, dans un transport amoureux, à la vue de toute la cour, il s'oublia jusqu'à cueillir un baiser sur la bouche de la belle princesse. Le duc Alphonse, indigné, mais toujours maître de lui, se tourna vers les assistants et leur dit froidement :

« — Quel dommage qu'un si grand homme soit devenu fou !

« Et sur-le-champ il le fit enfermer à l'hôpital Sainte-Anne. La captivité acheva ce que l'amour avait commencé, elle porta le dernier coup à cette raison chancelante. Et voilà l'histoire de la folie du Tasse.

DEUXIÈME TASSISTE

« — Monsieur le baron, il est certain comme deux et deux font quatre que le Tasse aima la belle Léonore et qu'il en fut aimé. J'ose même affirmer qu'il ne manqua rien à son bonheur. Pour vous édifier à ce sujet, lisez plutôt son sonnet sur *Il bel*

seno di Madonna, qui commence par ces mots : *Non son si vaghi i fiori*... Monsieur le baron, que pensez-vous de ces deux vers :

> Maraviglioso grembo, orto e coltura
> D'amor, e paradiso mio terreno?

(Sein merveilleux, jardin et culture d'amour et mon paradis terrestre!) Et que pensez-vous de la comparaison qui suit, de ces pommes d'Atalante, de ces jardins des Hespérides? Quoi de plus clair, je vous prie? Par malheur, le poëte ne fut pas discret. Un poëte peut-il l'être? La trahison d'un ami fit tomber aux mains du duc une lettre où il décrivait trop exactement son *Paradiso terreno*. Le duc se fâcha et le fit enfermer. L'horreur d'être à jamais séparé de ce qu'il aimait, son bonheur perdu, les langueurs d'une longue captivité, les hurlements des fous qu'il entendait de sa cellule, les sévérités outrées de son geôlier, le prieur Agostino Mosti, ce Hudson Lowe de la poésie, tout se réunit pour déranger sa raison, et voilà l'histoire authentique de la folie du Tasse.

TROISIÈME TASSISTE

« — Monsieur le baron, ne souffrez pas qu'on vous parle sur ce ton de la princesse Léonore. La fille de Renée de France fut une sainte femme. Les historiens de Ferrare s'accordent à nous la dépeindre comme une personne sérieuse, réservée, un peu mélancolique, d'une conduite irréprochable, ne connaissant et ne goûtant, à l'exemple de sa mère, que les plaisirs nobles de l'esprit. La délicatesse de sa santé, le tour naturellement grave de ses pensées, avaient développé en elle l'humeur solitaire et le mépris des vanités du monde ; elle se plaisait dans la retraite, elle n'en sortait que pour faire le bien. Manolesso dans sa *Relazione di Ferrara*, nous apprend qu'elle refusa toujours de se marier à cause de la faiblesse de sa complexion (*per esser di debolissima complessione*), ce qui ne l'empêchait pas, ajoute-t-il, d'avoir un esprit ferme et étendu (*è però di gran spirito*). En 1570, le Pô ayant inondé Ferrare, comme les eaux vinrent à se retirer subitement, tout le peuple at-

tribua ce miracle à l'efficacité des prières de Léonore, car tout le peuple de Ferrare la considérait comme une sainte. Voilà, je pense, un témoignage plus sérieux qu'un sonnet.

QUATRIÈME TASSISTE

« — En effet, monsieur le baron, Léonora d'Este ne fut pour rien dans les malheurs du Tasse. Il est prouvé que ce n'est pas elle, mais sa sœur aînée Lucrezia d'Este qui eut l'honneur d'être aimée du Tasse. En 1570, Lucrezia avait épousé Francesco Maria della Rovere, duc d'Urbin. Elle ne trouva pas le bonheur dans cette union mal assortie. Négligée d'un mari plus jeune qu'elle, et qui lui reprochait son âge, le Tasse se chargea de la consoler. A plusieurs reprises, il fit de longs séjours auprès d'elle. Les riants jardins de Castel-Durante, et, après qu'elle fut revenue à Ferrare, les ombrages enchantés de Belriguardo furent les témoins de leurs soupirs et de leurs tendres ivresses. Aussi, quand le Tasse décrivit le palais d'Armide et ses délices,

il n'inventa rien, il se souvint. Consultez là-dessus Stefano Giacomazzi et Giuseppe Caterbi.

CINQUIÈME TASSISTE

« — Monsieur le baron, la Lucrezia que le Tasse a aimée, et qui l'a perdu, n'est pas Lucrezia d'Este, mais Lucrezia Bendidio Macchiavelli, la dame des pensées de Giambattista Nicolucci, dit le Pigna, professeur à l'université de Ferrare. Vindicatif de son naturel, le Pigna voulut mal de mort à l'insolent qui chassait sur ses terres. Sa jalousie fut encore envenimée par une joute oratoire où le Tasse soutint victorieusement contre lui, et avec l'applaudissement de la cour, cinquante conclusions amoureuses. Pour le malheur du Tasse, le Pigna avait le bras long. Adroit, dissimulé, plein de manéges, ce professeur de philosophie morale exerçait à la cour des charges importantes ; historiographe de la maison d'Este, il était aussi secrétaire du duc Alphonse, qui le consultait en tout, et dont il avait l'oreille... La jalousie du Pigna et les beaux

yeux de la Bendidio, voilà la cause certaine des malheurs du Tasse.

SIXIÈME TASSISTE

« — Monsieur le baron, le comte Luigi Cibrario, que vous connaissez sans doute de réputation, a découvert récemment quelques lettres inédites de Lucrezia Bendidio au cardinal Louis d'Este. Ces lettres prouvent que le cardinal fut l'amant de la Bendidio, et que, furieux de trouver dans le Tasse un rival aussi dangereux qu'entreprenant, il fut le principal auteur de sa perte.

SEPTIÈME TASSISTE

« — Le comte Cibrario est un historien du plus grand mérite, et quand il serait prouvé qu'il s'est trompé une fois dans sa vie, sa réputation ne souffrirait aucune atteinte. Aussi je ne me fais pas scrupule de déclarer que sa conjecture repose sur des bases bien fragiles. Dans les huit lettres sur lesquelles il s'appuie, et qui ne portent ni adresse ni signature, le Tasse n'est pas une seule fois nommé. La Bendidio parle ironiquement, à plusieurs re-

prises, d'un *bonhomme qui compose des vers*, et le comte Cibrario croit qu'elle désigne ainsi le Tasse. Notez, monsieur le baron, qu'à cette époque le Tasse avait composé l'*Aminta* notez encore que la Bendidio était une femme d'esprit. Si demain vous découvriez une lettre inédite de madame de Caylus ou de madame de Maintenon, dans laquelle il serait parlé d'un bonhomme qui compose des vers, pourriez-vous croire un instant qu'il s'agit de Racine? D'ailleurs il résulte d'une lecture attentive des huit lettres que ce bonhomme ne faisait pas la cour à la Bendidio pour son propre compte, mais qu'il plaidait auprès d'elle la cause de son *patron*. Tout ce qu'il serait permis d'inférer, c'est que le duc Alphonse se mit en tête de souffler sa maîtresse à son frère le cardinal, et qu'un bonhomme qui composait des vers lui servait de Mercure.

HUITIÈME TASSISTE

« — Monsieur le baron, que dirons-nous de la seconde Léonore, Leonora Sanvitale, comtesse de Scandiano? Vingt fois, dans ses *Rimes amoureuses*,

le Tasse l'a désignée par les allusions les plus transparentes. Que dirons-nous aussi de la troisième Léonore, cameriste de la princesse Léonore d'Este, cette *bella cameriera* à laquelle il écrivait : « Tu es brune, mais belle comme la pudique violette, et je suis si épris de ton doux visage que je ne rougis pas d'être dans les fers d'une servante. »

Che non disdegno signoria d'ancilla.

Pour moi j'estime que le Tasse aima successivement et peut-être en même temps Leonora, la belle cameriste, Leonora Sanvitale, comtesse de Scandiano, Leonora d'Este, Lucrezia Bendidio, et plusieurs autres Leonora et Lucrezia que nous ne connaissons pas. J'affirme encore, avec le comte Mariano Alberti, qu'il faut inscrire dans la liste des conquêtes galantes du Tasse l'archiduchesse Barbara, seconde femme du duc Alphonse. Le grand poëte, je suis fâché de le dire, était un véritable don Juan, et ses entreprises audacieuses lassèrent la patience de son *padrone*, qui les lui fit expier par une réclusion de sept années.

NEUVIÈME TASSISTE

« — Faire du Tasse un don Juan ! lui qui, au rapport du Manso, avait la langue aussi chaste que les oreilles ! lui qu'une turlupinade, un propos léger faisait rougir comme une jeune fille !

DIXIÈME TASSISTE

« — Disons plutôt, avec le Manso, avec Muratori et avec Tiraboschi, que le Tasse avait un penchant naturel à l'exaltation qui le prédisposait à la folie. Sans un grain de folie, est-on vraiment poëte? Ajoutons qu'il écrivait difficilement ; les efforts trop soutenus d'un opiniâtre labeur finirent par altérer sa santé et assombrir son imagination. Le duc Alphonse l'aimait et le fit enfermer à l'hôpital Sainte-Anne, non pour le punir (c'est une calomnie), mais pour le guérir.

ONZIÈME TASSISTE

« — Défions-nous, monsieur le baron, des bonnes intentions du duc Alphonse. Si le Manso l'a ménagé, c'est que le Manso était de ces hommes qui, en par-

lant aux princes, n'ont jamais une parole plus haute que l'autre. Quant à Muratori et à Tiraboschi, ils furent l'un et l'autre bibliothécaires des ducs de Modène, et les ducs de Modène étaient les héritiers collatéraux d'Alphonse II. Voilà ce qui explique bien des choses. Le fait est qu'Alphonse II n'était pas le meilleur des hommes : dans une lettre adressée au duc d'Urbin, le Tasse se plaint de ce que son *padrone* avait un penchant marqué à la *malignità*.

DOUZIÈME TASSISTE

« — Monsieur le baron, ce texte est douteux : dans les meilleures éditions, on lit *a la magnanimità*. Et quand il faudrait lire *malignità*, qu'est-ce que cela prouverait? Plaignons les princes qui ont l'imprudence de se brouiller avec la race irritable des écritoires !

TREIZIÈME TASSISTE

« — Je ne sais pas si le Tasse aima les trois Leonora ou les deux Lucrezia, je ne sais pas non plus si Alphonse II était malin ou magnanime; mais je suis

à peu près sûr qu'ils vivaient l'un et l'autre à une époque où l'Espagne, maîtresse de Naples et de Milan, avait donné ses mœurs à toute l'Italie. Représentez-vous une cour où règne l'étiquette castillane et cette gravité d'humeur mêlée de morgue qu'on appelait le *sussiego;* représentez-vous un prince jaloux de son autorité et pointilleux sur le cérémonial; représentez-vous un poëte absorbé dans ses chimères, peu soucieux des convenances, impatient de tout frein et se donnant des libertés, et vous n'aurez pas de peine à concevoir que ce prince et ce poëte aient fini par se brouiller. Oh! l'Espagne! La faute en est à l'Espagne. Telle est l'opinion de Balbo.

QUATORZIÈME TASSISTE

« — S'il est une chose avérée, monsieur le baron, c'est que le Tasse avait l'esprit fantasque et la passion du changement. Bien qu'à Ferrare il eût bouche en cour, qu'il y fût défrayé de tout, caressé, choyé, cet inconstant, dévoré d'une inquiétude secrète, ne pensait qu'à déloger à la sourdine. On a

la preuve qu'en 1575 il entra en négociation avec le grand-duc de Toscane et fut sur le point de s'engager à son service. Alphonse en fut instruit. Est-il surprenant qu'il ait retiré son amitié à l'ingrat dont ses bontés ne pouvaient fixer l'humeur volage? Telle est l'opinion du marquis Gaëtano Capponi.

— Il se trouva, madame, continua le baron, que les trois derniers orateurs furent trois prêtres d'Esculape. Il y parut bien, comme vous allez voir.

« Le premier me recommanda la lecture de Faustini, historien ferrarais, lequel déclare que le duc Alphonse fit enfermer le Tasse dans une maison de santé pour le guérir d'une fistule dont il était fort incommodé.

« — Je ne crois pas à la fistule du Tasse, s'écria le second. Rappelez-vous cette lettre que le duc écrivit à ses agents diplomatiques auprès de la cour de Rome : « Dites au Tasse que je suis prêt à le recevoir en grâce, mais il faut qu'il commence par « confesser qu'il est plein d'humeurs peccantes, *ma*

« *bisogna prima ch'egli riconosca che è pieno di* « *umor melancolico*, et j'exige aussi qu'il consente « à se laisser purger. » De guerre lasse, Torquato se laissa purger, mais j'incline à croire qu'on le purgea trop.

« — Oh! oh! dit le troisième médecin, le Tasse avait une maladie bien autrement grave que l'hypocondrie : il se défiait de la faculté, il avait une foi implicite aux empiriques et passa sa vie à se droguer sur la parole des marchands d'orviétan. Monsieur le baron, c'est l'orviétan qui a causé tout le mal.

« Ainsi parla le dix-septième tassiste. Madame, les Romains passent aisément d'un extrême à l'autre. Tout à l'heure dignes et impassibles comme des Catons, vous les voyez l'instant d'après gesticuler comme des possédés. Ces sages ont une provision de folie à dépenser, et il faut, bon gré mal gré, qu'ils la dépensent; leur sagesse même est à ce prix. Aussi le carnaval est-il à Rome une institution de sûreté publique. Le saint-père le sait bien, et il tient beaucoup à ce que chaque année son

peuple déraisonne tout à fait pendant quelques jours. Seulement le mercredi des cendres arrive toujours trop vite, les marottes n'ont pas eu le temps d'user tous leurs grelots, et ce qui reste de folie au fond des cœurs s'évapore comme il peut pendant les onze mois où les Romains sont graves. Et voilà pourquoi mes aréopagites, d'abord calmes et posés, dépouillèrent tout à coup leur gravité solennelle, s'élancèrent loin de leurs siéges et se mirent à parler tous à la fois, en se démenant comme des diables dans un bénitier. Effrayé de ce tohu-bohu, j'agitai vivement ma sonnette, tandis que le marquis, faisant voltiger les deux pans de son habit bleu, courait çà et là pour rétablir l'ordre. Dès que le tumulte se fut apaisé :

« — Messieurs, leur dis-je, je vous remercie de tout mon cœur des précieux éclaircissements que vous avez bien voulu me fournir ; mais, vous l'avouerai-je? les deux Lucrezia, les trois Leonora, la *malignità*, le bonhomme qui compose des vers, le *paradiso terreno*, les humeurs peccantes, les cinquante conclusions amoureuses, l'étiquette espa-

gnole, les marchands d'orviétan, l'archiduchesse Barbara..., tout cela s'embrouille un peu dans ma cervelle, et je crains de sortir d'ici plus incommodé de mes lumières que je ne l'étais de mon ignorance.

— Ah! mon pauvre baron! s'écria madame Roch, quand donc saurez-vous pourquoi le Tasse est devenu fou?

— Madame, répondit-il, Rome ne s'est pas bâtie en un jour. Patience, patience, s'il vous plaît! De la patience flamande, c'est la seule bonne!

IV

— Oui, madame, continua le baron, heureux les patients! heureux aussi les opiniâtres! heureux par-dessus tout les Flamands! Dans l'espace de deux heures, je me présentai trois fois chez lui sans le trouver; mais la quatrième fois...

— Ah çà! de qui donc voulez-vous parler? dit le notaire.

— Eh! ne comprenez-vous pas, dit madame Roch, qu'au sortir de l'aréopage nous avons couru à toutes jambes chez le prince Vitale? Je ne m'en plains pas. Ce brave homme me plaît, et sa bibliothèque aussi! J'en aime tout, à l'exception de cet oratoire gardé par une Minerve et deux Platons. C'est donner à notre Sauveur de singuliers gardes

du corps! Et, à ce propos, baron, vîtes-vous encore pleuvoir des roses?

— Il faisait nuit close. Tous les rideaux étaient tirés. Les lampes d'albâtre répandaient des lueurs pâles et discrètes. Dans l'ombre des armoires grillées, je voyais reluire çà et là quelques dorures d'in-folio. Devant moi, la longue file des Olympiens... Ah! madame, c'est une étrange chose que des statues vues aux lumières! Les statues sont des êtres nocturnes; elles dorment le jour; la nuit venue, elles s'éveillent, elles s'animent, un sang subtil circule dans leurs veines, et une âme pleine de souvenirs apparaît dans leurs grands yeux vides. Je trouvai le prince tout au bout de la galerie, dans le cabinet qui renfermait des globes et des armilles. Il était accroupi sur un carreau de velours galonné d'or, le dos appuyé contre un socle de porphyre que surmontait une statuette d'Hermès Trismégiste à tête d'épervier. Autour de lui, sur le parquet, gisaient des volumes épars; sur ses genoux reposaient des tablettes d'ivoire couvertes de figures cabalistiques, et le menton dans sa main

gauche, il semblait méditer profondément. En m'apercevant, il se leva en sursaut, jeta les tablettes dans un coin et me dit avec une vivacité qui me surprit.

« — Vous voyez bien que je m'amuse.

« Je lui répondis que je n'en doutais pas.

« — Eh bien, avez-vous fait quelque découverte? reprit-il en avançant deux fauteuils.

« — J'en ai tant fait, lui dis-je, que la tête me tourne.

« Et je lui racontai sommairement la séance académique à laquelle je venais d'assister. Il se mit à rire, puis, se penchant vers moi et attachant ses yeux sur les miens :

« — Il ne s'agit donc pas d'une amourette, c'est une passion sérieuse que vous avez conçue pour le Tasse?

« — Je suis né à Douai, lui répondis-je; je suis à la fois Français et Flamand : c'est vous dire que je veux fortement ce que je veux, et que je le veux longtemps.

« — Oh! oh! dit-il en souriant, la *furia francese*

et du flegme!... Avec cela vous irez loin. Mais vous ne répondez pas à ma question. Je désirais savoir si vous êtes simplement un esprit curieux ou si vous avez un culte pour le Tasse.

« Au ton dont il prononça ces paroles, on eût dit un père à qui l'on demande sa fille en mariage, et qui veut s'assurer que cette demande part d'un cœur vraiment épris.

« — Prince, m'écriai-je, je vous jure...

« — Baron, ne jurez pas, interrompit-il; vous n'êtes pas ici en justice.

« Et à ces mots il me quitta un instant; quand il reparut, quelle ne fut pas ma joie! il tenait dans ses mains plusieurs volumes des œuvres du Tasse qu'il déposa sur un guéridon; puis, s'étant rassis :

« — Dans les discours que vous avez entendus, tout n'est pas faux. A la vérité, je ne sais trop que penser de la fistule du Tasse, et ses amours avec l'archiduchesse Barbara sont une misérable invention qui ne peut être prise au sérieux; mais, en revanche, il est très-vrai que le Tasse écrivait laborieusement. Dans son dialogue sur l'*Amour* il ré-

pond à la signora Marphise d'Este, qui lui demande des vers : « Ma veine n'est pas facile, et je ne com-« pose qu'à la sueur de mon front... » Vous savez que ses manuscrits sont criblés de ratures, qu'il a retouché tel de ses sonnets jusqu'à vingt fois, et que ses corrections n'étaient pas toujours heureuses. Le Manso nous raconte aussi qu'à Bisaccio son illustre ami se plaisait à entendre des improvisateurs napolitains, et qu'il leur enviait cette promptitude d'inspiration que lui avait refusée la nature... Il est encore très-vrai que le Tasse avait la fâcheuse manie de se médicamenter, qu'il a essayé de tous les régimes et de tous les remèdes, et que l'abus des juleps et des pilules a été funeste à sa santé. « Quel souvenir j'ai gardé, écrivait-il un jour à un « empirique, de vos sirops aigres-doux qui auraient « ressuscité un mort, et de ces fameuses pilules « qui contiennent de l'or ! » Il est également vrai qu'à plusieurs reprises il avait songé à s'éloigner de Ferrare. Ses lettres en font encore foi. Trois ans avant d'être enfermé à Sainte-Anne, il écrivait à son ami Scipion Gonzague que son plus ardent dé-

sir était de quitter la cour d'Alphonse, et à la mort du Pigna, en 1575, il sollicita la charge d'historiographe de la maison d'Este dans l'espérance d'un refus qui lui servirait de prétexte pour rompre avec le duc... Que vous dirai-je? Il n'est pas moins vrai que le Tasse encourut l'inimitié de ce redoutable Pigna et d'Antonio Montecatino, qui succéda au Pigna dans ses fonctions de secrétaire intime et de premier ministre, que le Tasse fut desservi par des jaloux, que le Tasse fut trahi par des serviteurs infidèles, que le Tasse fut indignement bafoué par des pédants, car jamais un plus noble cœur n'essuya tant de traverses, jamais, après tant de bonheur et tant de songes, un front couronné de gloire n'eut à porter de telles pesanteurs d'ennuis! Pour montrer au monde quels coups son bras sait frapper, la fortune inhumaine s'était choisi cette proie que la mort seule put dérober à ses acharnements. L'exil, la pauvreté, la misère, la maladie, la captivité, la trahison, des embûches secrètes, des serpents cachés sous des roses, des haines déguisées sous des sourires, tous les maux réels et ces autres maux

plus affreux que se forge à elle-même une imagination en délire, non, rien ne semblait manquer à la perfection de son malheur, et cependant, pour combler la mesure, le poignard dont la fortune lui avait percé le cœur, on vit la main effrontée d'un faquin le tourner et le retourner dans la plaie... Ah! répétons après lui ce qu'il écrivait un jour à la grande-duchesse de Toscane : « Mon infortune est « sans exemple, sans pareille (*senza antico esempio* « *e senza nuovo paragone*, *grande*, *inaudita*, *inso-* « *lita*, *miserabile e maravigliosa*). » Oui, tout cela est vrai, mon cher baron; mais tout cela est trop vague, trop général, et ne résout pas le problème... Et tenez, procédons méthodiquement. Il est deux points que vos dix-sept orateurs ont eu le tort de confondre : la captivité du Tasse et sa folie. Pourquoi le Tasse a-t-il encouru la disgrâce d'Alphonse II? Pourquoi le Tasse est-il devenu fou? Sa folie fut-elle la cause ou l'effet de ses malheurs? O la méthode, la méthode, mon cher baron! la méthode est la mère de la science.

« — Cependant, dis-je au prince, le *système des*

amours a l'avantage de résoudre les deux questions du même coup. Le Tasse aima la princesse Léonore ; cet amour lui attira la colère du duc, qui le fit emprisonner. Séparé de sa maîtresse, la douleur le rendit fou.

« — A cela je répondrai, me dit-il, que le système des amours n'est qu'une conjecture, une pure supposition, qui a l'inconvénient de ne reposer sur rien. Vous m'objecterez l'anecdote du baiser. Cette historiette, mon cher baron, inconnue à tous les contemporains, a été recueillie par Muratori un siècle et demi après l'événement. Muratori assure avoir entendu dire dans sa jeunesse à l'abbé Francesco Caretta, de Modène, alors très-vieux, qui le tenait lui-même du célèbre Alessandro Tassoni, qui le tenait d'un quidam inconnu, qu'un jour le Tasse... Vous l'avouerai-je ? Un tel ricochet d'ouï-dire m'est suspect... Mais les *Rime amorose* du Tasse ! me direz-vous encore. Ah ! parlons-en, mon cher monsieur. Charmant verbiage amoureux, si vague et si confus, qu'après deux siècles et demi de discussions on en est à se demander si c'est une

Lucrèce, si c'est une Léonore, si c'est une princesse, si c'est une duchesse, si c'est une comtesse, si c'est une camériste que le poëte aima ! Érudits d'Italie et d'outre-monts, têtes grises, fronts chenus, grands éplucheurs de mots, grands raisonneurs bardés de syllogismes, disputez, argumentez, rompez des lances qui pour la grande dame, qui pour sa suivante, qui pour la rose superbe, qui pour l'humble violette ! Dans deux mille ans, je vous jure, ces débats dureront encore.

« .... Madame, les saints ont parfois des gestes d'enfant mutin qui leur siéent à ravir. Le prince Vitale se saisit du volume qui contenait les *Rime amorose*, et le fit danser entre ses mains en le regardant avec un sourire narquois, puis, l'ayant approché de son oreille :

« — Oh ! la charmante musique ! s'écria-t-il. De ces pages, où l'amour respire, sort un murmure, un bruissement aérien. On dirait ces soupirs qu'exhalent sur le passage du vent les cordes d'une harpe éolienne. Sonnets enflammés, madrigaux co-

quets et musqués, longues *canzoni* sentimentales et rêveuses qui se bercent et se balancent sur les ailes du désir comme une libellule sur la pointe d'une herbe folle, tous ces vers parlent, soupirent. Baron, prêtez l'oreille! Quel nom bégayent-ils? Est-ce le vôtre, Lucrezia? Le vôtre, Leonora? Le vôtre, signora Livia d'Arco? Reines de beauté, vous toutes que, dans ses jours heureux, au frais matin de sa vie, il a courtisées et chantées; vous, marquise di Lauro, qu'il comparait à Diane, à Cythérée et à Minerve; vous, Giulia Guerriera, dont il a vanté les yeux plus brillants que les étoiles; vous, Laura Peperara, dont le sourire, disait-il, effaçait l'éclat du soleil; vous, Barbara Turca Pii, qui surpassiez, à l'entendre, ce qu'ont produit de plus enchanteur et la France et l'Espagne; vous, comtesse de Lodrone, comtesse de Sala, Tarquinia Molza, Costanza Belprato, Angelica, Ginevra, et vous, les deux Vittoria, Bentivoglia et Tassona, répondez-nous : qui de vous peut se flatter d'avoir enchaîné à jamais ce cœur volage? Belles fleurs des prairies de Belriguardo, qui vîtes tournoyer autour de vous ce papillon du

Parnasse, laquelle d'entre vous pourrait dire sans mentir :

« Du jour qu'il me vit, il cessa de voler? »

« Amours de papillons, amours de poëtes, bien habile qui vous déroberait votre secret! Ces enfants de l'air sont chose légère; ils vont, ils viennent, un souffle les apporte et les remporte; le thym, la marjolaine, tout les attire, tout les affole, et ils n'adorent pas seulement les fleurs et leurs parfums, mais le vent qui les entraîne de corolle en corolle, la goutte de rosée où ils se désaltèrent, les feux du soleil qui attiédissent la brise, et, ivres d'eux-mêmes, le frémissement de leurs ailes et leur ombre, qu'ils voient courir sur le gazon... Ah! écoutez parler le poëte, et dites-moi si son cœur ne lui était à lui-même un mystère. Quatre ans avant sa mort, dédiant au duc de Mantoue, Vincent Gonzague, une nouvelle édition de ses poésies de jeunesse, il lui écrivait : « Dans ce livre, on voit « l'amour naître du sein de la confusion (*amore « esce dalla confusione*), comme d'après les poëtes « de l'antiquité il sortit du sein du chaos. » Poëte,

vous dites bien : dans vos jeunes années, votre cœur était un chaos, et il se complaisait dans son inquiétude, dans son tumulte, dans l'éternel orage qui l'agitait.

« Mais je devine votre objection, baron. Ces comtesses, ces marquises, ces Angelica, ces Ginevra, le Tasse ne les a pas toutes chantées pour son compte. On sait que nombre de ses sonnets et de ses madrigaux furent des ouvrages de commande. Ses amis, souvent même des inconnus, lui demandaient des vers pour leurs maîtresses, et il s'exécutait avec une complaisance infatigable qui profitait beaucoup à sa bourse, hélas! toujours trop vide. Je le veux bien. Seulement, ce qui m'inquiète, c'est que ces sonnets de commande, ces sonnets dont il battait monnaie, ces sonnets payés en espèces sonnantes, sont aussi inspirés que les autres : même verve, même enthousiasme, mêmes hyperboles aux panaches flottants et montées sur des échasses. Comme Léonore, la comtesse de Lodrone a des yeux qu'on prendrait pour des étoiles tombées du ciel; comme Lucrèce, la signora Laura Caracciola

allume des incendies dans tous les cœurs.... Voilà des flammes qui ne brûlent que le papier, et encore !... Avez-vous lu les *Rime* de Luigi Alamanni? Lui aussi, il a mis ses commentateurs à la torture, car il a chanté tout à la fois une Cinthie, une Flore, une Béatrix, une belle Génoise qu'il appelle *ligure pianta*, et il a passé sa vie à mourir d'amour en imagination. Ainsi le voulait la mode.

« — Cette mode, lui dis-je, me fait penser à nos précieuses de France, à leurs *mourants*, et à ces vers de Boileau :

Faudra-t-il de sang-froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de Soleil et d'Aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?

« — Une chose m'étonne, reprit-il, c'est qu'il ne se soit trouvé personne pour soutenir que le Tasse avait aimé éperdument Catherine de Médicis. Elle avait cinquante-deux ans lorsqu'il la vit à Paris en 1571. Elle lui fit présent de son portrait, et ce portrait lui a inspiré quelques-uns de ses vers les plus

brûlants... Pour moi, plus j'ai étudié ces *Rimes amoureuses*, plus je me suis convaincu que la grande passion en est absente, cette passion de feu, cet amour tragique qui fait la destinée d'un homme et lui ouvre les portes d'un enfer ou d'un paradis. Je défie qu'on m'en cite un vers où se fasse entendre un cri de l'âme. Partout j'y vois régner la galanterie et son jargon fleuri; désespoirs et félicités amoureuses, tout y trahit par endroits le bel esprit qui s'ingénie. Chanter *les belles* était l'office des poëtes de cour, et dans ce genre de grandes libertés leur étaient accordées; nulle gêne imposée à leur plume, elle avait la bride sur le cou. Ne vous étonnez donc pas de certaines descriptions un peu vives. Au seizième siècle, ces audaces de pinceau ne surprenaient et ne scandalisaient personne. Admirez plutôt par quels ingénieux procédés le poëte a sauvé l'inévitable monotonie de son sujet. Il invente mille situations, il varie les poses de son modèle, il fait un sonnet sur sa dame brodant, sur sa dame dansant, sur sa dame jouant de la guitare, sur sa dame marchant dans la neige, sur sa dame vêtue

de noir, sur sa dame dont le vent a dénoué les cheveux, sur sa dame tenant une fleur entre ses doigts, sur sa dame... pêchant à la ligne!... Et que pensez-vous de ses trois longues *canzoni* sur les mains de sa dame, comparables, selon lui, à ces mains qui ont créé le soleil et les étoiles? Un jour aussi, elle lui a fait présent d'une... salade! Cette salade, à l'entendre, possède les mêmes vertus que cette herbe miraculeuse qui convertit Glaucus en dieu marin, et, comme Glaucus, cet heureux amant se plonge dans un océan de félicités... Ah! je vous le demande, est-ce là le langage que parle un cœur vraiment épris, et s'étonne-t-on après cela de trouver un sonnet où le volage se plaint de ressentir un nouvel amour avant que le premier soit éteint :

« C'est trop, s'écriait-il, de porter deux jougs à la fois. »

« O poëte! celui qui en porte deux n'en porte point.

« Au demeurant, de son temps la langue amoureuse était faite et comme fixée, langue de con-

vention dont il n'a garde de s'écarter. *Concetti*, jeux de mots, hyperboles datant de Pétrarque et des Provençaux, métaphores sur le retour, tous les affiquets d'une rhétorique un peu fripée, abondent dans ses vers et en déparent les beautés neuves et piquantes qu'il avait pris la peine d'inventer. Ce ne sont partout que dents de nacre, cheveux d'or, lèvres de corail et de carmin, seins de neige, cous d'ivoire, teints de lis et de roses, regards qui sont des soleils, larmes qui tombent comme une pluie d'amour, soupirs consumants comme le sirocco, et puis des fers, des chaînes, des cages, des lacs, des rêts, des filets, des traits, des bandeaux, des carquois,

Nodi, lacci e catene,
Faci, saette e dardi,

tout l'attirail de Cupidon, tout le jargon de Cythère... J'allais oublier les flammes et les glaces : « Comment se fait-il, madame, qu'étant de glace, « vous m'enflammez ainsi? Comment se fait-il en- « core que les flammes de mon cœur ne fondent

« pas vos glaces? Miracle d'amour contraire à la « nature! Un glaçon produit des incendies, et ce « glaçon durcit à la flamme. » O tendresses de Leopardi pour sa Nérine, son éternel soupir! vers délicieux où le cœur parle et déborde! larmes sincères! épanchements sacrés! bouche qui ne connus point le mensonge, amours chastes et brûlantes qui unissiez les suavités angéliques à tous les transports de la passion, que vous semble de ce Glaucus, de ces incendies et de ces glaçons?

« Je m'étonnais, madame, d'entendre ce saint parler ainsi de Cythère et du très-mécréant Leopardi. Je ne savais pas encore combien sa piété était tolérante et étrangère à toute pruderie dévote. Je ne fus pas moins étonné quand il ajouta :

« — Cependant ne vous méprenez pas sur ma pensée. Je doute que le Tasse ait jamais ressenti les atteintes de cet amour qui est une passion, et qui en a les transports et les violences; mais il avait le culte de la beauté, elle l'attirait, le charmait, le subjuguait : à sa vue, il entrait dans un état de douce et tendre ivresse, et de son cœur

ravi sortaient des accords, des harmonies. C'est ainsi que l'aube naissante fait chanter les oiseaux, c'est ainsi que les premiers rayons du jour tiraient de la statue de Memnon de mélodieux soupirs. Je ne prétends pas non plus que la contemplation lui suffît. Loin de moi l'idée d'en faire un sage, un Xénocrate. Comme un grand nombre de ses contemporains, notez bien ceci, le Tasse était à la fois un homme de plaisirs et un esprit platonique. Ces gens-là servaient tour à tour les deux Vénus, celle qui, couronnée d'étoiles, gouverne dans les royaumes éthérés le peuple divin des idées, et cette Cypris, mère des Ris et des Jeux, qui réside à Paphos. Partagés entre ces deux cultes, ils avaient un cœur pour jouir et un cœur pour adorer, et ils joignaient aux voluptés ces extases tranquilles où les sens n'ont point de part... « Il tonne, Philis, il tonne ; « mais que nous importe Jupiter et sa foudre? « jouissons, jouissons.... » Ainsi s'écriait le poëte, et quelques heures plus tard, oubliant, dédaignant Philis et ses caresses, il tournait ses regards vers sa dame, vers sa Léonore, vers cette idée vêtue de

chair qu'adorait son génie, et, de loin la contemplant à genoux, il se sentait brûler pour elle d'une flamme aussi pure que le chaste rayonnement des étoiles... « Oh! je le jure, jamais sa beauté « ne fit petiller dans mon sein l'ardeur des brûlants désirs! »

..... Non m'accese già la vaga luce
Nel petto alcun pensier lascivo e vile.

« Aussi le Manso, qui avait pratiqué les poëtes et les cours de la renaissance, a-t-il eu raison de dire que jamais le duc Alphonse ne put songer à s'offenser des hommages que le Tasse rendait à sa sœur; qu'en effet ces adorations tout idéales étaient une licence accordée dans les cours aux *poëtes-philosophes* qui ne s'éprennent que de la beauté de l'âme et dont *les espérances se repaissent de choses abstraites*... Je voudrais seulement qu'il ajoutât : « En sortant d'un rendez-vous avec Philis, » car si les Anacréon ne respirent que le plaisir et son ivresse, si les Leopardi se font de l'amour une sorte de religion passionnée et sublime, les Tasse,

par une complication bizarre, aiment platoniquequement Éléonore, en sortant, je le répète, d'un rendez-vous avec Philis.

« Et enfin, pour conclure, poursuivit-il, partisans du système des amours, nous vous dispensons de fournir les preuves qui vous manquent ; mais répondez du moins, répondez aux objections que voici : si le Tasse aima vraiment Léonore, s'il avait conçu pour elle des sentiments plus vifs qu'un amour de tête, qu'une passion philosophique et littéraire, comment expliquer qu'il fût tourmenté du désir de quitter Ferrare et de s'éloigner à jamais des lieux qu'elle habitait? Comment expliquer qu'après sa seconde fuite, retiré à Turin chez le marquis Philippe d'Este, au lieu de pleurer sa maîtresse et de se nourrir de ses larmes, il ait consacré ses loisirs à célébrer sur le ton de l'enthousiasme les charmes des cinq dames d'honneur de la marquise, et à s'écrier en beaux vers que l'une d'elles était la reine de son cœur et que seule elle pouvait par ses regards féconder son génie? Et si un fol amour pour la sœur d'Alphonse l'avait entraîné à quelque

éclat fâcheux, qui aurait servi de pâture à la malignité de la cour, quelle apparence que le duc l'eût laissé revenir auprès de lui? Quelle apparence aussi que Léonore eût pu se charger de plaider sa cause, et que plus tard, du fond de sa prison, il eût adressé aux deux sœurs cette requête si connue :

« Filles de Renée, belles plantes qui avez grandi « ensemble, vous dont la terre est l'esclave, dont le « ciel est l'amant, ah! qu'il vous souvienne de moi! « Rappelez-vous les marques de votre courtoisie, « les années que je passai parmi vous, ce que je « suis, ce que je fus, ce que je demande, où je me « trouve. Guirlandes, bruit de fanfares, accents de « la lyre, infortuné que je suis, voilà ce que je re- « grette, et je regrette aussi mes études d'autrefois, « mes joyeux déports, les aises dont je jouissais, « les tables, les loges et les palais où l'on me trai- « tait tour à tour en noble serviteur ou en compa- « gnon, et ma liberté, et ma santé, et la société « des hommes perdue pour moi... Ah! sans doute « j'ai mérité ma peine. Je faillis, je faillis, je le con-

« fesse. Coupable fut ma langue, mais mon cœur « fut innocent; *rea fu la lingua, il cor si scusa e « nega.* Ah! pitié! si vous ne me plaignez, qui me « plaindra? Vous seules pouvez fléchir l'invincible « Alphonse et faire qu'à toutes ses gloires il ajoute « celle de pardonner. »

Et pour mettre le comble à tant d'invraisemblances, comment explique-t-on que la mort de Léonore, survenue en 1581, n'ait point fait époque dans la vie de son amant? Eh quoi! Léonore est morte, et à lire la correspondance intime du Tasse il serait impossible de s'en douter! Léonore est morte, et ses autres douleurs ne sont pas anéanties par cette douleur suprême! Léonore est morte, et rien ne paraît changé ni dans sa vie, ni dans ses regrets, ni dans ses plaintes! Léonore est morte, et il ne pleure que sa liberté perdue! Léonore est morte, et il demande qu'on adoucisse sa captivité, qu'on lui permette de se promener au grand air; en juin, il va passer une journée dans le château de la belle Marphise d'Este et disserte paisiblement sur l'amour avec la marquise et deux de ses dames! Léo-

nore est morte, et il compose des sonnets sur la mort de don Juan d'Autriche, sur un mariage, sur la belle Pandolfina, qu'il compare à une nymphe des bois et des eaux! Léonore est morte, et il s'occupe de publier ses dialogues sur la *noblesse* et la *dignité*, et d'obtenir à cet effet le privilége de l'empereur et des princes d'Italie! Elle est morte, et il mande à sa sœur Cornélie qu'il est bien malheureux, parce qu'en le retenant prisonnier on l'empêche de travailler et de faire imprimer ses œuvres! Elle est morte le 19 février, et le 25 mars il adresse au seigneur Ippolito Bentivoglio d'amers reproches pour avoir laissé tomber aux mains des pirates de la librairie le manuscrit qu'il lui avait confié; avec ce manuscrit, dit-il, il aurait pu gagner plusieurs centaines d'écus. En un mot, absorbé dans ses lectures, dans ses rêveries, dans ses travaux, dans ses récriminations contre le sort et contre les hommes, le Tasse n'a pas eu le loisir de s'apercevoir que Léonore n'était plus. Vous tous qui avez aimé, pesez, méditez et concluez!

« — J'étais à moitié convaincu, lui dis-je : à cette

heure je le suis tout à fait; mais à votre tour expliquez-moi, je vous prie, la captivité du Tasse et sa folie.

« — Laissons-le s'expliquer lui-même, poursuivit-il, et rappelez-vous plutôt ce vers que je vous citais tout à l'heure : *Rea fu la lingua*... ma langue fut coupable. Voilà ce qu'il a répété plus de vingt fois en prose et en vers et sans se démentir jamais. Dans son *Apologie*, adressée à Scipion Gonzague, il déclare n'avoir jamais offensé le duc que par quelques médisances telles qu'il en échappe souvent aux courtisans dans un moment d'humeur et de dépit, ou bien encore en cherchant à se procurer un établissement auprès d'un autre prince, *in trattar mutazion di servitù*, et aussi par quelques menaces proférées dans des transports de colère, et qu'il n'a jamais mises à exécution. Et il ajoute que, selon Platon et Aristote, un homme en colère n'est pas responsable de ses paroles, que d'ailleurs, si Dieu pardonne les blasphèmes, un prince peut bien pardonner quelques incartades. César ne pria-t-il pas Catulle à dîner? Et du fond de sa prison, s'a-

dressant à Alphonse lui-même, il le suppliait de ne se plus souvenir des paroles fausses et folles et téméraires, *delle false e pazze e temerarie parole*, pour lesquelles il l'avait fait enfermer. Sur ce point, je le répète, ses déclarations n'ont jamais varié. Il faut l'en croire ; à plusieurs reprises, emporté par son humeur irritable, il s'était livré à des violences de langage dont le duc avait été piqué au vif.

« — Et quant à sa folie...

« — Ah ! d'abord, me dit-il, précisons les termes. Si vous entendez par folie un état de démence et de complète aliénation d'esprit, le Tasse ne fut jamais fou. En prison, il a écrit beaucoup de lettres, beaucoup de vers, plusieurs traités de morale, et, hormis peut-être quelques divagations, il est impossible d'y découvrir aucune trace de déraison ; on est même tenté de trouver ses dialogues par trop raisonnables ; les doctrines d'Aristote et de Platon y sont exposées avec un appareil de scolastique un peu pédantesque, et à coup sûr la logique en est serrée, et porte la marque d'un esprit subtil parfaitement maître de ses idées... On a al-

légué comme une preuve incontestable du dérangement de son cerveau cet esprit follet dont il était obsédé...

« Ici le prince hésita.

« — Croyez-vous au démon? me demanda-t-il avec quelque embarras.

« — Vous me demandez, lui dis-je, si je crois au diable?

« — Oh! non, reprit-il; je vous parle de ces démons auxquels a cru toute l'antiquité, puissances élémentaires qui tiennent le milieu entre l'ange et l'homme. Leur existence était admise comme article de foi par tous les platoniciens de la renaissance aussi bien que par leurs ancêtres d'Alexandrie, les Plotin et les Jamblique. Consultez Ficin : il vous apprendra que les démons ont un corps très-subtil qu'il appelle *spiritus*, qu'il en est de bons et de mauvais, que ces derniers sont ceux qui ne savent pas gouverner leur corps, que les premiers servent de médiateurs ou de messagers entre Dieu et l'homme, qu'ils portent au ciel nos vœux et nos oraisons, annoncent à la terre les volontés éter-

nelles et interviennent souvent dans nos affaires. Comme Pic de la Mirandole, comme Ficin, comme Patrizzi, le Tasse croyait aux démons, et le plus important de ses dialogues, son *Messaggiero*, est un traité complet de démonologie dans lequel il explique philosophiquement l'existence de ces messagers divins et les divers moyens par lesquels ils se révèlent aux hommes. Pendant sa captivité, et plus tard à Naples, le Tasse a vu ou cru voir son bon et son mauvais démon, un esprit du paradis qui descendait du ciel pour le consoler, et un méchant follet, taquin et tracassier, qui se faisait une joie d'insulter à ses peines. Ce follet, rôdant sans cesse autour de lui, dérangeait ses papiers, remuait ses meubles, lui dérobait ses gants et ses livres, s'emparait de ses clefs, ouvrait et bouleversait ses tiroirs, lui jouait cent tours de son métier... Chimères, visions cornues, si vous le voulez ! Dans ce cas, nous dirons que le Tasse était sujet à des hallucinations, et nous rangerons les tours du follet parmi les erreurs maladives de ses sens dont il se plaignait à son ami Cataneo et au médecin Mercuriale.

Par moments il avait la tête et les entrailles en feu, les oreilles lui tintaient, des fantômes passaient devant ses yeux ; il lui semblait que *les choses inanimées parlaient*, il entendait des bruits de sifflets, de sonnettes, de rouages d'horloge, il voyait des flammes voltiger dans l'air, et, sentant des étincelles jaillir en abondance de ses yeux, il craignait de perdre la vue... Ce sont là tous les symptômes d'un délire fébrile auquel on peut être sujet sans être fou. Et quand la fièvre le quittait, quel était son état? Il nous l'apprend encore : il se trouvait plongé dans un abattement profond, dans une mélancolie sauvage, *fiera malinconia*, dont il sortait par des accès de frénésie où il ne se connaissait plus. C'est à ces transports frénétiques que se réduit, à proprement parler, sa folie : *Io son melanconico ! io son farnetico !* tel fut son refrain pendant bien des années. Et, selon lui, c'était dans un de ces accès de frénésie qu'il avait tenu contre le duc : « Les persécutions de mes ennemis avaient fait de « moi un forcené, *forsennato*. Mes fautes furent in- « volontaires et violentes, et elles sont imputables

« à ceux qui me forcèrent à délirer.. J'avais rêvé « de couler des jours paisibles auprès du duc de « Ferrare ; mais j'en ai été empêché par ma mélan- « colie, qui finit par devenir une affection mor- « bide. » Mon cher baron, nous avons donné la parole au Tasse, et nous avons appris de lui qu'à Ferrare, par des raisons qu'il ne nous a point dites, son humeur devint sombre, irritable, mélancolique, que cette mélancolie, s'aggravant de jour en jour, le fit entrer en frénésie, que dans plusieurs rencontres, ne se possédant plus, il se répandit en invectives amères contre son protecteur, que le duc pardonna une fois, deux fois, jusqu'à ce que, cédant à la colère, il priva de sa liberté le poëte, dont le mal empira en prison, et se compliqua de phénomènes étranges que ceux qui ne croient pas aux démons traitent à bon droit d'hallucinations.

« — A merveille ! m'écriai-je triomphant. Le cerf est aux abois ; un instant encore, et nous l'aurons forcé. Mon cher prince, dites-moi, je vous en conjure, pourquoi, à la cour de Ferrare, le Tasse s'était laissé tomber dans la mélancolie ?

« Il ne me répondit pas. Sa harpe était auprès de lui. Il laissa errer ses doigts sur les cordes, et il chantait à demi-voix :

Non d'un guardo furtivo,
Non d'un sembiante schivo,
Non d' una fronte rigida e severa,
Non d' un guanto, o d' un velo,
Che gigli copra e rose, i' mi querelo...
Non posso aprir le porte
Di questo vivo inferno[1] !

« A ces mots, s'étant levé, il se tint un instant devant la statuette d'Hermès Trismégiste, et la contemplant en silence, il eut l'air de demander conseil à cette mystérieuse tête d'épervier, puis, s'avançant vers la fenêtre, il souleva le rideau, et, immobile, promena ses regards dans la nuit. Je m'approchai de lui. La lune brillait d'un vif éclat. On apercevait dans le jardin, parmi les ifs et les orangers, de vagues blancheurs de statues. Aux

[1] « Ce n'est pas d'un regard furtif que je me plains, ni d'un visage où se peint le dédain, ni d'un front hautain et sévère, ni d'un gant, ni d'un voile dérobant à ma vue des lis et des roses... Je ne puis ouvrir les portes de cet enfer vivant »

quatre coins de la grande fontaine à coupe, quatre noirs cyprès semblaient rêver. Dans l'intervalle de leurs épaisses ramées, je voyais ruisseler la nappe d'eau couronnée par la lune d'un diadème de perles d'où s'échappaient en se déroulant dans l'onde de longs fils d'or. Le bandeau scintillant tremblait et s'agitait au gré des frissons de l'écume. On eût dit que la naïade frémissante voulait secouer de son front cette lumière importune. A ce qu'il me parut, elle ne riait plus. D'une voix saccadée, elle entonnait dans la nuit un chant passionné et lugubre auquel répondait un bruit de sanglots, et le prince murmurait toujours :

Non posso aprir le porte,
Di questo vivo inferno.

« Quand il sortit de sa rêverie, il me dit :

« — Monsignore Spinetta était-il aujourd'hui chez le marquis Moroni? C'est un de nos plus grands tassistes. On le dit occupé à écrire la vie de son héros.

« En le quittant, je courus... — cette fois ne

riez pas madame, — je courus à toutes jambes chez le marquis.

« — Marquis, mon ami, réveillez-vous donc! m'écriai-je en frappant de ma canne à coups redoublés sur le bois de son lit.

« Le marquis se dressa brusquement sur son séant, se frotta les yeux, et avisant son valet de chambre qui tenait un flambeau d'argent à la main :

« — Zanetto, mon ami, qu'y a-t-il?

« Zanetto répondit en bâillant :

« — C'est M. le baron qui a forcé votre porte. Il a des choses de la dernière importance à vous dire.

« — Eh quoi! c'est vous, baron?

« — Hélas! oui, mon ami, c'est moi. Un mot, un seul mot. Monseigneur Spinetta, le grand tassiste...

« — Ah! baron, vous avez le diable au corps! Regardez la pendule, il est minuit passé.

« — Au nom du ciel, mon cher César, monseigneur Spinetta...

« — Il est à la campagne, à Tivoli, où il vous plaira. Baron, mon ami, vous en tenez.

« — Ah! marquis, lui dis-je d'un ton de reproche, dans le temps où vous étiez amoureux de la Vénus du Capitole...

« — Eh! que diable! je laissais dormir les gens. Bonne nuit, baron; bonne nuit! »

— Voilà qui est bien dit, s'écria madame Roch en se levant. Oui, bonne nuit, baron. Vous m'avez tant fait courir, que je suis à bout de forces; mais demain soir ne manquez pas de revenir ici, vous et votre gros portefeuille, car moi aussi je me pique au jeu, et je veux savoir pourquoi le Tasse est devenu fou.

DEUXIÈME PARTIE

V

— Mon cher baron, dit madame Roch en le revoyant le lendemain, me voilà toute reposée. Partons bien vite pour Tivoli, où monseigneur Spinetta nous attend.

— Hélas! madame, répondit-il, Tivoli n'est pas *ce qu'un vain peuple pense*, et nous ferons bien de n'y pas aller.

— J'y veux aller, dit-elle; Tivoli est un lieu charmant, et monseigneur Spinetta est un grand *tassiste*.

— Eh bien, partons, madame; mais, je vous en préviens, au retour nous serons de méchante humeur. Tivoli, voyez-vous, n'est qu'un grand creux environné de montagnes calcaires en forme de pitons, de mamelons. Ces pitons sont gris, tristes, monotones, et, pour tout dire, représentez-vous le Jura avec des oliviers. Certes, quand la nature fit le Jura, elle avait encore beaucoup à apprendre; mais ce qui est plus grave, c'est qu'à Tivoli on ne trouve pas du tout monseigneur Spinetta, et qu'on trouve à sa place des chutes d'eau en nombre incalculable, et qui toutes ont été faites de main d'homme. Ah! par exemple, c'est la collection la plus complète d'entonnoirs et de robinets qui se puisse voir. Imaginez un peu ce que cela devient quand on a eu le malheur de se laisser embâter d'un de ces *ciceroni* qui ne vous font pas grâce d'une cascatelle.

— Vous vous moquez, mon cher baron! dit le notaire B... Mon cousin Georges, qui a passé huit jours à Tivoli, déclare que c'est le plus beau lieu du monde, un vrai paradis!

— Votre cousin Georges, reprit-il, a peut-être le goût des entonnoirs; il en a trouvé, le voilà content. Moi, je cherchais monseigneur Spinetta, je ne le trouvai pas, et je ne fus pas content. Enfin, écoutez et jugez. J'arrive à Tivoli, je descends à l'hôtel de *la Regina;* je déjeune. Un cicerone survient, qui s'appelait Scipion. Ne pensez pas à Scipion l'Africain. Ce Scipion-là a la mine chafouine, le poil roux, le regard louche, un air d'effronterie servile. Et quel baragouin! Je n'en comprenais pas le quart. Ce fut, à vrai dire, mon seul bonheur de la journée. Cependant je devinai qu'il m'offrait ses services : il m'énuméra tous les princes russes et les seigneurs anglais qu'il avait honorés de ses bontés et qui s'étaient loués de son rare savoir. Il me prémunit contre ses confrères, gens ignares et de mauvaise foi, qui ne montraient aux étrangers que vingt-deux cascades : lui, Scipion, m'en ferait voir vingt-cinq et demi, et par-dessus le marché les cascatelles, la villa de Catulle, la *madone* miraculeuse de Quintiliolo, le temple de la toux...

« — Mon ami, interrompis-je, je n'ai que faire de tes vingt-cinq cascades et du temple de la Toux. Je suis venu ici pour voir monseigneur Spinetta. Si tn peux me conduire chez lui, tu auras trois *paoli* pour tes peines.

« Il se mit à caracoler.

« — Excellence, s'écria-t-il, c'est la madone qui vous a adressé à moi. Je connais à fond *monsignore* Spinetta, je sais sur le bout du doigt ses *usanze*. Tout à l'heure je l'ai vu passer; il allait à la promenade. Suivez-moi : dans deux minutes, nous l'aurons rejoint.

« Nous sortons, et de cascade en cascade nous arrivons aux cascatelles. Je vous fait grâce des litanies dont m'étourdissait mon bredouilleur. Chaque entonnoir me valait un long récit, chaque robinet une harangue.

« — Monsieur Scipion, lui disais-je, gardez vos histoires pour les princes russes, et conduisez-moi vers *monsignore*.

« A ces mots, pliant son échine :

« — Excellence, je veux mourir en péché mor-

tel si *monsignore* n'a passé par ici. *Andiamo*, *andiamo !*

« Et il me câlinait, m'enjôlait. Je suis un bonhomme ; les Scipions ont beau jeu avec moi. Je me laissai emmener si loin qu'il n'était plus question de revenir sur mes pas... Madame, la chaleur était dévorante ; pendant trois mortelles heures, nous cheminâmes parmi des rochers ardents qui me grillaient jusqu'aux os. Bien que dans ma colère j'eusse défendu à M. Scipion de me redire un mot de ses maudits robinets, le bourreau ne départait pas. Il s'était rabattu sur la madone de Quintiliolo, et me conta de fil en aiguille par quelle miraculeuse aventure on avait découvert son image en bois noir, comment, transportée à l'église San Lorenzo, elle avait traversé d'elle-même l'Anio pour retourner dans sa chapelle ; les splendeurs de sa fête, les feux de joie sur le Catillo et la tombola qu'on tirait en son honneur, et où lui, Scipion, comptait l'an prochain gagner la poule. Dieu ! quel caquet ! et que de grand cœur j'eusse étranglé cet animal ! J'eus cependant un bon moment, ce fut en

entrant dans la villa d'Este. Là je me sentis en famille : être chez les d'Este, c'est n'être pas loin du Tasse. Je pus prendre assez sur ma méchante humeur pour considérer avec plaisir cette grande villa délabrée où le cardinal Hippolyte eut de si doctes entretiens avec Muret, ses terrasses se succédant comme les perrons d'un escalier, ses trois cents bouches à eau escortées de deux fontaines monumentales, ses cyprès, ses lauriers gigantesques... Le Tasse, me disais-je, a séjourné plus d'une fois à Rome; il est venu ici. A la vue de ce roi du Parnasse, ces lauriers ont dû frémir de plaisir...

« — Excellence, me dit Scipion, ne nous oublions pas. Quand *monsignore* n'est pas ici, on est sûr de le trouver au temple de la Toux. *Andiamo, andiamo !...*

« A quelques pas du temple de la Toux, ne me contenant plus, je saisis mon homme à la gorge, et, levant sur lui ma canne de bambou :

« — Monsieur Scipion, m'écriai-je, vous êtes un drôle, et je vais vous rosser d'importance.

« Il se mit à hurler comme un aveugle, et au milieu de ses cris il se plaignait que je l'étranglais, ce qui était un peu vrai, — qu'il ne m'avait pas fait tort d'une cascatelle, ce qui était beaucoup trop vrai, — et que, pour ne pas le payer, je faisais semblant d'être en colère. Oh ! pour le coup il mentait.

« — Excellence, traiter ainsi un pauvre père de famille ! O ma femme ! ô mes enfants !

« Et il invoquait le secours de la madone de Quintiliolo.

« Ses gémissements ameutaient les passants, on allait s'attrouper autour de nous ; je lâchai prise, jetai à terre une poignée de monnaie blanche et m'éloignai.

« Je n'avais pas fait vingt pas qu'il m'avait rejoint.

« — Excellence, me dit-il en faisant une courbette, vous aviez bien tort de vouloir m'étrangler. Je suis un honnête homme. Est-ce, après tout, ma faute si *monsignore* n'était pas à la promenade ? Sa maison est à deux pas d'ici. *Andiamo !*

« J'eus la candeur de le suivre. Arrivés devant une maison borgne :

« — Excellence, nous y voilà. Je vais voir si *monsignore* est chez lui...

« L'instant d'après, il reparaît, m'assure que je suis attendu et enfile la venelle. J'entre ; un gros curé vermeil me reçoit, qui ne ressemblait point à un *monsignore*. Cependant, à tout hasard, faisant l'agréable :

« — Monseigneur, lui dis-je en souriant, que j'ai eu de peine à vous trouver !

« Mais lui, me toisant d'un œil sévère :

« — Monsieur, où est la fille ?

« — Monsieur, de quelle fille parlez-vous ?

« — Monsieur, il faut rendre la fille à ses parents, nous verrons après.

« — Eh ! que diable !...

« — Monsieur, ne jurez pas et rendez la fille. Croyez-vous que je me prête à cette infamie ? Pour qui me prenez-vous ?

« — Je vous prends, lui dis-je en colère, pour ce qu'il vous plaira ; mais ne me rompez plus la tête.

« Il se mit à crier, je criai plus fort que lui. Nous faisions un vacarme à réveiller un mort. Enfin je vis clair dans ce quiproquo. L'infâme Scipion avait persuadé à cet honnête curé que je venais d'enlever une fille à ses parents et que je cherchais un prêtre qui nous unît par un mariage clandestin. Le gros abbé n'en voulait pas démordre, et, les poings sur les hanches, il s'obstinait à me redemander la fille : outré de fureur, je lui tournai le dos et gagnai la porte. Je courus à l'hôtel, fis atteler ma voiture, et, haletant, suffoquant, harassé, enroué, je repris la route de Rome en donnant à tous les diables Tivoli, ses mamelons, ses robinets, le temple de la Toux, la fille que je n'avais pas enlevée et toute la race des Scipions.

— Eh bien, dit madame Roch, qu'était donc devenue cette fameuse patience flamande?

— Eh! madame, dit-il, Carthage passait pour imprenable, et cependant Scipion l'a prise.

— Ne maudissez pas Tivoli, dit le notaire. Il est beau d'avoir souffert pour le Tasse et conquis une place dans le martyrologe de la science.

— Voilà précisément ce que je me dis en arrivant à Rome, et, pour surcroît de consolation, je trouvai chez moi un billet ainsi conçu :

« Mon cher ami, je vous ai fort mal reçu cette « nuit. Un homme qu'on réveille en sursaut n'est « pas aimable. Je me suis repenti de ma maussa- « derie, et pour la réparer je suis allé ce matin aux « informations. C'est à Frascati que demeure *mons* « Spinetta. Allez le voir quand il vous plaira. Je lui « ai fait tenir quelques mots par un exprès pour le « prévenir de votre visite.—Votre César. »

«—Oh! ce brave marquis! m'écriai-je, et là-dessus je me mis au lit et dormis quatre heures. Au point du jour, je m'éveillai, je me levai, je fis atteler ma voiture et je partis pour Frascati.

— Partons, dit madame Roch ; mais trouverons-nous là-bas des entonnoirs comme à Tivoli ?

— Quelle différence, madame ! Frascati et Tivoli, ce sont deux mondes. Les hauteurs qui forment le cadre de cette admirable campagne de Rome, à laquelle rien ne ressemble, sont les unes l'ouvrage de l'eau, les autres du feu. L'Apennin et

ses ramifications ont été bâtis par Neptune à chaux et à sable, construction solide, aux assises réglées, aux plans énergiquement ressentis, aux arêtes vives et fermes; mais entre les sommités de la Sabine et la mer s'élève un groupe isolé de montagnes d'une beauté singulière : ce sont les monts albains, façonnés par le dieu du feu, qui les a pétris dans la lave et le basalte, vaste cratère éteint qui charme les yeux par ses formes délicatement arrondies, par ses lignes suaves, molles et fuyantes; car si Neptune s'entend à équarrir la pierre, Vulcain est sans contredit le premier tourneur de l'univers. De Rome, les monts albains sont merveilleux à contempler, et pendant que le regard en suit les contours, qui semblent courir à l'horizon et glisser légèrement pour s'enfoncer dans un lointain vaporeux, l'âme se sent sollicitée à je ne sais quelle fuite infinie dans l'espace et dans l'inconnu. Vus de plus près, ces volcans éteints sont plus beaux encore. Sur ces pentes, dont toutes les aspérités ont été aplanies par des coulées de lave, une végétation luxuriante dont rien n'approche a jeté un

manteau de splendide verdure tachetée d'or et de pourpre. A vrai dire, c'est là que commence la Campanie, la féconde, la voluptueuse Campanie, éternel soupir du peuple romain qui, par la voix de ses tribuns, parla plus d'une fois de déserter les sept collines pour se transporter dans cet heureux séjour, et qui fût parti peut-être, s'il n'eût été retenu par le cri de ses dieux indignés, par l'éloquence de Cicéron et par le sourcil de Caton. Sur les bords escarpés du cratère, de frais pâturages; plus bas, de sombres forêts, des bocages, de riants vergers; dans les percées des fourrés, des pelouses, des pampres, des moissons, des jardins fleuris, des villas, des palais, des couvents, des lacs profonds dont l'azur est enchâssé dans de noirs rochers pendants, des prairies où broute un riche bétail, des routes dignes du peuple-roi serpentant sous des ombrages séculaires; çà et là quelque village suspendu aux flancs d'un cône de basalte et dont les maisonnettes blanches semblent grimper en désordre comme un troupeau de chèvres effarées; ailleurs, des bourgades fièrement campées sur leu

plate-forme, avec leurs imposantes murailles crénelées, avec leurs ruines antiques, avec leurs châteaux forts, avec leurs églises et leurs dômes, où le Dominiquin et le Guide ont laissé des traces impérissables de leur passage; partout un air d'abondance, de richesse prodigue d'elle-même, une facilité sans pareille de vivre et de respirer, une pompe agreste, une sorte de majesté végétale, comme si, dans ces lieux où la légende fait naître Romulus, la nature elle-même se sentait un cœur de Romaine ! enfin, pour compléter le tableau, travaillant dans leurs jardins ou, le fuseau à la main, ouvrageant de la dentelle, une race de *contadines* qu'on prendrait pour des statues dont le sein de marbre a reçu par miracle le feu sacré de la vie, ou, mieux encore, pour des Junons ennuyées du ciel, qui sont venues ranimer leur langueur olympienne parmi les servitudes et les sueurs de la terre! — Voilà, madame, voilà cette montagne merveilleuse dont Frascati occupe au nord-est une des terrasses les plus charmantes.

« Allons, partons, s'il vous plaît, pour Frascati.

Cette promenade ne vous ennuiera pas. Quelle variété d'aspects, quels contrastes vous attendent! Rien, vous le savez, de plus riant que la banlieue de Rome : la ville éternelle est entourée d'une ceinture de villas où l'yeuse se marie au cyprès, de jardins fruitiers et maraîchers, de vignobles et de plantations de ces roseaux qui, disposés en treillages, fournissent aux ceps des appuis bien autrement sveltes et gracieux que nos tristes échalas. Cependant, à mesure que nous avançons, l'aspect devient moins riant; les habitations sont plus rares; bientôt tout mouvement semble suspendu, toute culture disparaît; plus d'arbres, plus d'arbustes, le désert déploie son aridité autour de nous, et le silence croît avec la solitude. Nous voilà dans ce qu'on appelle la campagne de Rome, vaste plaine nue qui se déroule au loin comme une mer crispée et onduleuse. Devant ce spectacle d'une grandeur sévère, le moyen de ne pas rêver! On se dit que ces lieux, aujourd'hui si morts, ont plus vécu autrefois que tout le reste de l'univers; ces espaces muets, grande scène sans décors que l'histoire a

désertée, communiquent à l'âme quelque chose de leur immensité ; on ne s'appartient plus, on devient la proie du passé, on se sent fléchir sous le poids des souvenirs et des âges, et la parole expire sur les lèvres. Ainsi pensifs et taciturnes, nous suivons, en éprouvant force cahots, une longue route caillouteuse bordée à perte de vue de fossés sans eau et de barrières en bois qui servent à tracer les limites de propriétés inhabitées ou à marquer des bornes au parcours des bestiaux. A quelques pas de Rome, un vrai steppe de la Tartarie. A de maigres pâturages en succèdent de plus maigres encore, partout un gazon court et brûlé. De noires cavales indomptées s'arrêtent pour nous regarder passer, l'œil en feu et la crinière au vent. Voyez-vous là-bas, à l'ombre de ces arcades tombantes, ce troupeau de génisses sauvages autour desquelles caracole, plus sauvage encore, un pâtre à cheval, vêtu d'une peau de mouton et armé d'une lance dont il s'escrime? Nulle trace d'habitations, hormis une ou deux masures délabrées ; çà et là de grandes meules de paille, quelques abreuvoirs, quelques auges de pierre, un

tombeau ; au sommet d'un monticule, une tour noircie, tragique débris dont un vol croassant de corbeaux déplore l'aventure, et de longues lignes d'aqueducs ruinés qui racontent au désert les empires disparus et la fuite mélancolique des siècles. O désolation, nudité étrange de ces vagues royaumes de la fièvre! Depuis deux heures que nous cheminons, c'est à peine si, pour distraire nos regards, s'est offert à nous quelque maigre buisson épineux, quelque pâle fleurette, une touffe d'oléandres, des joncs flétris tristement penchés au bord d'une mare ou quelque arbrisseau desséché qui semble se ronger de tristesse et d'ennui ! Mais quelques minutes encore, madame, et vous allez être témoin du changement à vue le plus surprenant qui se puisse imaginer. Et déjà ne vous paraît-il pas que la vie se ranime autour de nous? L'air n'est-il pas devenu plus pur, plus léger, plus limpide? Ne respirons-nous pas plus librement? Prêtez l'oreille ! Quel est ce bruit? C'est un murmure d'eaux jaillissantes, c'est un coup de vent qui se promène dans l'épaisseur d'une futaie. Ah! madame, nous venons de

mettre le pied sur les cendres fécondes des monts albains; nous commençons à en gravir les pentes. Adieu la plaine et son morne aspect! Soudain, et sans avoir eu le temps d'y penser, nous voilà plongés au sein d'un monde de délices où tout respire l'ivresse et l'abondance. Le chemin serpente entre des haies gigantesques et des talus gazonnés constellés de cyclamens; à droite et à gauche des champs cultivés, des prairies veloutées, des vignes verdoyantes, des maisons de plaisance, des jardins pleins de roses, les arbres de toutes les zones rapprochés et confondant leurs ombrages, des noyers au tronc blanchâtre égarés dans de grands bois d'oliviers, des noisetiers en compagnie de cyprès et de lauriers, des pins dominant de leur cime arrondie en parasol d'ombreuses forêts de chênes, et, sur la lisière des châtaigneraies, les amandiers, les citronniers, les figuiers, les orangers, les grenadiers pliant sous le poids de leurs trésors...

— Et mieux encore, dit madame Roch : monseigneur Spinetta qui nous attend.

— Il ne nous attendra pas longtemps. Ce jour-

là, je jouais de bonheur. A cinq minutes de la ville, je mis pied à terre et ordonnai à mon cocher d'aller remiser sa voiture à l'hôtel de *Londres*. Aussitôt une bande de Scipions qui guettaient le moment... Je fis le moulinet avec ma canne et dispersai cette sotte engeance. Je monte, non sans me retourner pour contempler le paysage. Un ecclésiastique vient à passer : je l'accoste et m'enquiers de monseigneur Spinetta ; mais au même instant je vois s'avancer par-dessus le mur d'une terrasse, entre deux branches de chèvrefeuille, une aimable tête joviale surmontée d'une petite calotte violette, et voilà une bouche qui sourit, deux grands bras qui gesticulent et une voix qui me crie :

« — Si je ne me trompe, je vois ici le baron Théodore qui s'en vient disserter sur le Tasse avec l'abbé Spinetta. Qu'il soit le bienvenu !...

« Un quart d'heure après, j'étais à table et faisais honneur à un déjeuner, ma foi ! fort succulent... L'abbé et moi, tout en mangeant, nous jasions comme deux pies borgnes, discourant non du Tasse, que nous avions réservé pour le dessert,

mais, comme dit le proverbe, de toutes choses et de beaucoup d'autres. Oh ! le charmant *monsignore !* C'est à Rome, messieurs, dans les rangs supérieurs de l'Église, qu'il faut chercher la perfection exquise de l'aménité et tout ce que le commerce des hommes peut avoir de plus séduisant, et je vous jure que si j'avais le malheur d'être hérétique, je ne laisserais pas de souhaiter la conservation du haut clergé romain comme d'une grande école de manières et de politesse. Ce qui me frappa surtout, ce fut l'air de bonheur de cet aimable prélat, — un air de *dimanche gras*, comme dirait madame de Sévigné. Une conscience toujours tranquille, sans être endormie, une intelligence active, mais que le doute n'inquiéta jamais, un esprit ouvert, étendu, mais qui s'est tracé à lui-même ses horizons et tient pour assuré qu'il n'y a rien au delà, une situation commode à la fois et considérée, un cœur bienveillant qui jouit plus de la joie des autres qu'il ne souffre de leurs peines, parce qu'à beaucoup d'intérêt pour le prochain il joint beaucoup de facilité à le croire heureux; l'habitude de manier des âmes,

ce qui est bien autre chose encore que de manier des écus, l'attachement pour l'Église dominant tout sans rien exclure, une foi implicite dans ses destinées, la certitude que, quoi qu'il arrive, tout s'arrangera pour le mieux, certitude qui permet de sourire aux tempêtes; un respect infini pour les choses du ciel et une amitié indulgente pour les biens de la terre; bref, le repos profond que donne la foi, assaisonné de tous les plaisirs permis et d'une foule de petites sensations agréables, voilà l'abbé Spinetta, et tout cela paraît sur sa figure. C'est à ce point que cette figure, l'évoquant par le souvenir dans mes heures de découragement et d'ennui, je me trouve bientôt déridé, et je répète ce que je me disais alors en déjeunant, que Rome est le lieu du monde où le bonheur est le plus heureux.

« Quand nous eûmes pris le café, il tira de son secrétaire des cahiers noués avec des rubans roses :

« —Voilà, me dit-il, une biographie du Tasse qui sera bientôt sous presse; mais ne craignez pas que je vous en fasse subir la lecture : je suis incapable d'une perfidie si noire. Je me contenterai de vous

indiquer ***mon idée***. Vous me direz ce que vous en pensez.

« *Mon idée! mes idées!* c'est le mot favori de monseigneur Spinetta. Pardonnons à sa vanité d'auteur ce péché mignon... Puis, ayant serré quelques papiers dans ses grandes poches, il me conduisit tout au haut de Frascati, dans la fameuse villa Aldobrandini. Nous gagnâmes une immense avenue de chênes verts que bordent à droite et à gauche deux vergers d'oliviers en pente douce. Ces chênes séculaires, dont les branches nerveuses se tordent comme des serpents, répandaient une ombre épaisse pleine de ce mystère que les anciens ont appelé la secrète horreur des bois; le feuillage noir de l'yeuse ayant la propriété magique de filtrer et d'affiner les rayons du jour, le peu de lumière qui réussissait à percer le sombre couvert découpait délicatement sur le sol comme une dentelle argentée de l'éclat le plus pur. Nous nous assîmes dans l'herbe, le dos appuyé contre un tronc moussu et caverneux. D'où j'étais, je voyais se dérouler au loin la grande plaine nue, si belle à

contempler à distance, avec ses molles ondulations et sa teinte générale d'un blond pâle, interrompue seulement, à de très-rares intervalles, par des écorchures rouges et qui semblaient saigner, plaies fécondes récemment ouvertes par le tranchant de la charrue. En face de moi, sur la ligne même de l'horizon, se profilait vaguement, dans une vapeur orangée, la miraculeuse coupole de Saint-Pierre. A ma gauche, dans le lointain, la mer, qui miroitait, encadrait ce tableau dans une bordure étincelante. O repos! ô silence ineffable!... La nature tout entière dormait son sommeil de midi. Des deux côtés de la mystérieuse avenue, les deux champs d'oliviers, inondés des célestes clartés, semblaient languir, comme enivrés de lumière. Un gros nuage blanc immobile sommeillait aussi dans un coin du ciel. Je n'entendais nul autre bruit que le jaillissement monotone d'une eau courante, et par instants le bourdonnement d'un insecte ou un court frisson du vent, qui, remuant les feuilles des chênes, faisait flotter sur la surface du sol le léger tissu d'argent qui la recouvrait.

V

..... O torri, o celle,
O donne, o cavalieri,
O giardini, o palagi! a voi pensando
In mille vane amenità si perde
La mente mia...

« Monseigneur Spinetta récita ces vers avec feu.

« — Ah! mon *ser* baron, poursuivit-il, que cet homme aurait pu être heureux! Il ne lui a manqué que de le vouloir.

« — Eh! monseigneur, qui ne consent à être heureux?

« — Ce n'est pas tout de consentir, il faut s'aider. Le premier point est d'être sage : le bonheur est une science; mais la sagesse est le seul don que la nature eût refusé à notre pauvre Torquato, et lui-

même a plus d'une fois gémi sur ce qu'il appelait son *inconsiderazione*.

« — Pour ma part, je me félicite de ce qu'il fut si peu sage. Bernardo Tasso, son père, qui avait appris par sa propre expérience ce qu'il en coûte de s'engager au service des princes, Bernardo, qui, enveloppé dans les disgrâces du prince Sanseverino, y perdit sa maison de Salerne, ses rentes, tout le fruit d'une longue servitude, et passa ses vieux jours dans l'indigence, Bernardo aurait voulu que son fils tournât le dos aux muses, aux cours, à la bagatelle, que pour se rendre indépendant il étudiât le *Digeste*, se fît homme de loi. Et qui sait s'il n'eût pas trouvé le bonheur dans la poudre du greffe? Mais qui aurait fait à sa place la *Jérusalem?*

« — Le Tasse, reprit l'abbé Spinetta, eut dix fois raison de préférer les muses au *Digeste*. Fils d'un poëte, son démon l'emporta sur toutes les remontrances paternelles, et ce n'est certes pas de quoi je le blâme. Il était né pour faire des vers comme ces chênes pour porter des glands, et il faut que chaque être remplisse sa destination. Je ne lui re-

proche pas non plus d'avoir eu bouche en cour ; de son temps c'était le seul moyen de subsister à l'usage des poëtes sans patrimoine. Sous peine de mourir de faim, il leur fallait à toute force un protecteur, *un padrone*, *una servitù*, comme on disait alors tout crûment. Aussi bien le Tasse n'était pas fait pour vivre de pain sec au fond d'une mansarde ; il n'avait pas le tempérament stoïque. Il avait le goût du luxe, des plaisirs, des fêtes, de tout ce qui brille; on sait que jusqu'à sa mort il aima de passion les bijoux, les pierres précieuses, la vaisselle godronnée ; dans une de ses maladies, il demandait à cor et à cri qu'une bonne âme charitable lui fît cadeau d'une émeraude; sa guérison, disait-il, était à ce prix. Il aimait aussi la bonne chère, les sauces de haut goût, les vins qui piquent la langue, *i vini picanti e raspanti*. La tristesse d'une demeure trop nue, d'une table trop maigre et d'une vie trop resserrée eût assombri son imagination, éteint son génie. Et voyez plutôt quels méchants vers il a composés dans son âge mûr, alors qu'il se plaignait d'être réduit à la soupe aux laitues. Bénies soient

donc les magnificences de Ferrare qui nous ont valu la *Jérusalem!* Mais si le Tasse eut raison de chercher condition à la cour, il eut le grand tort d'y vouloir vivre à sa tête. Courtisan par goût et par nécessité, il ne sut jamais son métier; il manqua de conduite, fit école sur école, courut après le songe et la chimère, rêva un bonheur impossible, qui ne se trouve que dans les idylles. La logique, mon *ser* baron, est la première des vertus de l'esprit. Tout s'achète dans ce monde, et il est ridicule de vouloir le bénéfice sans les charges. Soyez *monsignore*, cardinal, baron, docteur, poëte : sur quelque pied que vous viviez, vous aurez toujours des couleuvres à avaler, et il les faut avaler de bonne grâce. La fantaisie! la fantaisie! voilà ce qui perd les gens d'esprit.

« — Seriez-vous de ceux qui pensent que le Tasse se compromit et se perdit en péchant contre l'étiquette de cour?

« — Quelle plaisanterie! Je sais que quelques-uns de nos tassistes ont travesti ce pauvre Torquato en un candide et sentimental Calabrais, ne connais-

sant que son village, étranger aux usages du monde et prenant avec les princesses des libertés que ne souffrent même pas les bergères. Cela ne soutient pas l'examen. Notez trois points. Torquato était le fils d'un courtisan, Torquato avait été élevé aux jésuites; Torquato, dès son enfance, avait respiré l'air des cours, car le duc d'Urbin, charmé de la noblesse et de l'agrément de ses manières, l'avait choisi pour le compagnon de jeux et d'études de son fils François-Marie. Et après cela qu'on ne vienne plus nous parler de ses innocences calabraises! Seulement ce *cavalier* était un platonicien, un idéaliste. Je n'en veux pas à Platon, qui était un très-galant homme; mais le platonisme a renversé plus d'une bonne tête : c'est une philosophie qui rend exigeant, chimérique, étant contraire à cet esprit de tolérance pour les imperfections de la vie sans lequel il n'est pas de bonheur possible. Connaissez-vous le dialogue du Tasse sur l'art? Il y enseigne que notre âme est composée de nombres, d'harmonie et de proportions musicales; il nous enseigne aussi qu'elle est un résumé, un

précis de l'univers, parce qu'elle porte en elle les formes divines de toutes choses, des éléments, des plantes, des animaux, des sphères célestes. Le Tasse jugeait des autres par lui-même. Il était né avec une âme musicale et chantante, et il trouva fort mauvais que la vie refusât de chanter la haute-contre pour accompagner son motet. A peine sorti du berceau, il portait dans sa tête le plan idéal de l'univers, et il se fâcha de ce que le soleil et les étoiles, les choses et les hommes, n'étaient pas toujours conformes à l'idée qu'il s'en faisait. Lisez ses œuvres morales, il n'en est pas une où il n'ait esquissé l'idéal de quelque chose ou de quelqu'un : l'idéal de la dignité, l'idéal de l'honneur, l'idéal de la courtoisie, l'idéal du plaisir honnête, l'idéal du père de famille, l'idéal du prince et de l'empereur, l'idéal du parfait amant... Un jour même, irrité des retards qu'éprouvait l'impression d'un de ses ouvrages, il résolut de composer un traité du *parfait imprimeur*, car dans cette tête, qui était comme une galerie de tableaux, il y avait une logette pour l'*idea del buono stampatore*. Ah! mon *ser* baron,

qu'il est dangereux de vivre dans un si étroit commerce avec l'idéal! Comme cela vous rend délicat, irritable, susceptible!... Mais de toutes ses imaginations, celle qui fit le plus de tort au Tasse fut l'idée préconçue qu'il s'était faite de la destinée du poëte dans ce monde et de ses relations avec les princes... Ce fut là sa plus chère utopie, et cette utopie causa tous ses malheurs... Voilà mon *idée*, et je serais heureux si je vous la faisais partager.

« — Ah! monseigneur. d'avance je vous l'avoue, votre idée me choque un peu, car bien que je n'en porte pas la mine, je me suis toujours senti un faible pour Platon et pour l'idéal.

« — Mon *ser* idéaliste, je ne dirai plus de mal de vos amis, d'autant qu'il ne m'en ont jamais fait. Et après tout, si le Tasse fut un utopiste, il en faut moins accuser son culte pour Platon que le siècle où il vécut, de tous les siècles le plus propice aux chimères. Oh! le grand, le beau siècle! Age des grandes entreprises, des désirs effrénés et des trouvailles miraculeuses! On venait de découvrir un monde par-delà les mers, on en découvrait un

autre pièce à pièce en grattant la terre, et on bâtissait Saint-Pierre. Rien ne semblait impossible, les rêveurs avaient beau jeu ; à chaque inspiration, il entrait dans les poitrines deux fois plus d'air qu'aujourd'hui et il y avait dans cet air quelque chose qui grisait; les esprits les plus sages n'étaient pas sans un grain de folie. De nos jours, on se pique de rendre la vie agréable et commode ; alors elle était belle et on en jouissait d'autant plus que la scène du monde était plus agitée, plus fertile en catastrophes ; on savourait son bonheur comme un beau jour entre deux orages. Pour bien sentir tout ce qu'il y avait alors de joie dans les esprits, il ne faut pas lire les historiens ; les Machiavel, les Guichardin sont moroses et sombres comme la politique des Borgia et des Charles-Quint. Adressez-vous aux peintres de la vie privée, aux conteurs, à la charmante et nombreuse famille des *novellieri*. Connaissez-vous Bandello, le Boccace du seizième siècle? On lui reproche d'avoir été un peu trop lombard dans son style et d'avoir eu trop de goût pour es contes falots. Ai-je lu ses nouvelles? Il ne m'est

pas permis de m'en souvenir ; mais les préfaces de ses nouvelles, je les ai lues, je les relis encore, charmantes épîtres dédicatoires qui toutes commencent à peu près en ces termes :

« Princesse très-vertueuse, vous souvient-il de « ce beau jour de printemps, où, m'étant rendu « dans votre château...? » Ou bien : « Dame très-« humaine et très-courtoise, quelle fête il se donna « chez vous le jour que la signora Camilla, votre « fille, ayant épousé le valeureux marquis della « Tripalola... »

« Quand je lis ces préfaces, je me crois transporté dans quelque riche villa de la Lombardie ou du Mantouan; je parcours de grandes salles tendues de velours cramoisi, pleines d'objets d'arts, de cristaux , *e di tutte le delicature e morbidezze orientali;* j'erre dans les allées de beaux jardin, moins majestueux que celui où nous sommes, et qui se ressent du voisinage de Rome, mais plus agréables, plus doux au regard : c'est un mélange exquis de ce que l'art et la nature ont de plus charmant, l'architecture mariant ses grandes lignes

régulières aux caprices d'une végétation libre et touffue, la blancheur du marbre unie à l'éclat de la verdure, des colonnades où s'enlacent le lierre et la vigne. Et dans ces jardins dont l'air est embaumé par les orangers en fleurs, je vois se presser une foule de gentilshommes, l'épée au côté, la plume au vent, et de nobles dames vêtues de soie brochée d'or, — au milieu d'eux, des hommes de guerre, des architectes, des peintres, des musiciens, des philosophes, des poëtes. Tout ce monde est en fête ; tour à tour on se promène, on danse, on chante, on cause, on plaisante, on disserte... A l'heure la plus brûlante du jour, en sortant de table, la maîtresse de la maison se retire pour faire la sieste ; alors les cavaliers s'en vont s'asseoir sous un berceau de verdure ou dans un bouquet de peupliers, au bord d'un clair ruisseau, et ils raisonnent sur la politique ou se livrent au plaisir de médire tout doucement du prochain, *al piacere del motteggiare*... Tout à coup on entend aboyer les chiens de manchon de madame. Elle a fait sa sieste, elle redescend au jardin. On accourt au-devant

d'elle; on prend place dans la *loggetta*, et tour à tour on cause, on brode des contes, les hommes de guerre font le récit de leurs campagnes, les philosophes disputent sur les nombres et les idées, les peintres raisonnent sur leurs tableaux, les poëtes récitent des vers, les musiciens chantent en s'accompagnant de leur viole d'amour... Des contes, des réflexions morales, de la métaphysique à petite dose, des chansons, des airs de guitare, le parfum des orangers en fleur, quelle fête! Et en l'honneur de qui cette fête?... Ah! ne vous y trompez pas, l'heureuse aventure qu'on célèbre ici, dans ces jardins, dans cette *loggetta*, ce n'est pas seulement le mariage de la vertueuse signora Camilla avec le marquis della Tripalola, — mais un autre mariage encore d'une bien autre conséquence, les épousailles de la science et du monde... Ils avaient vécu pendant des siècles sans se connaître, ou si parfois ils s'étaient rencontrés, ils n'avaient ressenti l'un pour l'autre que de l'indifférence ou du mépris. Au moyen âge, l'humanité se partageait en deux classes, les hommes d'épée et les clercs; d'une

part, des chevaliers ignorants, ne sachant ni lire ni écrire, vivant dans leurs tristes châteaux forts perchés comme des aires de vautour sur la pointe d'un rocher, et n'en sortant que pour guerroyer ou chasser au faucon, — et en face de cette chevalerie bardée de fer, des clercs, des moines lisant, écrivant, raisonnant dans l'ombre silencieuse des cloîtres... Mais un beau jour la *clergie* jette le froc aux orties, rompt son ban, se met à courir le monde; elle arrive en Italie, un chevalier désœuvré qui s'ennuyait l'accueille, lui découvre du mérite, se lie d'amitié avec elle, se laisse instruire par ses leçons, et à son tour il fait son éducation, la dépouille de son appareil pédantesque, lui apprend à vivre, à parler; bref ils s'épousent, ils font bon ménage, et voilà ce qu'on appelle la renaissance.

« — Oui, monseigneur; à l'éternelle gloire de votre beau pays, vous pouvez dire que c'est dans une ville d'Italie que la sombre chouette de la Minerve des scolastiques, transformée par miracle en un brillant oiseau du paradis, changea ses tristes plumes hérissées en un plumage éblouis-

sant de pierreries, et ses gros yeux effarés qui chérissaient la nuit en deux beaux yeux amoureux du soleil.

« — Je sais bien, reprit-il, que cet heureux miracle a été chèrement payé. A force de vivre dans le monde, la science est devenue mondaine ; elle s'est trop émancipée ; cette méchante enfant, méconnaissant sa mère, la sainte Église apostolique, a fini par la battre et la bafouer. Elle en sera punie. Laissez-nous faire, nous saurons bien la cloîtrer de nouveau, et il faudra que, prenant le sac et la cendre, elle se purifie par la pénitence. Alors cependant on la vit sans inquiétude adopter la vie séculière ; on pensa que le monde y gagnerait, sans que l'Église y perdît rien. Et ce que le monde y gagna n'est certes pas à mépriser... Quiconque en douterait, qu'il aille au Vatican, dans la salle de la Signature, et qu'il étudie l'*École d'Athènes*. Quant à moi, il est quelque chose que j'admire plus encore que les Aristote, les Platon, les Pythagore de Raphaël, ce sont leurs disciples, ces jeunes gens, ces enfants qui s'empressent autour d'eux d'un air

de curiosité ingénue, et qui, recueillis, suspendus aux lèvres du maître, semblent boire avidement la sagesse et la joie de l'esprit. Que j'aime aussi celui qui, adossé contre la muraille, s'est fait de son genou un pupitre et se hâte de noter une sentence qu'il vient d'entendre! Il écrit, il écrit... Toute son âme semble passer au bout de sa plume. Et cet autre qui ne fait que d'entrer et se dirige en courant vers le groupe où préside Socrate!... Que dis-je? Il ne court pas, il vole, comme porté sur les ailes du désir. Qu'il lui tarde d'étancher la soif d'apprendre qui le dévore! Oh! que toutes ces têtes sont charmantes! que tous ces corps sont souples et gracieux! Ils sont de race, tous ces enfants; un noble sang coule dans leurs veines; il en est parmi eux qui sont nés sur les marches d'un trône. Celui qui est vêtu d'un manteau blanc, vous le savez, il s'appelle François-Marie de La Rovère, neveu du pape Jules II. Ce sont de jeunes *cavalieri* rompus aux exercices du corps, instruits aux belles manières, *costumati e gentilescamente nodriti*. Ils s'entendent à réduire un cheval ombrageux, à manier

avec grâce la lance et l'épée, à courir la bague ou une quintaine, à briller dans un tournoi. Et au sortir de la lice, déposant leur cuirasse, ils accourent, empressés, avides, dans l'école des philosophes, ils s'inclinent devant ces barbes blanches :

« O vous qui savez, s'écrient-ils, guérissez-nous « de nos ignorances ; car il ne nous suffit pas d'être « de beaux cavaliers et d'habiles jouteurs, nous « voulons apprendre à penser, à raisonner, et avoir « part à cette sagesse qui donne à l'âme une im- « mortelle beauté... »

« Ces jeunes gens, c'est la Grèce ressuscitée, et Raphaël les a volés à votre cher Platon. Et à son tour le Tasse vola Raphaël quand il peignit dans un de ses dialogues ce jeune Pignatella (*gentile cavaliero*), qui se destine au métier des armes, et ne rêve déjà que batailles et assauts ; mais avant toutes choses il veut posséder la théorie de la vertu, afin de pouvoir raisonner ses actions et de ne plus vivre en aveugle :

« Maître, dit-il au philosophe Porzio, quand j'é- « tais à l'école, mille questions se pressaient sur

« ma langue ; mais la honte me retenait, craignant « de manquer à cette modestie qui convient aux ap- « prentis dans l'étude de la sagesse. A cette heure, « dans ce charmant jardin, je me sens rassuré par « ce doux silence qu'interrompent seulement le « murmure des eaux et des feuillages et le chant « des oiseaux. Je vous prie donc de me montrer le « chemin que je dois suivre pour atteindre à la « perfection des vertus chevaleresques. »

« Laissez-la grandir cette aimable jeunesse, et un jour elle réalisera dans ses mœurs et dans sa vie l'idéal de l'homme de cour accompli, tel que l'ami de Raphaël, Balthazar Castiglione, l'a tracé dans son *Cortegiano*. C'est dans ce beau livre qu'il faut apprendre ce que valaient les cours de la renaissance. Quel programme ! Homme d'armes sans peur et sans reproche, et faisant tout ce qu'il veut de son corps assoupli par l'exercice et endurci par les fatigues, le *Cortegiano* porte dans tous ses mouvements, dans toutes ses attitudes cette aisance, cette grâce abandonnée, cet air de n'y penser pas que la renaissance exprimait par un mot intradui-

sible, la *sprezzatura*. Également habile à nager, à danser, à sauter, à combattre à la barrière, à rompre une lance, ce chevalier est aussi un clerc, un lettré; il a fait ses humanités, il a lu Virgile et Sophocle, il est versé dans l'histoire, dans les sciences; à l'école des bons écrivains, il a appris à s'exprimer avec noblesse, à donner à ses pensées un tour agréable et choisi, à écrire en prose et en vers. — Les arts ne lui sont pas moins familiers que les lettres, il chante, il joue de plusieurs instruments; il a recours à la musique, cette divine consolatrice, pour charmer ses ennuis et endormir ses peines; il est dessinateur aussi, peintre, sculpteur; édifices, statues, vases, médailles, camées, pierres gravées, rien de tout cela n'est étranger à cet universel connaisseur. Ajoutez qu'il n'a pas seulement les doigts et le goût d'un artiste, l'art est entré dans son âme, le sens et l'amour du beau président à toutes ses actions, une musique secrète règle les mouvements de sa pensée, et ses passions même reconnaissent les lois de l'harmonie. Du reste, cet homme si agréable et si accompli n'oublie

pas qu'il a une mission à remplir dans ce monde; épousant avec chaleur les intérêts de son prince, selon les rencontres, il le sert de son épée ou de son esprit fertile en ressources, il est rompu à la science des affaires, il s'entend à négocier un traité, une alliance, à débrouiller d'une main légère et déliée l'écheveau d'une intrigue politique. Et il n'est pas seulement le serviteur, mais le conseiller du prince; il lui fait connaître les besoins et les doléances des peuples; dans un langage sans fard et sans détours, il lui révèle la vérité, que lui déguisent trop souvent les flatteurs; quand il le faut il sait même résister à ses caprices tyranniques et lui adresse de respectueuses remontrances, car, selon Castiglione, dans le mécanisme politique du *principat* de la renaissance, le bon *cortegiano* devait tenir la place du parlement. Enfin cet homme d'armes qui est un beau danseur, ce beau danseur qui est un helléniste, cet helléniste qui est un diplomate, ce diplomate qui est un austère conseiller, il est aussi philosophe, et, réjouissez-vous, baron, philosophe platonicien. Dans les heures où il s'ap-

partient, faisant taire la voix des sens et le chant des sirènes, il rentre en lui-même, se retire dans les profondeurs de son âme, s'applique à y démêler ce rayon de lumière angélique que Dieu a mis en elle, et à la faveur de cette lumière il gravit tous les degrés de l'échelle platonique de l'amour, jusqu'à ce qu'il se plonge et se perde dans le sein de cette beauté ineffable et éternelle qui n'a ni degré, ni forme, ni figure, nuit divine, ténèbres lumineuses où il se sent mourir à lui-même de cette mort bienheureuse qui est la perfection de la vie... Et là-dessus, ajouta monseigneur Spinetta, la duchesse d'Urbin pria madonna Margherita et madonna Costanza de danser, et Barletta, musicien délectable, qui tenait toute la cour en fête, ayant commencé à jouer de ses instruments, ces deux dames se prirent par la main et dansèrent une *roegazze*, au plaisir infini de tous les assistants... Ah! monsieur le baron, dans ce temps-là on s'entendait à vivre.

« — J'ai lu votre Castiglione et je l'ai goûté. Ce qui m'étonne, c'est qu'après s'être donné tant de

peine pour élever son *cortegiano*, il dépêche en quelques lignes l'éducation de la dame de cour.

« — Il en a usé comme votre Rousseau, qui, après avoir élevé son Émile, s'est contenté de dire à Sophie :

« Voilà l'homme auquel il faut tâcher de plaire. »

« C'est tout dire en peu de mots. Une châtelaine à l'esprit inculte, pourvu qu'elle sût broder une écharpe et sourire, suffisait au bonheur d'un chevalier des temps gothiques. A notre *cortegiano* il faut une maîtresse plus compliquée. Soyez sûr que cette Margherita et cette Costanza, qui dansaient si bien la *roegazze*, avaient l'esprit orné, qu'elles savaient peindre et chanter ; peut-être aussi, comme les Cecilia Gallerana, les Isotta, les Trivulzia, elles composaient des vers et des discours en latin ou en italien, et dans l'occasion elles prenaient part à quelque controverse philosophique, se troublant et baissant les yeux quand on louait leur mérite, à l'exemple de cette Cassandra Fedele qu'a vantée Politien, et qui joignait à l'éloquence de Cicéron et à la dialectique de Platon les pudeurs rougissantes d'une

petite fille. Telles étaient ces cours où régnait la galanterie romantique du moyen âge, embellie par la culture de l'esprit, car la renaissance n'a pas détruit le moyen âge ; elle a greffé ce sauvageon et mêlé à sa séve un peu âpre je ne sais quelle douceur empruntée à la Grèce. Qu'est-ce que le *cortegiano?* Alcibiade enté sur un chevalier. Qu'est-ce que l'auteur du *Roland furieux?* Homère enté sur un trouvère. Et c'est dans l'une de ces cours que le Tasse a vécu et s'est formé ; c'est là qu'il a vu passer devant lui, le long d'une allée d'orangers, Herminie et Tancrède ; c'est là qu'il a appris à peindre des preux doués d'humanité et d'urbanité, deux beaux mots latins ressuscités par la renaissance, et si sa muse a revêtu l'âme humaine d'une beauté délicate et exquise dont aucun poëte n'a su lui dérober le secret, grâces en soient rendues à la fois à son génie et à son siècle ! Mais tout se paye, et l'air qu'il respira à la cour de Ferrare versa du même coup dans son sein l'inspiration et la folie.

« — Vous peignez, monseigneur, sous des couleurs bien flatteuses l'Italie du seizième siècle ! Et

pourtant, dans les cours d'alors, quelle corruption! combien d'âmes vénales et de cœurs de boue!

« — Halte-là! me dit-il. C'est Castiglione qui vous répondra.

« La laideur de nos vices, disait-il aux censeurs « moroses de son époque, témoigne de la beauté « de nos vertus; car ce qu'il y a de pire au monde, « c'est la corruption du bien. »

« Mon *ser* baron, soyez sûr que de tout temps les hommes ont été très-corrompus, de tout temps les coquins et les pieds-plats ont pullulé, et la vertu n'a jamais été qu'une exception. Ce sont ces exceptions qu'il faut considérer quand on veut être juste. Aussi je dis : « Gloire au siècle qui a inspiré « au Tasse l'idée de son *gran capitano!* » Et, fût-il vrai qu'à la cour de Ferrare il ne l'a pu voir que de profil, la silhouette de Godrefoi est quelque chose.

« — Je le veux bien; cependant permettez,... vous citez Castiglione et Bandello, qui l'un et l'autre ont écrit dans la première moitié du seizième siècle. Le Tasse appartenait à une autre génération : c'est en 1565 qu'il arriva à Ferrare, et il n'avait

alors que vingt et un ans. La renaissance se faisait vieille; il en a été le dernier poëte. J'imagine que la cour d'Alphonse d'Este était à la Rome de Léon X ce qu'est un tableau du Carrache à une fresque de Raphaël. J'ai ouï dire qu'en ce temps-là l'Espagne, maîtresse de Naples et de Milan, avait déteint sur les mœurs de l'Italie.

« — Eh ! oui, l'Espagne du seizième siècle nous a gâtés : elle nous donna les puérilités de son cérémonial, son amour ridicule pour les distinctions et les titres, sa morgue hautaine, cette gravité superbe qu'on appelait le *sussiego* et qui est le contraire de la *sprezzatura*. Je crois avec vous que le Tasse ne trouva pas à la cour d'Este cette noble simplicité de manières, cette liberté charmante dans le commerce, que Castiglione avait peintes d'après nature. Le luxe d'ostentation et de vanité s'était répandu de Milan à Ferrare : Alphonse II avait le goût du faste, il se plaisait à jeter l'argent par les fenêtres, il aimait passionnément les pompes, l'apparat, les fêtes somptueuses, les carrousels, les tournois, et par-dessus tout ces divertisse-

ments féeriques où les machines tenaient lieu de poésie et d'esprit. Ah! sans doute, je préfère à tout cela un de ces petits concerts du Vatican où Léon X faisait sa partie, et où l'on causait de Platon entre deux motets. Cependant ces *cavallerie di Ferrara* qui attiraient une immense influence d'étrangers, ces spectacles nocturnes où, à la lueur des torches, on voyait le temple d'Amour tout étincelant de dorures, attaqué et défendu par deux bandes de chevaliers, avec un accompagnement de fanfares, d'apparitions, de coups de tonnerre, de fées, de génies, de divinités assises sur des nuages, toute cette magie d'opéra, tout ce merveilleux de la baguette ne fut pas perdu pour le Tasse. Il s'en est inspiré pour peindre le château d'Armide, et sa forêt enchantée, et ces ravissantes féeries dont il égaya la trame un peu sombre de son poëme. D'ailleurs ces magnificences ne bannissaient pas de Ferrare le goût des plaisirs de l'esprit. La renaissance, je le veux, n'était plus alors qu'un reste d'elle-même; mais ce reste était beau, et c'est Ferrare qui le recueillit. Là fut tiré le

bouquet de ce grand feu d'artifice. Dans cette cour présidée par des princesses qui, à peine sorties de nourrice, avaient joué Térence en latin devant le pape Paul III, les lettres, les sciences et les arts étaient en honneur. On y trouvait des savants comme Tassone, Martelli, le Pigna, Antonio Montecatino, des jurisconsultes comme Laderchi d'Imola, des poëtes comme Guarini, l'auteur du *Pastor fido*, un philosophe tel que Patrizzi, le dernier des platoniciens, des peintres dignes successeurs des frères Dossi, des architectes tels que Pirro Ligorio, des sculpteurs, des musiciens. « Cour splendide! « s'écriait le comte Annibal Romei, qui y avait sé- « journé, et plutôt royale que ducale! » Et il ajoute qu'elle n'était pas seulement peuplée de gentilshommes et de cavaliers, mais d'esprits très-ornés et très-doctes. Aussi les tournois n'excluaient-ils pas les joutes poétiques et oratoires. Au milieu du tumulte des fêtes, il y avait place pour les controverses savantes, pour les agréables conversations, et au sortir d'un carrousel, l'oreille encore étourdie du fracas des armes, des clameurs des combat-

tants, du piétinement des chevaux, on recourait à la musique et aux beaux vers pour se rafraîchir le sang et l'esprit. Lisez les sonnets du Tasse : il y a dessiné d'une main légère bien des portraits de femmes qu'il avait rencontrées à Ferrare, et que la *diva* Vittoria Colonna n'eût pas désavouées pour ses petites-filles. La comtesse de Scandiano, la comtesse de Sala, Tarquinia Molza goûtaient vivement la poésie et l'éloquence; cette race d'Aspasie se plaisait aux longs raisonnements : elles mettaient aux prises les doctes, une couronne ou un sourire était la récompense du vainqueur. Aussi savantes en métaphysique qu'en madrigaux, on pouvait citer devant elles Aristote et Plotin; la grande ombre d'Augustin lui-même ne les effrayait pas.

« Et quant au duc Alphonse, bien qu'il fût quelque peu sergent de bataille et qu'il préférât à tout le reste un destrier richement caparaçonné, une cuirasse d'acier doré, un chapeau à panache, de beaux pages vêtus de brocart, et ses fameux arquebusiers avec leurs cottes d'armes en velours bleu rayé de jaune, il ne laissait pas de sentir le prix

des muses, et aux heures de loisir, il prenait rendez-vous avec elles dans les beaux jardins de son Belvédère... Vous savez ce qu'était ce Belvédère? Une charmante île entourée de murs crénelés et ornée de palais, de pavillons, de jets d'eau, de forêts, de vergers, d'un parc où paissaient cent animaux exotiques, et d'escaliers de marbre par où l'on descendait se baigner dans le Pô. C'est dans ce paradis terrestre, comme l'appelaient les contemporains, qu'Alphonse allait se délasser des fatigues du gouvernement. Assis sous un arbre, tout en regardant bondir ses daims et ses gazelles, il faisait réciter des vers à ses poëtes et raisonner ses philosophes.

« Que vous dirai-je? Il fallait que Ferrare fût un séjour bien délicieux, puisque du premier jour qu'il y était entré le Tasse avait été charmé, ébloui, enivré. Il faut l'entendre là-dessus. On célébrait alors les fiançailles d'Alphonse avec l'archiduchesse Barbara. Une joyeuse mascarade défilait dans les rues.

« Il me sembla, nous dit-il, que la ville tout en-

« tière était un théâtre merveilleusement décoré,
« plein de lumières, de mille formes, de mille ap-
« paritions étranges, et que tout ce qui se passait
« autour de moi était un vrai drame de cape et
« d'épée ; mais, hélas ! il ne me suffit pas d'être
« spectateur, je voulus, moi aussi, jouer un rôle
« dans la comédie, jusqu'à ce que je m'aperçus
« que j'étais la fable et la risée de tout ce peuple :
« alors la honte me prit, et je dus me confesser que
« tout ce qui plaît au monde n'est qu'un songe
« d'un instant. »

« Et maintenant, monsieur le baron, prêtez attention, je vous prie. Quel est ce rôle que le Tasse se flatta de jouer dans la grande mascarade humaine?

« Représentez-vous un jeune poëte doué d'un beau génie et d'une âme passionnée, confiante et expansive, ardent dans ses désirs, vaste dans ses pensées, une imagination vive et délicate, et, chose singulière ! le goût des abstractions et des syllogismes, beaucoup de subtilités, mais moins de bon sens que de finesse, un de ces esprits plus raison-

neurs que raisonnables, qui ne s'arrêtent pas à mi-chemin dans la logique de l'erreur et qui s'égarent avec méthode ; avec cela aspirant à tout, ne doutant de rien, un platonicien, un idéaliste disant à tout coup : Cela est, car cela doit être. Notre jeune poëte n'est plus un inconnu ; il a déjà composé un poëme, le *Rinaldo*, qui a fait quelque bruit dans le monde ; aussi bien il porte son génie sur son front et dans ses beaux yeux couleur d'émeraude. Il arrive dans une cour où règne le culte pour tous les talents qui embellissent la vie. Il ne tarde pas à percer ; il est accueilli, caressé, admiré ; on se dispute le moindre quatrain tombé de sa plume, on recherche avidement l'honneur d'être nommé dans ses vers. De belles et séduisantes princesses lui prodiguent les attentions flatteuses ; il a un libre accès auprès d'elles, elles se plaisent à l'entretenir dans le tête-à-tête, il les suit même à la campagne, dans ces retraites délicieuses où elles vont se reposer des dissipations de la cour. Là il erre avec elles le long des allées d'un jardin fleuri, il leur ouvre son cœur, il leur confie ses projets et

ses rêves, il leur récite ses plus beaux vers, et pendant qu'elles l'écoutent, leurs regards, parlant pour elles, font courir dans tout son être un long frémissement de joie et d'orgueil. Ces hommages, ces empressements l'exaltent, le grisent plus qu'ils ne le touchent, car n'oubliez pas qu'il est plus passionné que tendre, n'oubliez pas qu'il connaît son mérite, qu'il sait ce qu'il vaut, et qu'un jour il écrira naïvement à un ami : « Je veux écrire mon « éloge, je m'y donnerai la première place parmi « les poëtes et un rang honorable parmi les orateurs « et les philosophes... »

« Le voilà donc devenu l'enfant gâté de cette cour si brillante ; on a pour sa fierté des ménagements infinis, on fait des passe-droits en sa faveur. Gentilhomme de mince étoffe et très-court de finance, il aurait dû, selon l'usage, manger dans cette espèce d'office qu'on appelait le *tinello ;* on lui permet de se faire servir dans sa chambre, et plus tard on l'admet à la table ordinaire. Point de réjouissances, point de fêtes où il ne soit convié ; il a ses grandes et petites entrées. Tout à l'heure, la

faveur signalée dont il jouit va croître encore, quand l'une des productions les plus exquises de son génie, l'*Aminta*, sera représentée sur le théâtre de la cour avec l'applaudissement universel. Et déjà il a commencé de composer un poëme qui mettra le sceau à sa renommée; il y chante la première croisade, sujet heureux, car à cette heure la papauté en prêche de nouvelles, et, les conquêtes du croissant tenant toute l'Europe en éveil, un nouveau Godefroi, le futur vainqueur de Lépante, a déjà porté la main à la garde de son épée et s'apprête à laver les opprobres de la croix dans le sang de trente mille Ottomans.

« Mon *ser* baron, c'est ici le lieu de vous exposer l'utopie de notre ami Torquato. Enivré des hommages dont il était l'objet et de la douceur de certains sourires plus enivrants encore que tous les hommages, voici comme il raisonna :

« Dans ce siècle où les lettres sont honorées, où le « monde en sent tout le prix, les princes et les poëtes « peuvent traiter d'égal à égal. Les uns et les autres « ont reçu du ciel leur mission. Les princes sont

« chargés de maintenir l'ordre parmi les peuples, « les poëtes d'imprimer un cachet de divine beauté « à la vie, aux sentiments et aux passions. Les « princes font sentir aux pervers la verge pesante « de la loi, fils d'Orphée, les poëtes attendrissent « les rochers; aux accents de leur lyre, les âmes les « plus dures s'adoucissent et sacrifient aux grâces. « Et si les princes, dans leur toute-puissance, peu- « vent distribuer à ceux qu'ils aiment des dignités « et des richesses, en revanche les poëtes décer- « nent à ceux qui les honorent les palmes de l'im- « mortalité, car ils sont ici-bas les grands distribu- « teurs de la gloire; à leur gré ils encensent ou ils « flétrissent; ils tiennent dans leurs mains les trom- « pettes de la renommée, et les siècles célébreront « à l'envi les noms qu'il leur plaît de disputer à « l'oubli ou aux outrages de la médisance... Princes, « comptez donc avec nous. Sans Homère, qui se « souviendrait d'Achille? Sans Virgile, qui chérirait « la mémoire du vainqueur d'Actium? Triumvir « avant d'être empereur, Octave eût survécu peut- « être à Auguste, et le sang de Brutus crierait en-

« core contre lui. Moi, Torquato Tasso, je suis le « Virgile de la renaissance. Heureux le prince à « qui je dédierai mon *Énéide!* Heureux le prince « dont le nom sera inscrit sur le fronton de ce « temple de marbre aux colonnes dorées! Mais à « son tour que fera-t-il pour moi? J'entends que, « me comblant d'honneurs et de richesses, ma li- « berté lui soit sacrée; je prétends vivre à sa cour « de la façon qui me plaira; point de gêne, point « d'assujettissement; nulle fonction à remplir, nul « devoir à rendre. Que tout mon temps soit à moi. « Il n'y perdra rien, car s'il me procure quelques « années de bonheur, je lui assurerai l'immorta- « lité. Qui de nous deux devra du retour à l'au- « tre?... »

« Je n'invente rien. Ce que j'ai fait dire au Tasse, il l'a écrit en cent endroits.

« Ce que j'ai toujours cherché dans les cours, « c'est une vie de loisir consacrée à l'étude, *ozio let-* « *terato*, sans être tenu à rien, sans aucune obliga- « tion, car je ne sais pas rimer et servir à la fois, « aussi je prétends avoir la table, le logement et

« les honneurs sans être astreint au service... C'est « en ma qualité de poëte que j'ai droit à la fortune. « Quels princes ne se tiendraient pour honorés « d'être loués par moi? Et de quels trésors, de « quelles récompenses pourraient-ils payer ce que « ma plume a fait pour leur gloire?... Mes chants « ont la même puissance que la trompette du juge- « ment dernier. Ils font sortir du sépulcre et élè- « vent au-dessus des nues les Alphonse et les Her- « cule. Grâce à moi, leur renommée remplit le « monde... Princes, montrez-vous reconnaissants; « acquittez-vous des tributs qui nous sont dus, car « c'est notre grandeur à nous autres poëtes que « nous faisons de vous nos tributaires. »

« Ainsi, sur la foi d'une utopie, le Tasse chercha à Ferrare une *servitude* (c'était le mot consacré) qui ne fût qu'une sinécure. Il ne réussit pas du premier coup à réaliser son rêve. Faute de mieux, il entra d'abord au service du cardinal Louis d'Este, qui n'entendait pas finesse à ces sortes de choses et ne consentait point à exempter du service actif les Orphées enrôlés parmi ses gentilshommes. Quand,

en 1570, le cardinal partit en mission pour Paris, notre poëte dut s'arracher à ses études pour le suivre. On était à la veille de la Saint-Barthélemy. Louis d'Este était un politique; il tenait pour les tempéraments. Le bon Tasse, plus catholique que le pape, s'abandonna, paraît-il, aux emportements d'un zèle indiscret ; il gourmanda la tiédeur de son *padrone* et fit si bien qu'on le congédia. Il repartit en mince équipage et la bourse vide. Ce fut à Rome qu'il reçut les ouvertures d'Alphonse, qui l'appelait auprès de lui. Plus complaisant que son frère, le duc entra dans ses désirs; peut-être, dans le secret de son cœur, se disait-il, comme cet autre : J'aurai besoin de lui quelques années tout au plus, on presse l'orange et on en jette l'écorce. Ce qui est certain, c'est qu'à peu de temps de là le Tasse, dans son *Aminta*, lui rendait grâces avec l'effusion d'un cœur pénétré de ses bienfaits :

« O Daphné, c'est un dieu qui m'a fait ces loi-
« sirs. Il me dit, quand il me permit de me donner
« à lui : Tircis, qu'un autre chasse les loups et les
« brigands et fasse la garde autour de mes berge-

« ries ; qu un autre distribue à mes serviteurs les « récompenses et les peines ; qu'un autre paisse et « soigne mes troupeaux ; qu'un autre conserve les « laines et le lait, et qu'un autre les aille vendre au « marché. Toi, vis dans le repos et chante!... Aussi « ses autels seront toujours ornés de fleurs par mes « mains, et toujours je ferai monter jusqu'à lui les « douces vapeurs d'un encens parfumé ! »

« C'est ainsi que, parvenu au comble de ses souhaits, cet enfant de génie nageait dans la joie ; mais un jour qu'il méditait à l'ombre d'un laurier, il entendit un serpent siffler à son oreille, et, réveillé de son rêve, son cœur fut pris d'une inquiétude qui ne le quitta plus.

VII

« Je réfléchis un moment, continua le baron Théodore; puis je dis à l'aimable prélat :

« — Utopie tant qu'il vous plaira ; mais après tout ce qu'il demandait me semble assez raisonnable.

« Il me répondit :

« — Ah! sans doute il est raisonnable d'aimer les oranges, mais en vouloir cueillir sur un poirier...

« — Cependant, repris-je, Racine et Boileau furent les pensionnaires et les hôtes du grand roi, sans être obligés à rien qu'à faire de beaux vers.

« — Autre temps, autres mœurs, me dit-il. Vous pourriez me citer aussi Laurent de Médicis. Sa méthode était particulière : tous ceux qu'il aimait,

philosophes ou poëtes burlesques, les Politien, les Ficin, les Pulci, il les faisait chanoines et souffrait qu'ils mangeassent en paix leurs prébendes. C'est que Laurent était un grand homme qui faisait lui-même toutes ses affaires; mais dans toutes les petites cours du seizième siècle, il était de règle que les gens de lettres partageassent leur temps entre leur plume et le service du prince. Ces ducs, ces marquis, qui tranchaient du potentat et déployaient une magnificence royale, n'avaient pas des ressources infinies; se ruinant en fêtes, ils se rattrapaient en ordonnant des retenues sur les traitements. Comment leur demander de nourrir des bouches inutiles? Dans leur palais point de bénéfices sans charges; le plus souvent ils conféraient aux savants des emplois dans le gouvernement, les engageant à se payer par leurs mains; cela leur était plus commode que de servir des pensions. Songez aussi que dans un temps où les lettres étaient en si grand honneur, où l'on était si amoureux du bien dire, il y avait avantage à confier aux écrivains les missions diplomatiques. Les ambassa-

deurs portaient alors le titre d'*orateurs*, et plus d'une négociation dut son succès à une harangue en beau style débitée par un érudit ou un poëte qui s'entendait à cadencer ses périodes. En cela, votre François Ier imita nos princes : il députa Budée à Léon X, Alamanni à Charles-Quint. Bref, Boïardo, Bernardo Tasso, Pandolfo Collenuccio, Rucellaï, le Trissin, Bibbiena, Guarini, Giovanni della Casa, Annibal Caro, Claudio Tolomei et vingt autres qu'on pourrait citer, ont tous été ou chambellans, ou secrétaires d'État, ou gouverneurs de provinces, ou diplomates. Et que dirons-nous de l'Arioste? Pendant les quinze ans qu'il passa au service du cardinal Hippolyte d'Este, il eut toujours le pied à l'étrier : *E di poeta*, disait-il, *cavallar mi feo*. Chargé des missions les plus délicates, il y risqua plus d'une fois sa vie. En 1517, las de courir les grands chemins, il s'aliéna les bonnes grâces de son patron en se refusant à le suivre en Hongrie. Alors Alphonse Ier le nomma commissaire dans la province de Garfagnana, avec la charge d'y détruire le brigandage. Il y fit merveille, ne se laissant distraire

de son ingrate besogne ni par Angélique ni par Médor. A son retour, on le voulut envoyer à Rome. Il refusa et prit sa retraite. Bien différent du pauvre Tasse, il était sage, très-entendu aux choses de la vie, et avait su amasser quelque bien. Après avoir édifié d'un trait de plume tant de châteaux enchantés, il se bâtit une maisonnette en bons moellons, s'y retira, cultiva son jardin, et sur sa porte il fit graver deux vers latins qui signifiaient : Ma maison est petite, mais elle est proportionnée à ma taille, mais personne n'a rien à y voir, mais elle n'est pas laide, mais elle a été acquise de mes deniers... Chose curieuse ! de nos deux grands poëtes épiques, celui qui chanta la folie de Roland fut un sage et celui qui célébra la sagesse de Godefroi fut un fou ; c'est que l'un mit toute sa fantaisie dans son poëme et se servit de sa raison pour conduire prudemment sa vie, tandis que l'autre mit toute sa raison dans la conduite de son poëme et vécut au gré de sa fantaisie.

« Et veuillez considérer que les occasions ne manquèrent pas au Tasse de s'employer au service

de son prince. Parce qu'autour de lui tout respirait le plaisir, parce que tous les jours étaient des fêtes, parce que Léonore, Lucrèce et les dames de leur suite raffolaient de musique et de sonnets, il crut vivre dans un monde enchanté où les vulgarités de la vie n'avaient pas accès; il ne vit pas ou ne voulut pas voir que ces pompes et ces réjouissances couvraient une situation très-embarrassée, très-épineuse. Telle fut la renaissance. Jamais il n'y eut plus de poésie dans les imaginations, plus de jour et d'espace dans les pensées, et jamais la politique ne fut plus dure, plus brutale et, si j'ose dire, plus saturnienne. Nul dogme social qui s'imposât aux esprits; on avait cessé de croire au droit féodal, on ne croyait pas encore à la monarchie absolue. Et qu'étaient en effet les monarques de ce temps? Des usurpateurs heureux, régnant par la force et la ruse, et tour à tour escroquant des provinces ou, le poignard à la main, les volant avec effraction, lions au cœur de renard, tels que les voulait le secrétaire florentin. Le palais d'Alcine, l'école d'Athènes et le livre du *Prince*,

des hommes de plaisir, des platoniciens et des malandrins, des vertus antiques et des tours de gibecière, le culte passionné du beau et l'athéisme politique, toutes les disparates réunies, voilà la renaissance. Et cela me fait penser qu'aujourd'hui...

« Je vis où il en voulait venir.

« — Ah! de grâce, lui dis-je, ne parlons pas du roi de Piémont : nous aurions peine à nous entendre, aussi bien n'a-t-il rien à voir dans notre affaire...

« — Je lui fais grâce pour cette fois, dit-il gaiement; mais qu'il ne se retrouve pas sur mon chemin! sinon...

« Et, reprenant le fil de son discours :

« — Vous vous rappelez ce rat de la fable qui logeait dans le tronc d'un vieux pin côte à côte avec un hibou, un chat et une belette. Le pauvre animal vivait dans des transes mortelles. Le brillant duc de Ferrare, le chevaleresque Alphonse, n'était pas mieux partagé. Environné de voisins incommodes qui convoitaient son bien et couchaient en joue sa succession, il devait avoir tou-

jours l'œil au guet, toujours prendre le vent. Ni Venise, ni Milan ne lui voulaient du bien. A son avénement, les Espagnols avaient été sur le point d'assaillir sa bonne ville de Modène. Il était aussi en délicatesse avec la Toscane au sujet d'une éternelle dispute de préséance qui menaçait à tout coup de s'envenimer. Relevant de l'empire pour une partie de ses États et tenant l'autre du saint-siége, sa politique constante fut de s'appuyer sur l'empereur, et son empressement à lui faire sa cour l'entraîna dans de folles dépenses. En 1566, il épuisa son coffre-fort pour s'en aller guerroyer en Hongrie contre le Turc. Du reste, comme ses prédécesseurs, il recherchait ce prestige que donne le faste, et plus il se sentait menacé, plus il redoublait de magnificence pour imposer à ses ennemis. Comment faire face à tant de dépenses? Il fallait recourir aux expédients, accroître les rigueurs du fisc, pressurer les peuples, multiplier les taxes : non content de s'être attribué le monopole du sel, il accapara entre ses mains tout le commerce de la farine; ce modèle des chevaliers voulut être le seul boulanger de

Ferrare. A tant de soucis ajoutez les inquiétudes bien plus cuisantes que lui causait la cour de Rome. Ferrare était fief du saint-siége. Alphonse paraissant condamné à mourir sans héritier direct, ce fief allait tomber en dévolu, faire retour au suzerain. Il s'épuisa en efforts pour obtenir de Rome qu'elle reconnût l'héritier qu'il voudrait bien se choisir; tout ce qu'il avait de diplomates s'usèrent à ces négociations... J'allais oublier qu'en 1575 il brigua la couronne de Pologne. A qui confia-t-il la conduite de cette importante intrigue? A un poëte, au rival du Tasse, à Giambattista Guarini, qui n'en était pas dans ce genre à son coup d'essai, ayant déjà rempli plus d'une mission à Venise, en Piémont, à la cour impériale.

« Que n'ai-je pas fait dans ma vie? s'écrie-t-il « dans son *Pastor fido*. Je courus, j'écrivis... Ja- « mais je ne craignis les hasards ni ne reculai de- « vant la fatigue. »

« Et pendant que Guarini courait en Pologne et s'évertuait pour procurer une couronne à son maître, que faisait le Tasse? Il conversait avec

Léonore, il assistait à tous les galas de la cour, composait des poulets et des madrigaux, festinait, rêvait, chantait... Je sais bien que Guarini ne fut jamais son ennemi ; mais les Giraldini, les Montecatino, qui avaient le cœur moins bien placé, de quel œil devaient-ils considérer cet enfant gâté de la fortune et des princesses, dont l'agréable indolence semblait insulter à leurs fatigues? A nous, pensaient-ils, toutes les peines, tous les soins ingrats et rebutants : à lui les honneurs, les couronnes.

Lieto nido, esca dolce, aura cortese!

Et nous étonnerons-nous que de si vives jalousies aient fini par amasser un orage sur la tête de l'imprudent qui jouissait de son bonheur, sans aviser aux moyens de le faire durer?

« — Cependant, lui dis-je, il se doutait de la malignité des courtisans, lui qui fait dire à ce bon vieillard qui hébergea Herminie dans sa chaumière : « Je vis et je connus l'iniquité des cours, et j'y « soupirai après mon repos perdu. »

« — Et dans l'*Aminta*, reprit-il, Mopsus dit à Tircis :

« Mon fils, défie-toi des cours, défie-toi des cour-
« tisans, race astucieuse et rusée; défie-toi des
« manteaux dorés, des panaches et des devises...
« Et surtout surveille ta langue dans ces apparte-
« ments dont les murailles parlent et répètent tout ce
« qu'elles entendent dire, en y mettant du leur. »

« Mais le Tasse était un de ces esprits pénétrants à qui leur pénétration ne sert de rien; il n'y a que les âmes fortes qui sachent se servir de leur raison. Il était dans une situation qui l'obligeait à beaucoup de prudence; il voulait jouer dans une cour deux rôles fort difficiles à soutenir, celui d'inutile et celui de privilégié. Avec quelle circonspection n'aurait-il pas dû se conduire pour conserver la faveur du maître, pour désarmer ou contenir des jalousies dangereuses, pour se faire pardonner l'insolence de son bonheur! N'attendez de lui rien de pareil. Sa passion dominante était une intense ambition qui le rendait sourd à tous les conseils de la sagesse.

« Je veux vous confier un secret, écrivait-il à un « ami . je suis ambitieux, c'est là ma seule fai- « blesse. »

« Et ailleurs :

« Mon humeur mélancolique est la cause prin- « cipale de tous mes maux, et cette mélancolie « vient de ce que je suis ambitieux. Je ne puis me « souffrir dans une ville où tous les nobles ne me « cèdent pas la première place, ou tout au moins « ne m'accordent pas de marcher de pair avec eux « pour tout ce qui concerne les distinctions exté- « rieures. »

« Ailleurs encore :

« De tous mes désirs, le plus grand est de ne « rien faire, et ensuite d'être flatté par mes amis, « bien servi par mes serviteurs, caressé par mon « entourage, honoré par mes protecteurs, célébré « par les poëtes et montré du doigt par le peuple. »

« Voilà parler, baron. Et pour le dire en passant, après un tel aveu, je me permets de douter que le Tasse ait jamais été cet amant passionné qu'on s'est plu à nous peindre. On n'a qu'une pas-

sion dominante. Foi de directeur! une telle ardeur d'ambition et de gloire ronge l'âme et n'y peut laisser à l'amour qu'une place subalterne. De peur que nous n'en doutions, le poëte a pris soin de s'en expliquer. Dans un sonnet adressé à Leonora Sanvitale :

« Madame, s'écrie-t-il, vous seule pouvez me ren-
« dre la santé. Faites descendre la rosée bienfai-
« sante de l'oubli sur les épines qui me déchirent,
« sur les déplaisirs que me cause mon honneur
« blessé et qui troublent le repos de mes nuits :

« Spinose cure mie d'onor pungente... »

« Et il souhaite que les charmes de la belle comtesse lui soient un remède à son grand mal, *medicina al mio gran male*.

« — Serviteur à la médecine! m'écriai-je. Voilà un amour qui sent furieusement la pharmacie. Ah! monseigneur, vous êtes cruel.

« — Eh bien, dit-il en riant, pour l'amour de Platon et de l'idéal, quittons ce sujet et hâtons-

nous de conclure que, de l'humeur dont il était, le Tasse dut commettre faute sur faute à la cour de Ferrare. Impuissant à se gouverner, son orgueil intraitable s'échappait dans ses discours, et ses hauteurs envenimaient des inimitiés qu'il aurait fallu adoucir par de la modestie et des prévenances. Exigeant, susceptible, les marques de faveur que recevaient ses rivaux lui donnaient de l'ombrage; en toute rencontre, il voulait avoir le pas sur des hommes que leurs services rendaient chaque jour plus considérables, plus influents, et il leur disputait avec humeur le cœur d'un maître qu'il ne devait pas tarder à fatiguer de ses prétentions et de ses murmures.

« Je sais un homme qui prétend que le premier des plaisirs est de se faire des ennemis, et le second de s'en défaire : en tout bien tout honneur, s'entend. De ces deux talents, le Tasse ne possédait que le premier, et il eut le tort d'aimer à guerroyer sans avoir le génie de la guerre. En vérité, il était de ces gens qui devraient s'arranger pour ne se brouiller jamais avec personne, parce qu'ils sont

sûrs d'avance de perdre partie, revanche, et le tout. Il manquait de souplesse et de sang-froid; jamais homme ne fut moins propre à déjouer une intrigue. Dans le portrait flatté qu'a fait de lui le Manso, il est un trait qui me frappe. Après avoir vanté sa dextérité dans tous les exercices du corps, le bon marquis convient que la nature lui avait cependant refusé cette aisance et cette prestesse dans les mouvements qui font le cavalier accompli, et il nous apprend aussi que dans les controverses publiques son illustre ami était plus admiré pour ce qu'il disait que pour la manière dont il le disait. Il avait en effet quelque embarras dans la langue, s'exprimait avec effort, cherchait ses mots. Apparemment il avait peine à se démêler de ses pensées, dont l'abondance l'accablait. Les hommes de génie n'ont pas toujours le don de se communiquer, et en général, dans le train habituel du monde, ils essuient des difficultés que ne connaît pas le vulgaire. Les sots trouvent tout simple de vivre, ils en ont la routine en naissant. A les voir, on sent qu'exister est leur affaire; ils auraient beau chercher, ils ne

trouveraient rien de mieux. Pour un esprit supérieur, la vie est un accident qui l'étonne; il a peine à se bien tirer de cette aventure : les aigles sont de mauvais marcheurs. Il y avait à la cour de Ferrare de très-petits hommes, qui, toujours maîtres d'eux-mêmes, gracieux et mesurés dans tous leurs mouvements, la bouche en cœur, l'esprit toujours présent, charmaient tout le monde par la vivacité de leurs heureuses reparties, et à côté de ces brillantes nullités l'auteur de la *Jérusalem* fit plus d'une fois une assez méchante figure. Ajoutez ce malheureux penchant à l'hypocondrie dont il avait apporté le germe en naissant, non qu'il fût d'un naturel triste; mais, en sa qualité de valétudinaire, il avait cette disposition à s'étudier, à ne se jamais perdre de vue, qui, développée par les circonstances, finit par plonger l'âme dans la mélancolie. Sa correspondance se compose de seize cents lettres, et on n'en pourrait pas citer vingt où il parle d'autre chose que de lui, de ses projets, de ses espérances, de ses déceptions, de ses infortunes. Une âme ainsi absorbée en elle-même ne voit bientôt

plus les choses telles qu'elles sont, elle irrite ses maux en les creusant, elle s'en crée d'imaginaires; abandonnée à ces fantômes, elle désapprend à vivre avec les hommes... Baron, j'en suis fâché, le caractère du Tasse n'était pas à la hauteur de son génie; toujours en désaccord avec lui-même, sa vie fut une longue suite d'inconséquences. Ambitieux à la fois et nonchalant, très-attaché à son intérêt et le sacrifiant à ses fantaisies, se mêlant parfois d'intrigues et n'y réussissant jamais, parce qu'il manquait d'art, acceptant une *servitude* auprès d'un prince, et décidé, comme il le disait lui-même, à ne se contraindre en rien et à ne faire que ce qui lui plaisait, hypocondre qui détestait la solitude, mondain qui n'avait pas l'esprit du monde, son cœur rassemblait toutes les contradictions, et il ne put jamais les dominer par un effort héroïque de sa volonté. Avec cela, toujours hors d'équilibre, toujours dans un extrême : tantôt plein de confiance en sa fortune, s'étourdissant sur ses dangers, expansif, indiscret, le cœur sur les lèvres, l'air et le ton cavaliers, il se donnait le plaisir de braver

ses ennemis, se promenait en roi de théâtre au milieu d'une cour pleine d'embûches, et s'écriait, *en jetant son bonnet par-dessus les moulins :* Buvons frais, nargue des cuistres ! *Cancaro ai pedanti!* Et bientôt, à la moindre mortification que lui attiraient ses imprudences, il tombait dans une morne tristesse ou se livrait aux derniers emportements. « Vous savez comme en usait dans son enfance notre fils Torquato, écrivait un jour Bernardo Tasso à sa femme Porcia : quand on lui enlevait de force quelque fruit, de dépit il jetait à terre tous ceux qui se trouvaient sous sa main, se refusant à lui-même toute consolation. »

« Ah ! pourquoi l'abbé Spinetta ne vivait-il pas au seizième siècle ? Il serait allé trouver le Tasse à Ferrare, et lui aurait parlé en ces termes :

« — Torquato, prenez-y garde ! Vous raisonnez à merveille sur l'idée métaphysique du prince et du poëte ; mais les idées ne sont pas de ce monde, et ce monde a peu de goût pour les idées. Torquato, prenez-y garde ! Avant vous, l'Arioste avait déjà dit que les princes sont tenus de nourrir et d'hono-

rer les poëtes, parce que les poëtes seuls peuvent les rendre immortels. Et cependant, comme l'Arioste était un sage, il n'a pas laissé de faire la guerre aux brigands dans la Garfagnana. Torquato, de grâce, soyez conséquent ! Si votre liberté vous est chère, ayez le courage de rester pauvre : allez vivre de privations dans quelque obscur réduit, et, mangeant votre pain sec, dites fièrement : Je suis mon maître ! Que si vos aises vous sont plus chères que votre liberté, vivant aux frais d'un maître, apprenez des courtisans qui vous entourent à gouverner votre humeur et à vous rendre nécessaire ! Mais vouloir vous donner sans cesser de vous appartenir, prétendre servir sans servir, vaine chimère qui vous coûtera des larmes de sang !... Mon grand poëte, vous ne m'écoutez pas ; votre félicité présente vous enivre. Cette cour, ces palais, ces jardins, ces fêtes, ces princesses aux regards de flamme, votre maître qui tout à l'heure vous souriait, oh ! que tout cela est charmant ! oh ! que tout cela est dangereux !... — Qu'ai-je à craindre ? me dites-vous ; je suis sûr de son cœur !...— Ah ! pensez-

y, le cœur d'un prince !... — Vous ne le connaissez pas, me répondez-vous encore. Il est idolâtre de la poésie. Tantôt, à l'ombre d'un buisson de myrtes, je lui récitais une scène de l'*Aminta* et quelques octaves de la *Jérusalem*, et il s'est écrié, en m'embrassant :

« O mon poëte, que vous êtes un grand magicien !
« Tout à l'heure je me croyais en terre sainte, je
« tenais dans mes mains l'épée sanglante de Tan-
« crède, et soudain, transformé en berger d'Ar-
« cadie, un hoqueton sur le dos, une panetière au
« côté, je me surprends à graver sur l'écorce d'un
« hêtre le nom délicieux de Silvia. »

« Et à ces mots il m'a passé autour du cou la chaîne d'or que voilà... — Fort bien, Torquato ; mais apprenez qu'à peine vous eut-il quitté il se prit à rêver à son coffre-fort, qui est vide, au grand-duc de Toscane, qui lui dispute la préséance, et déjà son front s'était rembruni, quand Cristofano de Fiume et Antonio Montecatino se sont avancés vers lui, et Cristofano a dit : Altesse, je viens de découvrir un bon moyen de doubler vos revenus.

Et Antonio : Altesse, je viens de découvrir un bon tour à jouer à ce François de Médicis que vous n'aimez pas. Il ne les a pas embrassés, mais il s'est dit à lui-même : Oh ! que voilà des magiciens plus utiles que l'autre ! Tancrède, bergers d'Arcadie, en cet instant vous étiez bien loin de sa pensée... Ne vous récriez pas, Torquato, je connais tous ces d'Este. Ce faux Tancrède, croyez-moi, cache sous ses airs de chevalier une humeur froide et sévère, et quant à sa franchise... Ah ! tenez, je viens de lire une dépêche de l'envoyé de Toscane, Orazio Urbani, et j'y ai vu ces mots : « Le seigneur duc Alphonse a l'habitude de s'exprimer avec de longs circuits de belles paroles si bien agencées, qu'il est impossible de savoir ce qu'il y a dessous... » Défiez-vous des belles paroles, Torquato ! défiez-vous de ces habiles gens qui apprennent au maître à spéculer sur les farines et à se venger des Médicis ! défiez-vous de ces Ascanio, de ces Maddalò, consommés dans l'art de pratiquer de sourdes menées et de porter des coups fourrés ! Dès que votre étoile aura pâli, l'une de ces langues qui distillent du

venin... Ah ! Torquato, prenez-y garde ! on s'endort sur un lit de roses et l'on se réveille à Sainte-Anne.

« — Fort bien ; mais je l'entends vous répondre : Monseigneur, prenez-y garde ! A parti pris, point de conseil.

« — Oui-da, reprit-il, je m'en lave les mains; j'ai fait ce que j'ai pu ; pourquoi n'a-t-il pas voulu m'en croire ? Et voyez si tout ne s'est pas passé comme je l'avais prédit. Les lunes de miel ne sont pas éternelles. Le duc Alphonse a fini par se refroidir pour cet oisif qui se vante orgueilleusement d'être le seul de ses serviteurs qui ne le serve pas. Un jour que le Tasse lui fait demander un tonneau de son meilleur vin, il accompagne ce présent d'un distique de sa main où perce l'amertume d'un cœur aigri.

« Qu'une pièce de vin soit donnée au Tasse !
« qu'il boive, qu'il écrive, qu'il se repose et se
« promène ! »

« Un autre jour, à l'instigation des ennemis du poëte, il lui fait offrir une charge dans le gouvernement de Modène.

« S'il refuse, pensaient les Ascanio et les « Maddalò, il témoignera peu de zèle pour les « intérêts de son maître ; s'il accepte, Dieu sait « comme il se tirera d'un métier pour lequel il « n'a ni goût ni talent ! »

« Le Tasse n'hésita pas, il refusa net ; mais de toutes les imprudences qu'il commit, la plus grave est celle qu'a signalée le premier le marquis Capponi. En 1815, le Tasse forma le projet de quitter Ferrare. Il sentait sa position menacée, son bonheur sur le déclin; il se plaignait que son patron ne fût pas fidèle à ses promesses. A la vérité, il était caressé, choyé, mais il ne faisait pas fortune ; il désirait quelque chose de *plus solide*, *di più solido*. Dans ce temps, il venait de terminer la *Jérusalem*, et le duc le pressait de la publier, impatient qu'il était de recueillir le fruit de ses bienfaits, et de voir se répandre enfin dans toute l'Italie les louanges magnifiques que le poëte avait prodiguées au *magnanimo Alfonso*. C'est ce moment que choisit le Tasse pour se dégoûter de Ferrare et pour traiter, avec qui ? avec le rival, l'ennemi

d'Alphonse, le grand-duc de Toscane. Si cette négociation eût abouti, la *Jérusalem* serait devenue la proie des Médicis; ils auraient ceint leur front de cette couronne de gloire que le poëte s'était engagé à tresser pour les d'Este... Cependant le Tasse cherchait des prétextes pour se rendre à Rome, où il désirait se concerter avec Scipion Gonzague et le cardinal Ferdinand de Médicis...

« — Gardez-vous de quitter Ferrare avant que « le poëme soit sous presse! lui disait la duchesse « d'Urbin, qui voulait son bien. Jusqu'alors tout « voyage sera suspect. »

« Sourd à de si sages conseils, il part; de Rome, il se rend à Sienne, à Florence... Mais sur le point de conclure, irrésolu comme toujours, il hésite, il recule, et à quelque temps de là le grand-duc écrivait à son ambassadeur Canigiani que l'affaire avait manqué, qu'après tout il fallait s'en féliciter, que le Grand Turc, intéressé aux discordes des chrétiens, aurait vu avec trop de joie deux princes se brouiller au sujet d'une nouvelle Jérusalem... Le Tasse est revenu à Ferrare; malgré l'avortement

de son projet, il ne l'abandonne point, il se promet de le reprendre en sous-œuvre.

« Une seule chose, écrivait-il à Scipion Gonzague, « le retenait à la cour d'Este. »

« Les beaux yeux de Léonore ?... Poëtes et romanciers, détrompez-vous ! c'était une espérance de gratification dont on le berçait.

« Malheureusement, disait-il, si le don ne se fait « pas attendre, il sera insuffisant ; s'il est suffisant, « il se fera attendre. Le mieux sera de refuser le « petit et de ne pas attendre le grand. »

« Pendant qu'il raisonnait ainsi, ses rivaux, dont la jalousie guettait le moment d'éclater, se flattent que ce moment est enfin venu, car il avait transpiré quelque chose de ses imprudentes démarches, et elles avaient causé au cœur ombrageux d'Alphonse des déplaisirs qu'il ne s'agissait plus que d'irriter. C'est alors que paraît dans tout son jour l'imprévoyance du Tasse. L'orage gronde déjà sur sa tête ; il affecte une entière sécurité, et s'amuse à braver des ennemis auxquels il venait de fournir des armes...

« Et à ce propos, madame, dit le baron, l'abbé Spinetta me cita une lettre dont il faut que je vous relise quelques fragments. Elle est vraiment curieuse :

« Je veux être de belle humeur, écrivait-il à son
« ami Luca Scalabrino, et, en dehors des questions
« de foi, je me pique d'être un véritable épicurien.
« Malheur à qui s'inquiète du lendemain ! J'étudie
« à mes heures ; le reste du temps je ris, je chante,
« je bavarde... Il n'y a pas de baron ni de minis-
« tre du duc, pour haut placé qu'il soit, qui me
« trouve disposé à lui porter respect, et notre
« grandissime lui-même (le Montecatino), s'aper-
« cevant de ma morgue, s'empresse souvent de
« me saluer le premier, à quoi je réponds avec
« tant de hauteur et de gravité qu'on me prendrait
« pour un Espagnol. Les bonnes gens disent :
« D'où lui est venu tant d'arrogance ? A-t-il trouvé
« un trésor ? Depuis mon retour, je n'ai dîné que
« deux fois hors du logis, et encore me suis-je fait
« prier ; en revanche, j'ai accepté sans façons la
« place d'honneur au haut bout de la table. J'ai

« fait examiner ma nativité par trois astrologues.
« Sans me connaître, ils ont déclaré tout d'une
« voix que j'étais un grand homme de lettres, et
« ils me promettent une très-longue vie et la for-
« tune la plus éclatante... Ils ont si bien rencontré,
« que je tiens pour certain de devenir un grand
« homme, et je fais montre de mes grandeurs
« comme si je les possédais déjà. Ils se sont tous
« accordés à dire que j'obtiendrai beaucoup de
« choses par les femmes. Or j'ai reçu hier une
« longue lettre de la duchesse d'Urbin, qui s'offre
« à employer en ma faveur tout ce qu'elle a de
« crédit auprès de son frère. Et de son côté ma-
« dame Léonore m'a dit aujourd'hui que jusqu'à ce
« jour elle n'avait pas été fort à son aise, mais
« que, maintenant qu'elle est entrée en possession
« de l'héritage de sa mère, elle m'accordera quel-
« ques secours. Je ne demanderai rien, j'accepterai
« tout... Pour en revenir à la duchesse d'Urbin,
« elle m'avait encore écrit ces jours passés pour
« me reprocher ma lenteur à faire imprimer mon
« poëme ; aujourd'hui elle s'en exprime plus clai-

« rement encore et fait paraître quelque dépit de
« ces retards. Cela me cause un peu d'humeur, et
« ce qui me fait monter la moutarde au nez, ce
« sont les aboiements de quelques chiens braques
« qu'on lâche à mes trousses... Mais il me plaît de
« mépriser ces roquets et de croire à mon étoile...
« Nargue des cuistres. »

« ... Au fond, en dépit de ses accès de jactance, reprit l'abbé Spinetta, il était inquiet; les enfants chantent en passant de nuit dans un bois. Enfin les envieux qui complotaient sa perte se décident à frapper les grands coups, et tout moyen leur semble bon. On intercepte et on décachette ses lettres, on ouvre avec de fausses clefs une cassette où il renfermait ses correspondances, et on met sous les yeux du duc des papiers compromettants, apparemment des pièces relatives à ses négociations avec les Médicis. Alors une sombre mélancolie s'empare de lui; il est en proie à une défiance universelle. Un jour il soufflette un courtisan qu'il soupçonne d'avoir trempé dans l'affaire de la cassette, et qui se venge en l'attirant dans un guet-

apens. Seul contre quatre, il se défend comme un lion, met en fuite ses assassins, et tout Ferrare chante en chœur :

Colla penna e colla spada
Nessun val quanto Torquato.

« Triomphe éphémère ! Il se sent enveloppé dans ces trames secrètes qu'on ne rompt pas à coups d'épée. A ses justes inquiétudes s'ajoutent des terreurs imaginaires ; il s'exalte, il perd le sens. Dans un nouvel accès de fureur, il frappe d'un couteau, sous les yeux de la duchesse d'Urbin, un serviteur du palais. Pour châtier ses emportements, le duc Alphonse l'a tenu sous les verrous pendant quelques jours ; il ne peut oublier cet outrage ; son imagination effarée le dévore, il se figure tout l'univers conjuré contre lui ; il se croit même poursuivi par l'inquisition pour crime d'hérésie. Son égarement va jusqu'à craindre qu'on n'attente à ses jours ; il ne rêve que poison, refuse toute nourriture. « Preuve manifeste de sa folie, « écrivait le duc quelques mois plus tard, car, si

« nous l'avions voulu, il nous était bien facile de « nous défaire de lui. » Enfin il s'enfuit, traverse à pied toute l'Italie jusqu'à Sorrente, et, déguisé en pâtre, vient demander asile à sa sœur ; mais il ne tarde pas à regretter Ferrare et ses manuscrits restés aux mains de ses ennemis. Il demande sa grâce, il l'obtient à la condition de se reconnaître pour fou et de se laisser purger. Le magnanime Alphonse affecte d'avoir tout pardonné, et toutefois il lui marque son ressentiment en le blessant à son endroit le plus sensible, dans son orgueil de poëte.

« Persuadé qu'il y avait quelque peu de superbe « dans mon humilité, il voulut me traiter de telle « sorte que je dusse toute ma gloire à ses bienfaits, « non à mes travaux et à mes ouvrages... Aussi « toutes mes compositions, plus il les avait prisées « autrefois, plus elles commencèrent à lui dé- « plaire. Si je l'avais écouté, j'aurais renoncé à « toute célébrité, à toute renommée littéraire ; il « aurait voulu me voir, menant une vie molle, « délicate et oisive au milieu des aises et des plai- « sirs, quitter, déserteur de la vraie gloire, le Par-

« nasse, le Lycée et l'Académie pour les logements
« d'Épicure, et m'y choisir pour demeure un de
« ces réduits où ni Virgile, ni Catulle, ni Horace,
« ni Lucrèce lui-même n'ont jamais consenti d'ha-
« biter. »

« N'entendez-vous pas Alphonse dire en ricanant au poëte :

« — Messer Torquato, vous vous êtes toujours
« flatté de vivre chez moi sans y rien faire pour
« mon service, sinon de me chanter dans vos vers.
« En bon prince, je veux aller au delà de vos
« désirs. Ne faites rien, absolument rien, pas
« même des vers... Aussi bien je ne suis plus
« d'humeur à les trouver bons... »

« Pour la seconde fois il s'enfuit. De son pied poudreux, il s'en va de Mantoue à Padoue, de Padoue à Venise, de Venise à Pesaro, de Pesaro à Urbin, d'Urbin en Piémont. De nouveau le mal du pays le reprend et le désir aussi de ravoir ses manuscrits. A son arrivée, il trouve Ferrare en fête · Alphonse épouse en troisièmes noces Marguerite Gonzague. Partout des apprêts, un somptueux ap-

pareil, de la musique, des masques courant les rues. Hâve, décharné, le cœur en proie au vautour qui le ronge, il erre comme un fantôme parmi cette foule ivre de tumulte et de joie. Il s'approche du palais, il en contemple d'un œil hagard les murailles magnifiquement parées qui l'ont oublié... « C'est moi! Je suis le Tasse!... » Quoi qu'il dise, elles ne le reconnaissent point. Ces lieux témoins de ses félicités passées et où il se sent étranger, les chuchotements des courtisans, les regards insultants de ses ennemis, la joie maligne qui se peint sur leur front, le duc et son frère le cardinal qui lui refusent une audience, les princesses, ses protectrices, qui le consignent à leur porte... Ah! c'en est trop! Pourtant il se contient encore. Il fait parler, écrire au duc. Que cet homme de bronze le prenne en pitié! qu'on lui rende au moins ses chers manuscrits! Point de réponse. Alors il éclate; sa fureur déborde en un long torrent d'invectives, il maudit tous les princes et les princesses qu'il a loués dans ses vers, il appelle sur ces ingrats, sur ces pervers, la vengeance du ciel, l'exécration des muses... A

ce coup Alphonse parle, et sa réponse est brève : « Qu'on le conduise à l'hôpital des fous! »

« — Oh! la mélancolique histoire! m'écriai-je; on ne peut l'entendre sans que le cœur se serre... Mais, je vous prie, que pensez-vous de ce fameux caveau qu'on montre à Ferrare?...

« — A quoi bon se mettre en frais de roman quand l'histoire est si tragique? Ce qui est certain par ses lettres, c'est que le Tasse fut d'abord détenu dans une étroite et triste cellule qui ressemblait à un cachot, et où il endura quelque temps toutes les misères de la plus dure captivité, mal nourri, manquant de linge, privé de tous les soins que réclamait sa santé, privé même des secours spirituels qu'il sollicitait avec la véhémence du désespoir, car à ses souffrances, à ses appréhensions, était venue se joindre la peur de l'enfer. Toutefois il est également certain qu'on ne tarda pas à le transférer dans un logement plus salubre et plus spacieux, comme le prouvent ses lettres datées de son appartement de Sainte-Anne, *da le mie stanze.* Là il recouvra les commodités de la vie qu'on lui

avait d'abord refusées; il faisait souvent bonne chère et pouvait savourer à son aise les fruits confits et les petites friandises que lui envoyaient de bons pères bénédictins. Dans les moments où il était de sens rassis, *assai in cervello*, il partageait son temps entre ses livres, ses études, les visites que lui rendaient ses amis ou des curieux attirés par le bruit de sa gloire et de ses malheurs. Plus d'une fois on lui permit de sortir pour faire ses dévotions, pour assister à des tournois, à des mascarades. Ne faisons pas d'Alphonse II un tyran de mélodrame. Ce prince hautain se contenta de venger sa majesté offensée en courbant sous le joug de la servitude le front rebelle qui l'avait bravé. Et qu'était-il besoin de recherches de cruauté pour que le Tasse prisonnier se sentît le plus malheureux des hommes? La maladie, de fréquents accès de fièvre, ses rêves à jamais évanouis, son génie méconnu, les bouillonnements de sa fierté outragée, l'incertitude du lendemain, des bruits lointains de fêtes qui ravivaient dans son cœur le souvenir amer de ses grandeurs et de ses triomphes d'autrefois; avoir aspiré à tout,

et un jour, hélas! tout possédé, et aujourd'hui n'être plus rien, et aujourd'hui vivre dans le mépris et l'abandon à deux pas de ce palais où naguère... Ah! n'y avait-il pas là de quoi lui faire de Sainte-Anne un enfer? Aussi que d'efforts pour en sortir!... Il remuait le ciel et la terre, fatiguait l'air de ses plaintes, faisait présenter des suppliques et des placets à tous les princes d'Italie, aux *seggi* de Naples, au sénat de Bergame, à l'empereur, au pape. Par moments il se reprenait à espérer, et, son espoir étant déçu, il avait des fureurs à faire trembler, jusqu'à ce que, s'affaissant sur elle-même, cette âme affolée languissait sous le poids de ses infortunes. Alors il pleurait comme un enfant; saisi d'épouvantes mystérieuses, il se croyait le jouet d'un esprit de ténèbres rôdant sans cesse autour de lui, il ne parlait plus que de sortiléges, d'enchanteurs; il s'écriait qu'il était la victime de quelque noir maléfice et accusait le prieur de l'hôpital d'être d'intelligence avec les magiciens. Et tout à coup, par une réaction singulière de son esprit mobile, il se mettait à raisonner comme un

sage, prenait la plume, composait de doctes traités de morale, citait Platon et saint Augustin, se flattait d'obtenir sa grâce en représentant à Alphonse que selon Aristote la justice est universelle ou particulière, qu'à son tour la justice particulière, se divise en justice distributive et en justice corrective, que dans l'une comme dans l'autre on retrouve les proportions géométriques et arithmétiques, et au demeurant il soutenait comme devant que les nombres et l'harmonie sont le secret des choses, et que tout dans ce monde procède musicalement...

« Il faut croire que le duc Alphonse ne se connaissait guère en musique. Pendant sept années, il tint sous ses pieds sa victime, tour à tour furieuse ou gémissante... Il est dangereux de pousser à bout les Alphonse II. Ces cœurs altiers, dont la dureté naturelle est tempérée par une certaine modération, ne se laissent plus regagner quand on les a trop offensés. Leur provision de patience épuisée, ils ne reviennent pas, et, leurs passions ayant alors un faux air de raison, le scrupule n'a pas accès dans leur âme... Lorsqu'en 1586, à l'âge de quarante-

deux ans, le Tasse fut remis en liberté, il n'était plus que l'ombre de lui-même, et en sortant de Sainte-Anne il y laissa deux trésors à jamais perdus pour lui, sa dignité et son génie.

« — Je vois, lui dis-je, que vous n'en jugez pas comme fra Antonio.

« — Fra Antonio? me répondit-il d'un ton dédaigneux. Qui est-ce donc?

« — Un brave religieux de Saint-Onuphre, qui, Dieu lui pardonne! soutient qu'il y a plus de génie dans *les Larmes de Jésus* que dans la *Jérusalem délivrée!*

« — Allez donc chercher de vrais lettrés parmi ces *frateschi!* Monsieur le baron, lisez, si vous en avez le courage, lisez tous les poëmes qu'a écrits le Tasse au déclin de sa vie, et vous m'en direz des nouvelles! Je consens qu'il se trouve de fort beaux passages dans les *Sette Giornate*, quelques belles tirades dans le *Torrismondo*, quelques beaux vers dans la seconde *Jérusalem;* mais quelques étincelles noyées dans des torrents de fumée ne font pas un bouquet d'artifice fort réjouissant à voir, et, en

étudiant ces dernières productions d'une muse mourante, je me rappelle que le grand poëte comparait lui-même son imagination flétrie par le malheur à un vieux mur peint à fresque qui voit ses couleurs, jadis si brillantes, pâlir, s'écailler et tomber. A vrai dire, je connais des gens qui, comme votre fra Antonio, font état des *Larmes de Jésus* et des *Larmes de Marie*. Que vous dirai-je? foi d'ecclésiastique, ces deux élégies sont pleines des meilleurs sentiments; foi de critique, elles sont pitoyables, car, je vous l'avouerai tout bas, si les bons sentiments ont leur prix, en matière de poésie il n'y a que les bons vers qui comptent...

« Mais ce n'est pas seulement son génie que le Tasse laissa aux mains de la fortune : l'adversité avait aussi brisé le ressort de son caractère. Trop longtemps ployée, sa volonté ne se redressa plus. Le malheur retrempe les forts ; il ôte aux faibles, pour parler avec Homère, la moitié de leur âme. Hélas ! oui, le Tasse rendu à la liberté est un spectacle plus douloureux encore que le Tasse prisonnier, et je ne sache rien de plus navrant que la lec-

ture de sa correspondance durant les neuf dernières années de sa vie. « Je suis pauvre! je suis malade! « j'ai la fièvre! Ne se trouvera-t-il personne qui me « tende une main secourable! » Voilà son éternel refrain, et il s'abaisse parfois à des prosternations dont on rougit pour lui. Quelle pitié! un Tasse à genoux devant des nains! un idéaliste, un amant des beautés ineffables, qui, en redescendant de ses nuages, ne sait pas se tenir debout! O pauvreté, comme vous avilissez ceux qui ne savent pas être fiers de vous!

« Le grand mal, c'est que son utopie, son rêve maudit, le tient toujours. Il a beau dire qu'après avoir dormi et songé pendant vingt ans il s'est enfin réveillé : il a la folie de croire encore aux princes; il cherche une cour où l'on consente à l'entretenir, à l'entourer de soins et de respects en le dispensant du service. Un appartement gai, la table, de la compagnie, un bon domestique qui ait du flair et s'entende à éconduire les fâcheux, des loisirs pour étudier et pour écrire, un brevet de pension et la liberté de faire tout ce qui lui plaira,... comme

vous le voyez, c'est toujours l'ancien programme. Et il erre de lieu en lieu, il se transporte d'un bout de l'Italie à l'autre pour découvrir ce patron complaisant qui lui donnera tout sans rien exiger en retour que quelques vers, quelques sonnets. Vaine recherche ! à Urbin, comme à Mantoue, comme à Florence, on lui veut imposer des sujétions auxquelles il ne saurait se plier. Ah ! que les temps sont durs ! Ah ! que les princes ont le cœur mal placé !... Alphonse, vous n'avez qu'à dire un mot, à faire un signe ; votre victime ira se remettre entre vos griffes. Mais Alphonse n'a garde ; il affecte d'ignorer qu'il y ait un Tasse au monde.

« Rebuté par les cours, pour sortir de son indigence, il s'efforce de rentrer au moins en possession du modeste héritage de sa mère, qui a passé à des mains étrangères. Il entreprend un interminable procès, il plaide, il sollicite ses juges, il multiplie les démarches pour obtenir du saint-siége une excommunication en bonne forme contre sa partie adverse. Au milieu de tous ces tracas, il continue à tort et à travers son métier de poëte ; j'ai dit son

métier, car adieu l'art, adieu l'inspiration! Il a levé boutique de poésie, il se tient au courant de toutes les fiançailles, de tous les mariages; les épithalames sont des marchandises de défaite. Son magasin est aussi très-bien monté en éloges, en panégyriques. Regardez à la devanture, quel étalage de métaphores, de prosopopées! Boutique de fripier, à vrai dire; peu de nouveautés, ce ne sont que vieux articles qui ont déjà servi. Ah! que ne peut-il tarifer ses marchandises! Tant pour une hyperbole un peu forte, tant pour être comparé à Hercule, tant pour être égalé au soleil, tant pour avoir l'honneur de figurer, au vingtième chant de la *Jérusalem conquise*, dans la liste des cavaliers *magnanimes et courtois qui seraient dignes de se mesurer avec les Titans!* Par malheur, il n'a pas le droit de fixer ses prix; chacun paye *ad libitum*, et combien de ses chalands ne s'acquittent qu'en monnaie de singe! Il s'en plaint amèrement, il s'indigne de l'avarice du siècle: telle de ses poésies ne lui a pas même rapporté un vieux manteau : *una cappa vecchia*. Dans son dépit, il déclare qu'il ne louera plus aucun prince qu'à

raison de cent écus par vers. N'en croyez rien : pour deux écus, vous serez un Énée, un Thésée, tout ce qu'il vous plaira.

« Passe encore s'il se portait bien : travaillant du matin jusqu'au soir, il gagnerait sa vie tant bien que mal, mais sa santé détruite le contraint à de longs chômages. Il est bien malade, et jamais il n'a pu faire le compte de tous ses maux : il souffre de la tête, de la poitrine, de l'estomac, des entrailles, sans parler de ses *frénésies* et de sa mémoire qui s'en va. Pour guérir ses inguérissables souffrances, il n'épargne pas les remèdes : les eaux, les bains, les cautères, les purgations, la saignée, l'ellébore, il essaye de tout; les apothicaires font le vide dans sa bourse tarissante. Aussi bien n'a-t-il jamais su compter. Où sont allées ses épargnes ? L'argent lui fond entre les doigts. Alors, — oh ! que cela me coûte à dire ! — alors cette main de gentilhomme, cette main qui savait manier une épée, cette main qui sculpta dans un pur marbre de Carrare la sublime figure du grand capitaine, cette main qui savait tirer des cordes d'une lyre des accents que

le monde ne se lassera jamais de répéter, oh! pitié! oh! douleur! ce n'est plus que la main tremblante et flétrie d'un vieux mendiant qui jette à tous les vents du ciel ce cri lamentable :

« Mon bon seigneur, je n'ai plus ni sou ni maille! « Au nom du ciel, faites-moi la charité! Mon bon « seigneur, si vous ne me venez en aide, je finirai « mes jours à l'hôpital des incurables! De grâce, « donnez-moi mille écus, ou, si je vous semble in-« discret, donnez-m'en cent, quarante, trente, « vingt, dix... Oh! de grâce, dix écus par charité, « *per elemosina!* Ah! seigneur comte, et vous, ma-« dame la princesse, vous le voyez, mes vieilles « hardes montrent la corde. Faites-moi l'aumône « d'un manteau : neuf ou non, je m'en accommo-« derai. Donnez-moi encore un pourpoint, une paire « de gants, une simarre et du linge. Oh! surtout « du linge! Faute de linge, j'ai dû quitter Rome. « Avec mes chemises effilochées, je n'osais plus « faire antichambre chez Leurs Éminences les car-« dinaux. Bonnes âmes charitables, ne pourriez-« vous me procurer un cheval? Un simple bidet, et

« je serai content. J'aurais aussi grand besoin d'un « domestique. Quand je suis né, mon père était « riche; ma mère ne m'a pas appris à me servir « moi-même... Oh! si l'on me donnait des bijoux! « Un rubis, une perle, seraient le meilleur remède « à ma mélancolie. Et de l'argenterie!... J'ai tou« jour aimé l'argenterie à la folie... Seigneur Cos« tantini, le duc de Bracciano m'a donné cinquante « écus, et le grand-duc de Toscane pas davantage. « Cependant le panégyrique que j'ai fait des Médicis « a été cause que ma rupture avec le duc Alphonse « est sans retour. Que Son Altesse me dédommage, « et que la duchesse, sa femme, me fasse un pré« sent! Une écuelle d'argent? C'est trop peu. Un « bassin? Elle trouvera que c'est trop. Prenons le « juste milieu : un seau, un petit seau d'argent, « fera mon affaire... Mais qu'est-ce à dire, messer « Vittorio Baldini? La grande-duchesse vous a gra« tifié d'une coupe pour avoir imprimé mes vers, « et vous ne me la donnez pas! Oh! cette coupe, je « vous la demande à mains jointes. Seigneur Vit« torio, il me faut cette coupe, je meurs d'envie

« d'avoir cette coupe; on ne m'ôtera pas cette coupe « de l'esprit.. »

« Et, quittant le ton suppliant, il se fâche contre cet *âne de Vittorio* qui fait la sourde oreille, car il se fâche quelquefois. Dans ces moments-là, il maudit l'ingratitude des hommes, il maudit les coquins parvenus, il rétracte tous les éloges qu'il a prodigués aux puissances de ce monde.

« C'est un déshonneur pour un poëte, s'écrie-t-il, « que de louer les princes sans en recevoir de gra- « tification... »

« Étrange définition de l'honneur!

« Il est des instants, dit-il encore, où je me mets « à rire de tous mes malheurs; mais ce rire est si « voisin de la fureur que j'aurais grand besoin « d'une dose d'ellébore. »

« Et s'emportant tout à fait : « Le Tasse veut que « tout le monde lui donne, les grands par crainte « qu'il ne dise du mal d'eux, les petits par crainte « qu'il ne leur en fasse. Un de ces jours, vous me « verrez arriver avec une arquebuse, une épée ou

« un épieu, et gare à vous si vous ne cherchez à
« apaiser ma colère ! »

« Menaces en l'air, propos d'enfant ! Soit douceur naturelle, soit faiblesse, soit une certaine candeur qui, malgré ses défauts, donnait un charme exquis à son commerce comme à ses vers, cet homme était incapable de rancune. Jamais il ne s'est vengé par des médisances, jamais il ne s'est armé du fouet de la satire. Quand il refait sa *Jérusalem*, il a soin d'y laisser quelques vers à la louange de l'invincible Alphonse. Aussi ses emportements ne durent guère, et il rentre bien vite dans son état ordinaire, qui est de se plaindre, de gémir, de déplorer son impuissance, le mépris où il est tombé, le lugubre naufrage où se sont englouties ses espérances.

« J'ai presque oublié, s'écrie-t-il en pleurant,
« que j'ai été élevé en gentilhomme. Hélas ! je ne
« suis rien, je ne sais rien, je ne puis rien, je ne
« veux rien... »

« Et il invoque la mort, qui, moins trompeuse et

plus compatissante que les hommes, rendra enfin le repos à son cœur dévoré.

« Cependant l'heure de la réparation avait sonné: c'est Rome qui se charge d'acquitter la dette de Ferrare. Le Tasse avait toujours eu du goût pour la ville éternelle; il y avait fait plusieurs séjours et avait cherché à s'y établir. Un de ses rêves était de trouver un bon vieux cardinal qui lui donnât le logement et le couvert avec l'*ozio letterato*. Comme les chimères ne lui coûtaient rien, il avait aussi pensé à entrer dans les ordres, se flattant de parvenir un jour aux honneurs de la prélature. A tout le moins se fût-il contenté d'un bon bénéfice, d'une grasse abbaye, qui l'eût mis pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Cette abbaye, objet de ses vives convoitises, joue un grand rôle dans ses lettres; d'avance il lui faisait les yeux doux; cette vision s'était logée dans sa tête à côté de la coupe d'argent. Malheureusement pour lui on n'était plus au temps où les dignités de l'Église servaient à récompenser les veilles des gens de lettres. Ses démarches n'aboutirent pas. Les froideurs des cardi-

naux lui furent cruelles; il sollicita vainement une audience du saint-père. Sixte-Quint, qui régnait alors, ne se piquait pas de littérature; il était plus occupé d'Élisabeth, de l'*armada* et de la Ligue que d'épopées et de sonnets. Enfin, en 1592, Hippolyte Aldobrandini prend possession du saint-siége sous le nom de Clément VIII. C'était le premier pape vraiment ami des lettres et des arts qu'on eût vu depuis Paul III. Ses deux neveux, Cinthio et Pietro, nourrissaient une tendre affection pour le Tasse. La *Jérusalem conquise* paraît; elle est dédiée au cardinal Cinthio et au pape; elle est reçue partout avec applaudissements. Par un décret du sénat et du souverain pontife, le Tasse est appelé à Rome pour y ceindre son front de la couronne des lauréats. Une pension lui est assignée sur le trésor, et, tous les bonheurs lui arrivant à la fois, le prince d'Avellino, qui l'avait frustré de son héritage maternel, s'engage à lui servir une rente annuelle de deux cents ducats... Il était trop tard. A la veille de monter au Capitole, il tombe malade. Il avait trop lutté, trop souffert; ses forces étaient épuisées. Ce qui prouva

la gravité de son état, ce fut l'œil d'indifférence dont il considéra les apprêts de son triomphe. Sa passion dominante, l'amour de la gloire, était éteinte dans son cœur. Las et détrompé de toutes choses, il n'aspirait plus qu'au repos, à l'éternel repos. Quand la mort lui apparut, il lui sourit comme à une amie, et il quitta ce monde en bénissant Dieu de ce qu'après tant de tempêtes il consentait enfin à le recevoir au port. Ses obsèques furent magnifiques; mais voyez ce que sont les hommes! Le cardinal Cinthio s'était engagé à élever au grand poëte qu'il avait aimé un monument digne de son génie, et ce n'est que deux cent soixante-trois ans plus tard que notre excellent et généreux Pie IX a rempli la promesse de l'oublieux Cinthio... Chut! ne médisons pas de ces Aldobrandini! Nous sommes ici chez eux, nous leur devons ces ombrages, et ces chênes qui nous ont hébergés nous en voudraient, si nous parlions mal de leurs patrons. »

VIII

— Ah çà ! mon cher baron, dit madame Roch, savez-vous que j'en veux à votre *monsignor?* Il m'a gâté le Tasse. L'amant de Léonore devenant fou par amour était un bien autre héros de roman que ce glorieux, ce fanfaron qui se perd par vanité, ce roi de théâtre qui a fini par tendre la main, cet esprit à la fois très-creux et très-positif, ce pauvre homme qui m'a toute la mine de n'avoir aimé sérieusement que deux choses, la renommée et l'argenterie. Et voilà donc les deux Léonore entre lesquelles se partageait son cœur ! Oh ! l'agréable découverte qu'a faite là votre Spinetta !

— Madame, je comprends votre dépit; mais, comme dit le proverbe : « Platon m'est cher, le

Tasse m'est cher, la vérité m'est plus chère encore. »

— Ah! dit-elle, ce ne sont pas les femmes qui ont inventé ce proverbe-là.

— Eh bien, madame, je suis plus femme que je ne veux bien le dire, car je ne pus dissimuler à l'abbé Spinetta que j'avais trouvé ses dissections un peu brutales.

« — Que voulez-vous? me répondit-il. J'étais las d'entendre nos tassistes répéter sans cesse que le Tasse a été un très-grand poëte, un très-grand philosophe, un très-grand homme, et attribuer tous ses malheurs à je ne sais quel accident, comme si les superlatifs et les accidents avaient jamais rien expliqué. Eh! sainte Vierge! les hommes de génie ont un caractère comme le commun des martyrs, et c'est ce caractère qu'il faut démêler, quand on veut s'expliquer leur destinée, car soyez convaincu que nous sommes toujours les artisans de notre fortune. Aussi un beau jour j'ai forcé le Tasse de se confesser, et j'ai tiré de lui l'aveu qu'il joignait à un esprit chimérique une âme faible, inhabile à se

gouverner, et que cette fâcheuse combinaison avait été la source de ses inconséquences et de ses disgrâces. Après cela, reprochez-moi, si vous le voulez, d'être demeuré trop fidèle à mes habitudes de directeur de conscience. Qui sait? La critique de confessionnal n'est peut-être pas la moins bonne. Et là-dessus veuillez me pardonner si je vous ai chagriné, veuillez m'excuser si je vous ai ennuyé...

« Nous prîmes congé de nos vénérables chênes, qui nous avaient écoutés sans mot dire, et nous redescendîmes à Frascati.

« Chemin faisant, je pensai, à propos du Tasse, à un grand poëte portugais qui, après avoir été soldat, après avoir perdu un œil d'un coup de feu, après avoir erré dans tout le monde, après avoir connu toutes les douleurs de l'exil, de la captivité et de la misère, mourut à l'hôpital l'année même où le Tasse entrait à Sainte-Anne. Et puis je pensai à un autre homme encore, grand écrivain comme le Tasse, visionnaire comme le Tasse, hypocondre et mélancolique comme le Tasse, comme le Tasse faible de

caractère, comme le Tasse encore pauvre et vagabond.

« Celui-là, me disais-je, a su rester fier dans sa pauvreté; il n'a jamais tendu la main, il n'a jamais demandé de coupe d'argent à la maréchale de Luxembourg; au moment où son nom remplissait le monde, il copiait de la musique pour vivre, et, refusant avec une hauteur bourrue les présents des grands, il écrivait à une marquise qui lui avait envoyé malgré lui des poulardes :

« Je les ai mangées, vos poulardes, et ce que je « puis faire de mieux, c'est de les oublier... »

« Chose bizarre! me disais-je encore; de ces deux hommes, celui qui a été fier n'était pas le gentilhomme; dans sa jeunesse, il avait été laquais, et c'est ce laquais dont les écrits ont allumé dans l'âme d'un grand peuple une fureur de liberté qui est allée jusqu'à la frénésie!... Le Tasse, Camoëns, Jean-Jacques, les jeux de la destinée, le génie différent des siècles, les mille espèces d'argile dont sont pétris nos cœurs,... il y a là de quoi rêver longtemps.

— Ne rêvons pas trop, dit madame Roch, et dépêchons-nous de repartir pour Rome, car il se fait tard.

— Madame, ce n'est pas à Rome que nous irons, mais à Albano, sur le versant occidental des monts albains, du côté de la mer, et, pour nous y rendre, nous suivrons une route admirable qui, comme un chemin de ronde, fait tout le tour de la montagne en courant à mi-côte.

— Mais, au nom du ciel ! qu'allons-nous faire à Albano?

— L'abbé Spinetta, reprit le baron Théodore, avait invité à dîner quelques ecclésiastiques. On allait se mettre à table quand, à propos de je ne sais quoi, ces messieurs vinrent à parler du prince Vitale. On vanta les vertus de cette âme singulière, on raconta quelques traits de son admirable bonté. Je me souviens qu'un jeune abbé qui, lui, n'avait pas l'air bon, s'étant permis d'insinuer avec un sourire aigre-doux que le prince avait dans l'esprit des bizarreries dont tout le monde ne s'accommodait pas, monseigneur Spinetta, d'un ton vif :

« — Eh ! monsieur, tous les saints ont leur petit

grain de folie, et, croyez-moi, ces folies-là plaisent au bon Dieu!...

« Mais ce qui m'intéressa plus que tout le reste, ce fut d'apprendre que le prince était allé passer deux jours à Albano, où il possède une terre. Malgré les instances de mon aimable amphitryon, je trouvai un prétexte honnête pour m'échapper, je courus à l'hôtel, je fis atteler, et fouette cocher! me me voilà parti pour Albano.

« Pendant cette promenade de près de trois heures, je repassai dans ma mémoire tout ce que m'avait dit l'abbé Spinetta, et ma méditation était si profonde que je ne regardai presque rien. Je me souviens seulement qu'en l'honneur de l'archange Michel, dont on célébrait la fête ce jour-là, dans toutes les bourgades que nous traversions tout le monde était en l'air; partout de joyeux attroupements et des concerts de cloches en branle. Je me souviens aussi qu'au sortir de Marino, en traversant un bois, je fis rencontre d'une trentaine de belles filles vêtues de blanc et la tête ornée de voiles de dentelle qui descendaient jusque sur leurs talons;

ces belles filles, se tenant par la main, occupaient toute la largeur du chemin, et, en entr'ouvrant leurs rangs pour me donner passage, elles me regardaient d'un air moqueur en mordant à pleines dents leurs lèvres rouges comme des cerises. Je me souviens encore qu'à un tournant de la route j'aperçus à ma gauche, au fond d'un cratère arrondi, un beau lac d'un bleu sombre, et à ma droite, au bas d'un ravin, un troupeau de plusieurs milliers de moutons défilant devant un *fattore* à cheval qui les passait en revue d'un air grave, tandis qu'à l'horizon la mer dorée par le soleil couchant semblait en feu.

« Quand j'eus dépassé Castel Gandolfo, le bruit qui se faisait autour de moi me réveilla tout à fait. La route était encombrée de piétons, de cavaliers, de brillants équipages, de petits bourgeois en goguette galopant sus des ânes, de *contadines* aussi belles que celles de Marino, et comme elles vêtues de blanc, mais portant sur leur tête, au lieu de voiles, ces serviettes posées à plat que les peintres ont rendues célèbres. Ce n'était que cris de joie,

chansons et chansonnettes, risées, œillades agaçantes, folâtres querelles. L'archange Michel devait être content, on s'appliquait à chômer sa fête. Aux abords d'Albano, on suit une avenue ombragée de chênes antiques dont quelques-uns projettent au travers de la chaussée d'énormes racines qui embarrassent le passage. Périssent les grands chemins plutôt qu'un vieil arbre! c'est un adage romain. L'un de ces chênes, crevassé, vermoulu, s'est gauchi et déjeté d'une si étrange façon que son tronc, presque horizontal, menaçait de s'écrouler dans le champ voisin. Pour prolonger ses jours menacés, on est allé chercher dans la villa de Pompée un vieux fût de colonne brisé qu'on lui a donné pour étai, et « ces deux grands débris se consolent entre eux. » Dans un pays gouverné par des vieillards, ce grand amour pour les vieilles choses n'a rien de surprenant, j'ajoute qu'il n'a rien qui me choque; j'aime le progrès, mais j'aime aussi beaucoup les vieux arbres.

« Le lendemain, je me rendis de bonne heure chez le prince; je le savais fort matineux. J'arrivai

trop tard; dès cinq heures, il était parti à cheval pour Némi. Je loue un guide et un âne, et je me mets à sa poursuite. Le temps avait changé, un orage s'amassait du côté de la mer; mais il semblait si lointain que j'espérais lui échapper. J'oubliais que dans le Latium les phénomènes atmosphériques ont quelque chose de brusque et de violent qui déroute tous les calculs; dans ce ciel où Jupiter-Tonnant règne encore, il se fait des changements à vue et des explosions subites dont l'imagination est saisie, et je ne doute pas que la fréquence de ces grands coups de théâtre n'ait contribué à faire des anciens Romains les plus superstitieux des hommes, car quel peuple fut si dévot au tonnerre?

« Nous cheminions le long des bords escarpés du lac d'Albe, à travers des bois de chênes et de châtaigniers; d'un côté du sentier, sur les pentes du cratère, des rochers de basalte disparaissaient à moitié sous un fouillis de lierre, d'églantiers et de ronces pendantes; à droite, un talus gazonné était émaillé de cyclamens auxquels se mêlaient des gueules-de-loup, des mélisses jaunes, des centau-

rées rouges, un thym d'une senteur exquise, et, fourvoyées parmi ces fleurs d'automne, une ou deux violettes que mon guide cueillit et me présenta d'un air de triomphe. Ce guide, nommé Scévola, était un admirateur passionné de Sixte-Quint; il savait gré à ce grand justicier d'avoir débarrassé le pays de tous les *prepotenti* qui molestaient le pauvre peuple, et, en me débitant ses histoires de têtes coupées, ses petits yeux gris brillaient d'enthousiasme. Il avait aussi un faible pour Tullus Hostilius, et il m'apprit que ce grand roi avait vécu longtemps avant Sixte-Quint, et qu'il avait massacré tous les habitants d'Albe, parce que ces mécréants avaient la mauvaise habitude de passer au fil de l'épée tous les pères capucins qui leur tombaient entre les mains.

« Pendant que Scévola travaillait ainsi à mon instruction, l'orage approchait rapidement. Au couchant, une masse compacte de vapeurs noires comme l'encre était sillonnée d'éclairs silencieux qui, pareils à des oiseaux de feu, déployaient d'un horizon à l'autre leurs ailes embrasées. Bientôt le

bruit du tonnerre arriva jusqu'à nous; ce n'était d'abord qu'un sourd grondement, puis une succession rapide de détonations sèches et saccadées. Le vent fraîchit; après avoir remué les feuillages, il agita et entrechoqua les branches; au bout de quelques minutes, les troncs ployaient et se tordaient sous ses étreintes convulsives. En même temps je vis se détacher de l'amas de vapeurs qui recouvrait la mer de gros nuages qui accouraient vers nous, poussés par un tourbillon furieux. Le tonnerre éclata sur nos têtes, et ses décharges se répétaient d'instant en instant. Des échos souterrains lui répondaient. Le sol volcanique que nous foulions sous nos pas est percé de mille crevasses, de mille fissures mystérieuses; il sortait de tous ces soupiraux des murmures, des gémissements lugubres; on eût dit qu'il tonnait sous nos pieds : Jupiter et Pluton conversaient ensemble. Enfin les nuages crevèrent, et la pluie tomba par torrents. En ce moment nous arrivions en vue du lac Némi. Plus petit que son frère le lac d'Albe, il occupe comme lui le fond ovale d'un ancien cratère. Par un beau

jour, rien de plus riant que cette coupe dont le charmant contour est enchâssé dans une riche verdure; mais quand l'orage gronde, quand un ciel plombé et houleux répand sur la terre une lumière blafarde, que des éclairs livides déchirent l'obscurité des bois et que de longues traînées de vapeurs noirâtres, débouchant de toutes les vallées, roulent en tumulte le long des pentes du cratère, qui semble fumer, ce lac plutonien revêt un aspect sinistre: on croirait qu'il se ressouvient de ses origines et du temps où régnait sur ses bords la Diane-Taurique, la Diane-Infernale, qui, affamée de victimes humaines, n'accordait l'honneur de servir ses autels qu'à des mains ensanglantées par le meurtre. Ce qui ajoute à l'effet, c'est l'immobilité parfaite de cette eau profonde qui a la couleur de la lave. Encaissée dans des berges escarpées, elle n'est pas même effleurée par le vent qui promène ses fureurs au-dessus d'elle, et tandis que les arbres qui couronnent toutes les pentes d'alentour se débattent échevelés sous les coups de la rafale, elle semble dormir d'un sommeil de plomb. Je compris alors

pourquoi les anciens avaient donné au lac Némi le nom de *miroir de Diane*, et peu s'en fallut que je ne crusse apercevoir la farouche Hécate penchant son triple visage sur cette sombre *psyché*.

« Ces réminiscences classiques ne m'empêchaient pas de donner du talon à ma trop lente monture ; mais, effaré, dressant l'oreille, répondant à la foudre par de longs braiments et respirant à contre-cœur un air tout imprégné d'une odeur de soufre, le roussin d'Arcadie était rétif à mes désirs, sans compter que, cheminant sur un sentier en pente creusé dans une coulée de lave, il buttait et bronchait à chaque pas. Je perdis patience, je m'élançai à terre et me mis à courir... Cette fois, madame, prenez le mot au pied de la lettre, et soyez sûre que je fis aussi le miracle de gravir au pas de course la côte assez roide au haut de laquelle se trouve perché le village de Némi. Le ciel avait ouvert toutes ses écluses; l'averse s'était changée en une trombe mêlée de grêle, et toutefois j'étais content, car je me disais que l'orage aurait retenu le prince à Némi, et que j'allais me présenter devant lui

dans un si piteux équipage, qu'ému de compassion il ne pourrait rien me refuser. Certain de ma victoire, je m'écriais d'avance :

J'ai fait sortir l'oracle enfermé dans son sein.

Enfin j'arrive, j'escalade un petit degré, je traverse une terrasse, je m'élance dans la grande salle enfumée de l'*osteria*. O bonheur! je me trouve face à face avec le prince Vitale, qui, assis sur une escabelle, était entouré d'une dizaine de jolis marmots qu'il s'amusait à faire jaser. Il parut fort étonné de me voir.

« — Prince, lui dis-je, je vous cherchais.

« Et lui montrant mes habits ruisselants, je m'écriai d'un ton tragique :

« — Voyez tout ce que je souffre pour l'amour du Tasse !

« A ces mots, je me laissai tomber sur une chaise ; le violent exercice que je venais de me donner m'avait mis hors de moi ; je me sentais près de suffoquer, et pendant quelques minutes je ne sus plus où j'en étais. Le prince tira de sa poche

un flacon de sels et me le fit respirer. Comme je reprenais mes sens, Scévola entra.

« — Eh quoi! mon ami, lui dit le prince d'un ton de reproche, tu avais une cape, et tu ne l'as pas donnée à M. le baron!

« — Excellence, répondit-il, il l'a refusée en disant qu'un homme en vaut un autre, et qu'il n'entendait pas que je m'enrhumasse pour lui...

« Le prince me regarda avec tendresse, et me serrant la main :

« — *Mio caro*, me dit-il, vous êtes un homme selon mon cœur!

« Et au ton dont il prononça ces mots je m'aperçus que je venais de me concilier subitement son affection. Il exigea que je me misse entre deux draps pendant qu'on sécherait mes habits. Je ne pus l'empêcher de me débotter de ses mains. Quand je fus au lit, il m'apporta un cordial de sa façon.

« Après avoir bu :

« — Prince, lui dis-je, le Tasse...

« — Ah! baron, de grâce! fit-il en reculant d'un pas.

« Mais moi, le retenant par le bras :

« — Le Tasse, repris-je, était un ambitieux, un esprit chimérique...

« Et je lui rapportai en quelques mots ce que m'avait dit l'abbé Spinetta. Il essaya d'abord de rompre les chiens, puis il se décida à m'écouter. Peu à peu il devint pensif, sa figure prit une expression de profonde mélancolie, et quand j'eus fini, se promenant en long et en large dans la chambre :

« — Hélas! oui, s'écria-il, tout cela est vrai, tristement vrai; mais ce n'est que la moitié de la vérité. Que monseigneur Spinetta fasse le procès au caractère du Tasse, je ne puis lui en vouloir; mais que ne le fait-il aussi à sa destinée? Pourquoi ne pas vous dire que le plus grand malheur de ce divin génie fut d'être né ciquante ans trop tard, et que, si les Grégoire XIII et les Sixte-Quint eussent été des Léon X, l'auteur de la *Jérusalem* ne serait peut-être pas devenu fou? Pourquoi ne pas vous citer ces mots que sa plume laissa plus d'une fois échapper : *O rigor, o strettezza dei tempi!* Pourquoi

ne pas vous dire enfin que les aigles à qui on interdit de regarder le soleil se dévorent et prennent la vie en dégoût?...

« Il réfléchit un instant, puis il ajouta :

« — Si demain vous êtes à Rome, venez déjeuner avec moi. Puisque vous le voulez absolument, nous parlerons du Tasse.

« Et, se mettant à sourire :

« — Bien vous en a pris de refuser la cape de Scévola !

— Je vous avertis, dit madame Roch, que je ne comprends rien à votre prince Vitale. Ce faiseur de mystères, qui se décide à parler parce que Scévola ne s'est pas enrhumé, me semble un personnage assez baroque.

— Je ne vous ai jamais dit, madame, que le prince Vitale fût un homme comme les autres. A la vérité, tout en lui me paraissait singulier, et je n'étais pas au bout de mes étonnements. Quand je fus sur pied, je le rejoignis dans la salle à manger. Entouré d'enfants, comme à mon arrivée, il leur distribuait des images de dévotion. Les ayant congé-

diés, il me fit asseoir à une petite table où avaient été placés deux couverts. L'aubergiste s'était ingénié pour lui faire honneur. Gibier, volaille, vin de Viterbe, rien ne manquait au festin. Je dépliais ma serviette, quand parut sur le seuil de la porte un colporteur chargé de sa balle; il alla s'asseoir dans un petit coin, et se mit à boire à petits coups un verre de rosolio à la cannelle en dévorant un morceau de pain bis. L'instant d'après entre, sa besace sur l'épaule, un capucin quêteur, gros homme à la face fleurie, fort connu dans le pays sous le nom de père Macario. A la vue du prince, il s'inclina jusqu'à terre; puis, avisant le colporteur, il roula les yeux, grommela entre ses dents : *Maledetto Ebreo!* et fit un grand geste qui signifiait :

« — Qu'on mette cet homme à la porte! »

« Le pauvre juif n'attendit pas qu'on le chassât; il se leva; emportant avec lui son verre et ce qui lui restait de pain, il alla s'accroupir à deux pas du seuil sous un méchant auvent en nattes de jonc que la pluie traversait de part en part. Le prince hocha

la tête, appela l'aubergiste, lui ordonna de mettre encore deux couverts, et, après avoir invité le capucin, qui accepta en rougissant de plaisir, il alla prendre le juif par la main, et, malgré sa résistance, le força de s'asseoir devant le quatrième couvert; et le père Macario de bondir sur sa chaise, et. gonflant ses joues, de s'écrier :

« — Miséricorde céleste! c'est un juif!

« — Je le sais, répondit froidement le prince, qui, remplissant de vin une tasse de faïence, me la présenta en me disant :

« — A la ronde!

« — Je bus, le juif but à son tour, et timidement tendit la tasse au capucin, qui se recula tout en colère. Alors le prince :

« — Père Macario, dans le royaume des cieux il n'y aura plus ni juifs ni capucins!

« Six heures plus tard, à la tombée de la nuit, je traversais la compagne de Rome en compagnie du prince, qui avait accepté une place dans ma voiture. Le temps s'était remis au beau. Pas un nuage au ciel. Après avoir essuyé les fureurs d'une tem-

pête, le silence de cette plaine nue et du ciel rasséréné me semblait d'une douceur infinie. Nul bruit, sinon le mugissement lointain d'un taureau mal endormi, ou le tintement d'une clochette, ou, quand nous venions à rencontrer une lourde charrette traînée par des bœufs et reconduisant à leur gîte une troupe d'ouvriers de campagne, le cri plaintif de l'essieu et la voix rauque de ces enfants du steppe qui entonnaient un *Ave Maria.* Le prince avait entrepris de m'expliquer le système d'exploitation agricole en usage dans ces champs romains que l'étranger qui ne fait que passer prend pour des friches improductives, pour des terres vaines et vagues, sans maître, sans possesseur, biens de famille des vents et des oiseaux. Par instants il s'interompait pour me montrer du doigt, au sommet d'un tertre, une vieille tour ou une barrière de bois se profilant en noir sur un ciel d'un jaune doux comme l'or d'une jonquille. Quand la lune se fût levée et commença d'argenter cette solitude silencieuse, il ne m'entretint plus de culture patriarcale, mais de la cabale des juifs et de ses pro-

fondeurs mystiques. En l'écoutant, j'éprouvai une étrange impression. Il me semblait, tant ses idées et son langage étaient bizarres, que ce prince romain qui me parlait était un revenant, un homme d'un autre âge égaré dans le nôtre, et, quand il se penchait vers moi, je croyais voir flotter au fond de ses grands yeux mélancoliques l'âme d'un siècle mort qui soupirait après la vie.

— Et quand le baron Théodore eut terminé son discours, dit madame Roch, la duchesse d'Urbin n'invita point *madonna* Margherita et *madonna* Costanza à danser la *roegazze*, mais elle s'écria : « Messieurs, j'ai déjà deux fois entendu chanter mon coq. »

TROISIÈME PARTIE

IX

Le baron Théodore demeura plusieurs jours sans retourner chez madame Roch, et madame Roch demeura plusieurs jours sans penser au Tasse. C'était le temps des vendanges. Elle est femme de tête, et si elle charge son intendant de surveiller ses ouvriers, elle se charge elle-même de surveiller son intendant. Quand sa vendange fut en cave et qu'elle eut l'esprit plus tranquille, elle se rappela subitement qu'elle ne savait encore qu'à moitié pourquoi le Tasse était devenu fou.

— Vite, dit-elle, qu'on fasse venir le baron! Quoi qu'il en puisse coûter, j'en veux avoir le cœur net.

Si le baron fut content, ce n'est pas une chose à demander. Il arriva tout courant, et s'écria en entrant :

Quel heureux changement au palais me rappelle?

Ah! je le savais bien, madame, que vous vous décideriez à m'entendre jusqu'au bout!

Et à ses mots, tirant quelques papiers de son inépuisable portefeuille :

— Voici, nous dit-il, un manuscrit du prince Vitale; il me le communiqua, sous le sceau du secret, le lendemain de notre excursion à Némi, et plus tard il m'en fit présent, décidé qu'il était à ne le jamais publier. Après déjeuner, nous étions allés nous asseoir dans le cabinet des Armilles, au pied de la statue d'Hermès Trismégiste, le visage tourné vers l'oratoire, dont la porte était entr'ouverte. D'un air pénétré, d'une voix émue, il me lut

ce que je vais vous relire. Écoutez-moi avec recueillement; c'est un homme antique, c'est un saint qui va parler par ma bouche; en vous disant ce que fut le Tasse, il se fera connaître lui-même.

I

LAISSEZ LES MORTS ENSEVELIR LEURS MORTS[1]

« Trois fois heureux l'homme de génie qui naît et meurt à propos! Heureux encore celui qui, né trop tôt, devance son temps! Condamné par ses contemporains, il en appelle à la postérité. Les siècles à venir se lient d'amitié avec lui et le visitent dans son délaissement. Mais s'il est né trop tard, s'il est seul à représenter dans le monde quelque chose qui n'est plus, son malheur est sans ressources... Ah! qu'il est dur de traîner après soi comme un boulet une inutile et ridicule fidélité au passé! Ah! qu'il est dur de s'entendre dire : « Laissez les morts ensevelir leurs morts! »

« Torquato Tasso s'était trompé de date en nais-

sant ; ce fut là le plus grand de ses malheurs, celui qui rendit tous les autres irréparables. En vain chercha-t-il à se faire illusion ; il eut la douleur de découvrir qu'il n'était pas de son temps, et cette amère découverte brisa son âme et troubla son esprit. Faites-le naître soixante ans plutôt : que j'aime à me figurer Léon X lisant la *Jérusalem délivrée!* Il l'eût préférée et à la *Christiade* et au *Roland*, et n'eût pas eu assez de couronnes à décerner au nouveau Virgile ; mais, ô funeste méprise ! ce grand poëte, qui par la foi, par la pensée, était un contemporain de Vida, de Raphaël, de Castiglione, ne vint au monde qu'au milieu du seizième siècle, et fut condamné à vivre dans l'Italie telle que l'avaient faite l'inquisition, le concile de Trente et la compagnie de Jésus... Sa mère, la Renaissance, était morte en donnant le jour à son dernier enfant, et il rêvait toujours d'elle, il s'obstinait à la croire vivante. Un jour il partit pour Rome, assuré de l'y trouver. Comme il entrait au Vatican, une figure terrible se dressa devant lui et lui cria : « Je m'appelle l'Inquisition. » Ce jour-là, son es-

prit éprouva un ébranlement dont il ne se remit jamais.

« Qu'on veuille bien se représenter un poëte qui emploie de longues années à composer un chef-d'œuvre accompli, dans lequel il met toute son âme, tout son génie, toutes ses complaisances. Cœur vraiment catholique, avant de donner son poëme au public, il le soumet au jugement de l'Église. Il se flatte qu'elle lui dira :

« Mon fils, que ma paix soit avec toi ! Tu n'a pas consacré tes veilles à chanter de folles aventures, de vaines et puériles fictions, mais les gloires de la chrétienté, le tombeau du Christ reconquis sur les infidèles, les exploits que Dieu opéra par l'épée de ses chevaliers, *gesta Dei per Francos...* »

« Qu'il est loin de compte ! L'Église détourne de lui sa face, peu s'en faut qu'elle ne le frappe d'anathème ; à ses humbles réclamations elle répond que sa muse s'est donné des libertés qui, approuvées autrefois, ne sont plus même tolérées, qu'il y a cinquante ans que Léon X est mort, que sous Grégoire XIII les seuls juges compétents en matière

de poésie sont les inquisiteurs généraux et les bons pères de la compagnie de Jésus, qu'il aura beau faire, Clorinde, Armide, Renaud ne seront jamais de leur goût... Et l'on s'imagine que pour souffrir le Tasse a eu besoin d'aimer Léonore et de n'en être point aimé !

« Toute cette histoire se trouve consignée dans les lettres du Tasse, et en particulier dans ce qu'on a appelé sa *correspondance littéraire*. Pourquoi nos tassistes n'en ont-ils jamais dit le moindre mot ? Le génie dépouillé de ses franchises, enfermé dans un cercle de Popilius, c'est une captivité qui vaut bien celle de Sainte-Anne. Hélas ! j'hésite moi-même à déclarer que Rome a eu part aux infortunes du Tasse. Scrupule puéril ! Que sont les souffrances d'un homme au prix des destinées de l'Église ? Luther avait paru. Pour lui résister et pour le vaincre, il fallut qu'aux papes philosophes succédassent les papes rigoristes. Le Tasse naquit du vivant de Paul III, au moment où l'ordre des jésuites venait d'être institué, au moment où le concile de Trente allait s'ouvrir. Est-ce la faute de l'Église, et

pouvait-elle déroger en faveur d'un seul de ses enfants aux nouvelles règles de conduite que lui imposaient les circonstances?

« Le Tasse fut bien malheureux. Son malheur me touche plus que personne. Je sais un homme qui n'a point de génie, qui n'a point écrit d'épopée, qui n'est rien, et qui cependant souffre souvent, comme le Tasse, de n'être pas né à son heure. Ce siècle lui est un lieu d'exil, un désert. Pour tromper sa souffrance, il visite les hôpitaux, il baise des plaies saignantes, il s'enivre de charité. Soyez béni, mon Dieu, vous qui nous avez donné des pauvres à aimer, des malades à soigner! La charité, qui est de tous les temps, est le divin remède à tous les troubles de l'esprit.

II

LE CREDO DU TASSE ET DE LA RENAISSANCE.

« Quelle fut la foi religieuse et philosophique du Tasse? Question qu'il est besoin d'éclaircir pour

savoir au juste ce que l'Église put trouver à reprendre en lui. A l'âge où l'on se plaît aux aventures, il s'était laissé entraîner à des erreurs dont il ne devait pas tarder à revenir. Dans une longue lettre qu'il écrivit à Scipion Gonzague deux mois après être entré à Sainte-Anne, il reproche amèrement à ses ennemis d'avoir fouillé avec acharnement dans son passé pour s'armer contre lui des erreurs oubliées de sa première jeunesse, et, s'il reconnaît qu'il a eu des doutes, il déclare que depuis longtemps il avait su s'en guérir.

« Il fut un temps, ô mon Dieu, s'écrie-t-il, où, plongé dans les ténèbres de la chair,... je ne te connaissais que comme le principe éternel et immobile de tous les mouvements et comme un maître qui se contente de pourvoir à la conservation du monde et des espèces; mais je doutais si tu avais créé le monde, je doutais si tu avais doté l'homme d'une âme immortelle, et si tu étais descendu sur la terre pour t'y revêtir d'humanité... Toutefois il me fâchait de douter, et volontiers j'eusse banni de telles pensées loin de mon intelli-

gence, avide des hautes et souveraines recherches; volontiers je l'eusse réduite à croire sans répugnance tout ce que croit et enseigne sur toi ta sainte Église catholique romaine. A la vérité, Seigneur, je le désirais moins par amour pour toi et ton infinie bonté que par une certaine crainte servile des peines de l'enfer, car souvent retentissaient dans mon imagination troublée les trompettes angéliques du grand jour des peines et des récompenses, et je te voyais assis sur les nuées, et je t'entendais dire (ô paroles pleines d'épouvante) : Allez-vous-en, maudits, dans les flammes éternelles ! Cette pensée était si forte en moi que parfois je ne pouvais m'empêcher de m'en ouvrir à quelque ami, et, vaincu par cette terreur, je me confessais et je communiais aux temps et de la façon que prescrit ton Église. »

« Cependant le Tasse avait, si j'ose ainsi parler, le cœur naturellement catholique. Il écrivait un jour au neveu du pape Grégoire XIII, le marquis Giacomo Buoncompagno, que les pères jésuites qui l'avaient élevé l'avaient fait communier avant l'âge

de neuf ans, et lorsqu'il ignorait encore que le corps du Christ se trouve réellement dans l'hostie. Et néanmoins, ému d'une secrète dévotion, il devina le sacré mystère à la joie étrange qu'il sentit couler en lui. Un cœur ainsi fait ne peut être longtemps infidèle à Dieu; le doute ne s'enracine que dans les âmes dont il se sent secrètement aimé. Au temps même de sa mécréance, le Tasse, — c'est lui qui nous l'apprend, — souhaitait le triomphe de la foi catholique dans le monde avec une indicible ardeur, *con affetto incredibile*, et il abhorrait « à l'égard de la peste le nom de luthérien et d'hérétique. » Il implora la grâce divine, qui ne fut pas sourde à ses prières. « Peu à peu, fréquentant les saints offices, récitant chaque jour des oraisons, ma foi allait s'affermissant... Et déjà je commençais à rire de mes doutes... Je n'osais, Seigneur, te demander de me ravir au ciel comme saint Paul, ou de te montrer à moi face à face comme à Moïse; mais je m'approchais de la nuée derrière laquelle tu te caches, et, me tenant au pied de la montagne des contemplations, les oreilles et les yeux purifiés, je cherchais

à entendre cette voix qui prononce des paroles de pitié, et à voir la montagne fumante et tout étincelante de foudres et d'éclairs. »

« Assurément je ne voudrais pas faire du Tasse le modèle du parfait croyant; ce n'était pas un de ces esprits réglés où tout se tient, où tout est d'accord, qui sont toujours dans une assiette ferme et égale. Ame combattue et flottante, il se faisait en lui des partages étranges, ou, pour mieux dire, il y avait en lui deux âmes : une âme de lumière, une âme de chair et de sang. Amant platonique de Léonore, auprès de Philis il n'écoutait que ses sens; esprit contemplatif, il fut épicurien par accès. J'affirme seulement que, comme la volupté, le doute ne fut qu'une crise passagère dans sa vie. Il faut l'en croire; jamais homme ne fut plus sincère en parlant de lui-même : « Je suis chrétien et platonicien, » a-t-il dit souvent. Oui, sa vraie foi, celle qu'il a professée dans tous ses écrits, celle qui inspira le plus beau de ses poëmes, c'est ce platonisme chrétien et catholique qu'enseignèrent à Florence Ficin et Pic de la Mirandole, que les pinceaux de

Raphaël ont revêtu de formes et de couleurs, qui, au commencement du seizième siècle, envahit tout, les académies et les cours, qui eut pour sectateurs des cardinaux comme Sadolet, des gens du monde comme Castiglione, et qui un jour s'est assis sur le trône pontifical dans la personne de Léon X.

« Trop souvent la pensée religieuse de la renaissance a été méconnue, ravalée, travestie. L'enivrement des sens, l'exaltation de la chair, le culte frivole de la forme, l'adoration profane de la beauté, le paganisme ressuscité, c'est sous ces traits qu'on a peint le siècle de Léon X. Eh quoi! connaît-on le génie d'une époque, quand on n'en considère que les déviations et les excès? Et quel principe n'a été altéré et faussé par les passions humaines? Dans le platonisme chrétien des Ficin et des Pic, je reconnais l'épanouissement complet de l'idée catholique, qui a pris toute sa croissance.

« Les créations de Dieu comme les œuvres de l'homme sont soumises à la loi du développement graduel, elles suivent un cours ordonné. La douceur de Dieu est sa violence, il ne brusque rien :

les siècles sont ses journées. Il a donc voulu que la révélation eût son histoire ; qu'à l'exemple de tous les êtres animés elle se développât et s'accrût avec le temps. C'est pour cela qu'il a institué son Église, divine couveuse chargée de féconder et de faire éclore l'un après l'autre, aux heures marquées par l'éternelle patience, tous les germes de vérité que renfermait l'Évangile. Cette volonté divine paraît visiblement dans la formation du dogme chrétien ; il a mis des siècles à s'organiser et à parcourir le cercle de ses métamorphoses. Comme le dogme, le génie moral du christianisme eut son histoire. D'abord l'Église n'annonça aux hommes que la doctrine du salut par la croix, c'est-à-dire par les larmes, par la souffrance volontaire, par le mépris de tout ce que le monde aime et honore : toute chair est corrompue ; on gagne le ciel par le détachement absolu de toutes choses ; la vie est un mensonge, rien n'est vrai que la mort ; mourez dès à présent à vous-même et au monde !... Ce cri retentit au milieu des corruptions de la vieille société mourante, au milieu des violences de la barbarie sor-

tant de ses forêts pour se ruer sur l'héritage des Césars. Les austérités et le deuil de la pénitence, la discipline, les macérations de la chair, voilà ce que prêche le christianisme à la chair en révolte. Il est moine et ascète, il se revêt de bure; le doigt levé vers le ciel, il maudit la terre, la nature, la vie elle-même.

« Mais avec le temps un ordre nouveau se dégage du chaos sanglant de la barbarie. A mesure que cette société, d'abord incertaine d'elle-même, s'assied plus solidement sur ses bases, l'Église change de rôle et de langage; elle pressent de loin la naissance d'une civilisation nouvelle dont elle veut s'emparer pour la marquer à l'effigie de Dieu. Elle ne fulmine plus l'anathème contre le monde; elle enseigne aux fidèles comment, en vivant dans le monde, ils peuvent vivre pour Dieu. Elle conçoit une autre sagesse que celle du moine savourant d'avance les délices de la mort dans le silence du cloître; sage aussi est celui qui, habitant parmi les hommes, travaille d'un cœur pur et serein aux œuvres de son métier. Autrefois, dans la prévision

de la fin prochaine de toutes choses, pèlerin en voyage, elle campait sous la tente, se tenant toujours prête à déloger; aujourd'hui elle se bâtit des maisons de pierre magnifiquement ornées, et qui, plongeant dans le sol des racines profondes, témoignent qu'elle croit à ses destinées terrestres. Elle ne bénit plus seulement la haire et le cilice de l'ermite, mais l'épée du chevalier, la charrue du laboureur, la plume du savant, la truelle du maçon, l'équerre de l'architecte, consacrés par elle au service du Seigneur. Que dis-je? elle se relâche de ses anciennes sévérités envers la guitare du jongleur qui s'applique par ses chants à tromper les ennuis des cours et des chaumières; enfin elle voit ici-bas autre chose encore que des âmes à sauver en les purifiant par le sang du Christ; elle proclame que la Providence a des desseins sur ce grand être collectif qu'on appelle l'humanité, et que le règne de Dieu, avant de s'accomplir dans les hauteurs des cieux, doit se manifester sur cette terre dans la vie des nations... Oh! quel esprit de joie est soudain descendu du ciel! Harpe de David,

apprenez à moduler vos chants, entremêlez aux soupirs de la pénitence les accents d'allégresse des rachetés qui cheminent sur les mille sentiers du monde dans la sainte liberté de Dieu! Couronne sanglante du Christ, qu'on vous voie reverdir et fleurir! O fleurs divines! ce sont les fleurs de l'espérance, de l'amour, de la joie, toutes les fleurs de l'éternel printemps des cieux!...

« Ne dites donc pas que la Renaissance fut une surprise, un accident subit et inopiné; elle avait été préparée de loin par le moyen âge : l'humanité commence à renaître dès le douzième siècle... Vous alléguez ces manuscrits grecs qui, apportés comme par miracle en Italie, réveillèrent les intelligences assoupies. Ne faites pas de ces manuscrits des amulettes, des talismans. Byzance les méditait depuis des siècles, et Byzance restait Byzance. C'est que pour lire, il suffit d'avoir des yeux; pour comprendre, il faut avoir une âme. Dans ces dossiers poudreux, l'âme renouvelée de l'Italie sut retrouver l'âme de la Grèce, et ce qu'elle étudia dans Sophocle et dans Platon, ce ne fut pas seulement

l'art de bien dire, mais l'art de bien vivre, l'idéal de la vie complète que la Grèce avait su rechercher autrefois et que la renaissance s'appropria, mais en l'agrandissant, en l'épurant, en l'accommodant aux besoins d'une société chrétienne... L'ascétisme monacal disait à l'homme : « Abstiens-toi, mortifie-toi, vis le moins que tu pourras, prépare à la mort sa victime ! qu'à son arrivée elle trouve l'autel fumant et le sacrifice commencé !... » Le catholicisme platonicien dit à l'homme : « Étends ton âme, élargis ton cœur, répands ta vie ; en accroissant ton être, tu deviendras plus semblable à Dieu, qui est la perfection de l'être. »

« Conséquente à elle-même, la renaissance s'occupe aussi du corps ; elle prend sa défense contre les injustes rigueurs de l'ascétisme ; elle ne veut plus qu'on l'insulte, qu'on le macère, qu'on le flétrisse ; elle remet en honneur la santé et l'hygiène. Pourquoi traiter le corps en ennemi ? Dieu l'a destiné au service de l'âme : ne doit-on pas des soins à ses serviteurs ? Aussi écoutez cet évêque, ce cardinal, ce pieux et fervent catholique, Sadolet. Dans

son traité *de l'Éducation*, il veut restaurer au nom du Christ les méthodes de la Grèce. La gymnastique et la musique doivent être, selon lui, les institutrices du premier âge, et à ces esprits âpres et chagrins qui lui représentent que la souplesse des mouvements, les grâces du visage et du maintien, l'agrément des manières et du langage, sont aussi peu nécessaires que les raffinements de l'esprit à qui veut faire son salut, il répond : « Nécessaires, je ne sais; mais utiles, n'en doutez pas. » Et il ajoute : « Ah ! gardons-nous de mépriser et de retrancher de notre vie tout ce qui n'est pas la seule chose nécessaire, de peur qu'en voulant devenir divins nous ne cessions d'être des hommes. »

« La vie complète ! c'est le programme de la renaissance. Il est bon que l'âme essaye de toutes les attitudes; est-il besoin d'être à genoux pour prier ? Il est bon que l'homme multiplie ses sentiments et ses pensées; les esprits et les cœurs en friche ne sont pas agréables à Dieu. Il est bon que l'homme sache rire aussi bien que pleurer; si le travail et la douleur sont sacrés, les plaisirs purs n'ont rien

qui offense la suprême sagesse, et il dépend de nous de l'associer à nos fêtes. Écoutez encore ce chanoine, ce prédicateur, ce grand philosophe, Marsile Ficin. Cet apôtre de l'union mystique a écrit l'éloge des festins. On croit lire Platon, mais un Platon chrétien. Les banquets, selon lui, sont l'assaisonnement de l'amitié, le charme de l'existence; dans la joie qui les accompagne, les âmes se détendent, les caractères se polissent, la raison même jette de plus vives étincelles. Il faut écarter avec soin de sa table les esprits moroses et contentieux, « à moins qu'ils ne ressemblent à Xénocrate le platonicien et à Zénon le stoïcien, qui s'adoucissaient par le vin comme les lupins déposent leur âpreté dans l'eau. » Il faut parler des choses divines avant d'avoir bu, des choses naturelles au dessert, mêler l'agréable à l'utile, des contes à la morale, et finir par les chants et la musique, *laborum dulce lenimen*. Bien dîner, c'est dîner dans la compagnie des Grâces, des Muses, d'Apollon, de Platon;... mais gardons-nous d'oublier le Christ. Que la place d'honneur soit réservée à ce divin convive! Il ne

se refusait pas aux joies des banquets : à Cana, il changea l'eau en vin, et n'est-ce pas à table qu'il révéla à ses disciples les mystères de l'eucharistie? « Lui présent, nous nous souviendrons que le principal aliment de l'homme, ce ne sont pas les plantes et les animaux, mais l'homme lui-même, et moins l'homme encore que Dieu. » C'est ainsi qu'en usait Ficin avec ses disciples Cavalcanti, Landino, Politien. Et ce même Ficin, en sortant de son cabinet, où il venait de passer de longues heures dans l'étude et dans l'extase, il s'en allait errer avec un ami au penchant des collines de Fiesole, et, contemplant avec délices l'admirable paysage qui se déroulait sous ses yeux, il y choisissait un site favorable pour s'y bâtir en imagination une maison selon son cœur... Méditer Platon dans une telle retraite, quel sort digne d'envie, et qu'il est doux, quand on a de tels rêves, d'être l'ami d'un Laurent de Médicis !...

« Renoncer à tout pour aller à Dieu, c'était la maxime de l'ascétisme. Se servir de tout pour se rapprocher de Dieu, c'est le précepte de la renais-

sance. Et jamais peut-être son génie ne fut mieux défini que par le Tasse dans son dialogue sur la vertu:

« Tout sert à la vertu, dit-il, pour parvenir à la vraie félicité ; elle tire parti des richesses, des honneurs, des magistratures, des armées, des commandements, qui lui permettent d'agir avec plus de liberté et de grandeur ; elle fait servir à ses fins les armes, les chevaux, les riches ameublements, les statues, les tableaux, tous les ornements de la prospérité, — les amitiés aussi et les joyeuses compagnies ; elle appelle des extrémités du monde les plus fameux philosophes, elle rassemble les livres, elle recueille tous les monuments où se conservent les antiques souvenirs de l'humanité ; elle se fait apporter d'Arabie ou des Indes et du fond de l'Orient des herbes, des plantes, des animaux ; elle y ajoute les sphères, les globes, les images du ciel et de la terre, et de tout cela elle fait son profit pour s'élever aux félicités de la contemplation... »

« Pourquoi l'homme est-il appelé à étendre sa vie de toutes parts et à reculer autant qu'il est en lui les bornes de son être? C'est que l'homme, par la

place qu'il occupe dans la hiérarchie des créatures, est véritablement le centre de l'univers. En lui, la nature se connaît et s'initie aux mystères de l'esprit, et, quand il lui plaît, il répand dans le sein de l'aveugle matière le Dieu dont il est plein. Oui, la matière informe, inerte, il l'ennoblit en la dressant au service de l'intelligence, et l'on dirait qu'il lui donne le sentiment et la pensée. C'est peu encore : par la magie ou par la cabale (car il est une magie sainte et favorisée de Dieu), il entre en communication avec ces âmes inférieures qui dorment ensevelies dans les ténèbres de la matière; il les appelle, il les éveille, il les unit, les marie entre elles, et ces combinaisons produisent des effets surprenants où la raison ne peut atteindre. « La magie, a dit Pic, repose sur le mariage des vertus secrètes de la nature, *magicam operari non est aliud quam maritare mundum.* » Et plus surprenants encore que ces effets magiques sont les prodiges enfantés par la prière. Un cœur que dévore la fièvre de l'amour divin sait faire à la Divinité de saintes violences; il la contraint de descendre en lui; au nom de cet

hôte invisible qui lui communique sa puissance, il commande en maître à tout ce qui méconnaissait encore son empire; il se fait entendre des flots irrités, des orages, de la mort elle-même, plus sourde encore que les tempêtes.

« Cependant l'homme n'a accompli que la moitié de son œuvre, quand il tient sous ses lois les royaumes des êtres inférieurs. Placé aux confins et au point de rencontre de deux mondes, il les doit conquérir l'un et l'autre. Qu'il sache le vouloir, et, sans quitter la terre, le ciel sera son partage. La raison qui lui est propre n'est pas le suprême avantage dont il jouisse. O saintes déraisons où l'homme, possédé d'une fureur divine, contemple ce qu'il ne peut comprendre, et s'enivre de joies qu'il est impuissant à décrire! Tantôt, comme s'arrachant à lui-même, il s'élance d'un bond jusque dans le séjour de l'éternelle beauté, dont tout ce qui existe n'est qu'une pâle et imparfaite copie, et il se nourrit avidement de cette chair délicieuse. Tantôt, illuminé d'un rayon prophétique, il sort du temps, les voiles tombent, ses regards fixes et assurés dévorent

l'avenir, Dieu lui abandonne cette proie. Que si cette possession ne lui suffit pas, il a en lui de quoi s'élever plus haut encore. « L'intelligence humaine, a dit le Tasse, renferme en elle les formes de toutes choses, et elle a le don de s'assimiler à tous les objets de sa pensée, ce qui permet de dire que l'univers entier est en elle... Et ainsi, par la contemplation des pures intelligences ou des anges, il dépend d'elle de devenir angélique, et elle se rend toute divine par la contemplation de la Divinité. »

« Homme, aspirant à la vie complète, vis par les sens, par la pensée et par l'extase, car l'univers est en toi! — C'est le mot de la renaissance. Aussi ne nous étonnons pas des merveilles qu'accomplirent ses artistes. L'art atteint sa perfection, s'épanouit dans sa fleur aux époques où l'homme, connaissant sa propre grandeur, se sent en harmonie avec le monde.

« Saintes de fra Angelico, l'admiration que vous nous inspirez est mêlée d'une tendre pitié! Ames charmantes, vous êtes malades et souffreteuses Je ne sais quelle pudeur de vivre vous travaille. Oh! que la terre est dure à vos pieds délicats! Vous

semblez dire : Nous avons habité avec les peuples de Cédar et nous avons été étrangères au milieu d'eux. Qui nous donnera des ailes comme à la colombe?... Anges dépaysés, hâtez-vous de fuir, car un jour nouveau se lève, et la terre entendra prêcher une nouvelle sagesse que vous ne pourriez comprendre... Une âme saine, libre et heureuse, une âme qui se sent à l'aise dans son corps, parce qu'il ne lui résiste pas et qu'elle le pénètre de toutes parts comme un rayon de soleil pénètre un pur cristal, une âme qui sait goûter tour à tour les joies de la contemplation, le charme de sentir et la douceur de respirer, une âme qui, guérie de toute fausse pudeur, s'abaisse sans déroger aux soins ordinaires de la vie, ou, s'élançant à Dieu, vit dans le divin comme l'oiseau dans l'air, une âme infiniment étendue et divinement harmonieuse, — voilà ce que je lis dans les yeux d'une Vierge de Raphaël !

« Après avoir rétabli l'harmonie dans la vie humaine, la renaissance la rétablit aussi dans l'histoire de l'humanité. Elle a réconcilié les sens avec l'esprit, a matière avec les splendeurs angéliques ; — elle en-

treprend de réconcilier le paganisme avec le Christ, elle amène aux pieds du crucifié tous les sages de la terre, en lui disant : Ils sont à toi, un rayon de ton esprit était en eux, que ta grâce leur soit donnée!... Les horizons se sont agrandis, les entrailles se sont dilatées. Que la tolérance est un mot froid et vide de sens! La renaissance est animée de cette brûlante charité de l'intelligence qui s'en va recueillir avec amour dans les doctrines les plus défectueuses et les plus entachées d'erreur les moindres parcelles de vérité qu'elles renferment dans des filons cachés. Elle ne peut plus admettre un Dieu jaloux, avare de lui-même, qui a fait luire sa lumière aux yeux d'un seul peuple qu'il s'était choisi pour dépositaire de ses secrets, tandis qu'il laissait marcher le reste de la terre dans les ténèbres de la mort. Loin d'ici toute vaine distinction du profane et du sacré! Il n'y a de profane que le vice, il n'y a d'impie que le mal! Le Christ aux bras étroits est l'idole des fanatiques. Périssent les autels de cette divinité menteuse! Dieu vrai, Dieu infiniment bon, dans tous les temps toutes vos créatures vous

ont été chères, vous vous êtes révélé à elles selon diverses mesures, et les doctrines des gentils furent la préparation de votre Évangile, l'aurore sacrée de ce divin soleil !

« Déjà le moyen âge avait entrevu cette grande vérité. Il était allé demander à la Grèce son Aristote pour en faire un ouvrier du Seigneur... Avez-vous jamais vu l'un de ces vieux tableaux qui représentent le géant saint Christophe faisant passer un torrent à l'enfant Jésus assis sur son épaule? Le courant est rapide; si petit que soit l'enfant, il pèse comme un monde; le géant marche courbé, s'appuyant sur son bâton; un rayon du soleil levant vient chercher son front et lui apporte une bénédiction du ciel... Aristote fut le saint Christophe du moyen âge, le géant de Stagyre fit passer à l'enfant Jésus le torrent de la barbarie.

« Ce que le moyen âge avait commencé, la renaissance l'achève. Ce n'est plus Aristote seulement, mais tous les philosophes de la Grèce, et à leur tête le plus religieux de tous, Platon, qu'elle enrôle parmi les serviteurs de l'Église; car en dé-

pit de leurs contradictions apparentes, elle croit à l'harmonie de tous leurs systèmes. La philosophie n'est pas l'ouvrage de la raison abandonnée à elle-même, elle a été inspirée d'en haut. Il y a, selon Ficin, de la religion dans la philosophie, comme il doit y avoir de la philosophie dans la religion. Le vrai philosophe est un prêtre, le vrai prêtre est un philosophe. C'est par le jeûne, par l'oraison, que Pythagore se rendait digne des illuminations de l'Esprit Saint. Socrate a été une préfiguration du Christ. Et que dira Ficin de son cher Platon? Se couvrant de l'autorité de saint Augustin, qui déclare que les vrais platoniciens sont presque chrétiens, il affirme que Platon a été visité de Dieu, et que c'est par lui qu'on va à Christ. A son exemple, Pic démontra la concordance du platonisme avec les révélations juive et chrétienne, et tour à tour, interprétant le récit mosaïque de la création, il retrouvait dans la Genèse les dogmes de la philosophie ou découvrait dans Platon les rudiments de la théologie chrétienne et l'explication des saints mystères... « Ah ! que vous êtes heureux, écrivait Lan-

dino à Robert Salviati, d'avoir joui de l'intimité de ce grand homme!... Grâce à lui, vous avez vécu dans la familiarité d'Aristote et de Platon, et il vous les a fait étudier de telle sorte, que vous avez appris à reconnaître en eux, outre l'antique doctrine de l'Académie et du Lycée, des lueurs de la sagesse des Paul, des Jean, des Denis, des Augustin, des Jérôme et des Thomas. »

« Et ce n'est pas seulement les philosophies que la renaissance réconcilie avec le Christ, ses miséricordes s'étendent à toutes les antiques religions. Comme les sages, les dieux des gentils ont annoncé le vrai Dieu, dont ils furent une imparfaite et grossière ébauche; comme les doctrines des Aristote et des Platon, les vieilles théologies furent des manuscrits incorrects et incomplets de l'Évangile. Les prétendues idoles sont des divinités voilées, toutes les fables des mythologies sont des allégories et des symboles. Les platoniciens florentins déchiffrèrent avec ardeur ces mythes qui avaient servi à mettre la vérité à la portée du monde encore enfant, et qui, déguisant des pensées profondes sous des fic-

tions enjouées, prêtaient à la sagesse un faux air de folie. C'est à cette école que s'était formé le Tasse. Pas plus que ses maîtres, il ne crut déplaire au Christ en se liant d'amitié avec les dieux de la Fable. Il vit en eux les génies des sphères célestes qui sont chargés par le Créateur de verser sur les hommes leurs influences bienfaisantes : de Saturne procède la puissance contemplative, de Jupiter les vertus royales et le don du commandement, de Mars les qualités qui font les héros, du Soleil les clartés prophétiques et le souffle qui fait les poëtes, de Mercure l'éloquence, de Vénus les douceurs et les sublimes dévouements de l'amour. Ailleurs il considère les olympiens comme des hommes inspirés qui ont répandu parmi les nations encore barbares les bienfaits de la civilisation, qui leur ont ouvert l'esprit à de hautes pensées et à qui Dieu permit de se faire adorer, afin que le ciel ne demeurât pas vide jusqu'à la venue du Christ. Le Tasse croit que dans tous les temps la puissance divine s'est révélée à ses créatures par des effets surnaturels ; il traite d'insensés ceux qui mettent en doute la réalité des

prodiges dont sont pleines les antiques annales des peuples; il pense que le serpent d'Épidaure, qui délivra Rome de la peste, était ce bon ange dont l'office est de guérir les douleurs humaines; il estime que c'est un esprit céleste qui fit parler la Junon de Veïes, et que les deux cavaliers mystérieux qui annoncèrent la défaite de Persée étaient des envoyés de Dieu; il admet que les bons démons ont toujours servi d'ambassadeurs entre le ciel et la terre, que Minos a réellement reçu ses lois de Jupiter, Lycurgue d'Apollon, Numa d'Égérie, et il tient pour certain que les mythologies sont des symboles profonds.

« Laissons railler ou s'indigner à leur aise ces esprits moroses qui font un crime à la renaissance d'avoir osé représenter sur des murailles consacrées les images des Grâces, de Mercure et d'Apollon. Ils oublient que, par l'interprétation qu'elle donnait de leurs légendes, elle avait pour ainsi dire converti tous les dieux au christianisme. Qu'il était touchant d'ouvrir ainsi les portes du temple aux précurseurs du Christ et d'abriter ces néophytes augustes

sous les ailes du Dieu vivant qu'ils avaient annoncé par des mensonges pleins de vérité ! La foi de ce siècle n'était pas cette foi inquiète et peureuse qui craint que son Dieu ne lui échappe, si elle ne le met en séquestre ; ce n'était pas non plus cette dévotion ombrageuse qui, semblable à une maîtresse chagrine et jalouse, exige que celui qu'elle adore n'ait des yeux que pour elle. Aussi ne craignaient-ils point, ces grands esprits, de comparer les extases de Socrate et de Plotin aux ravissements de saint Paul, Diotime à sainte Élisabeth, les sibylles aux prophètes, Zoroastre à Moïse, Orphée à David, Hermès Trismégiste à saint Jean le Précurseur ; car ils avaient reconnu que, dès les commencements du monde, il s'est fait dans la conscience humaine comme un travail d'enfantement, comme une sourde végétation de Dieu, jusqu'au jour où il plut à la vérité sainte de se déclarer tout entière dans la personne du *désiré des nations* et de remplacer par la pure lumière les pressentiments et les énigmes... Que signifient les mots, si ce n'est là le catholicisme éternel, la véritable Église universelle qui est

arrivée à se connaître, qui a renversé toutes les barrières par lesquelles elle donnait des bornes à sa propre grandeur, et qui voit d'un œil rayonnant de joie sa tradition perpétuelle se dérouler sans fin dans l'espace et dans le temps?

« Et cette véritable Église catholique, Dieu voulut qu'elle prît un jour possession du trône des souverains pontifes, et il choisit à cet effet ce Jean de Médicis qui, dès son enfance, avait sucé dans la maison paternelle le lait de la nouvelle doctrine, ce Jean qui avait crû en grâce et en sagesse à l'école des Pic et des Politien, et à qui Ficin écrivait, en lui adressant un ouvrage d'un philosophe païen: « Désirant te féliciter d'avoir été nommé cardinal, je n'ai pas trouvé de meilleur messager que ce Jamblique que nous appelons divin et que nous traitons de pontife... Écoute attentivement ce que te dira cet homme divin. Il nous a promis de te parler un langage digne de lui et de toi et de te révéler tout ce qu'ont pensé sur la religion et sur les choses divines les prêtres égyptiens et assyriens. » Et il lui écrivait encore : « Du suc de toutes les fleurs

que nous avons cueillies pour toi dans les jardins de l'Académie, abeille industrieuse, compose un miel céleste. »

« Mais que servent les paroles? Bramante et Raphaël se sont chargés de manifester la piété de la renaissance par des témoignages plus éloquents que tous les discours. Vous qui voulez savoir ce que la renaissance pensa de Dieu, allez au Vatican dans la salle de la Signature; méditez ces fresques, dans lesquelles est résumée toute la sagesse d'un siècle; pénétrez-vous de la pensée de paix et d'amour qui inspira cet incomparable poëme, dont l'harmonie égale la grandeur. Ces murailles parlent; quel concert! La théologie, la philosophie, la poésie, la jurisprudence, unissent leurs accents; la voix de Zoroastre et de Platon se marie aux cantiques des anges; la lyre d'Homère alterne avec celle du roi-prophète; Apollon chante, et le Père, le Fils et le Saint-Esprit lui répondent. Sainte conspiration ourdie par la renaissance! Qu'êtes-vous devenus, anathèmes et tristesses de l'antique ascétisme? Voici : « Ils allaient et pleuraient en répan-

dant des semences ; ils sont revenus pleins de joie, portant des gerbes dans leurs mains. » ..... Voyageur qui veux t'instruire, en sortant du Vatican, entre à Saint-Pierre. Le témoignage de Bramante te confirmera celui de Raphaël, et tu ne contempleras pas longtemps ces voûtes sublimes sans reconnaître que le Dieu qui règne dans cette immensité, et qui seul peut la remplir, n'est pas seulement le Dieu des hommes, mais qu'il est encore, pour parler avec David, le Dieu des dieux.

III

LA RENAISSANCE RÉPUDIÉE PAR L'ÉGLISE

« Au sommet d'une colline avait crû un chêne immense ; sous son écorce rugueuse et durcie par les siècles courait une séve abondante, épaisse, incessamment rajeunie ; ses racines s'enfonçaient dans les profondeurs de la terre ; rien ne pouvait arrêter l'effort de ses bras nerveux qui s'allon-

geaient et se multipliaient de toutes parts; il élevait jusqu'au ciel l'orgueil de son front. Des légions d'oiseaux accouraient s'abriter parmi ses feuillages et y bâtissaient leurs nids. Aux heures brûlantes du du jour, tous les bergers venaient en compagnie de leurs troupeaux se mettre à couvert sous ses branches ; ils bénissaient cette ombre hospitalière, et une fraîcheur délicieuse entrait dans leurs yeux et dans leurs cœurs... Un jour un homme d'un esprit dur vint à passer en ce lieu, et comme les oiseaux et les bergers lui criaient : « Arrêtez-vous ici, mettez-vous à l'abri ! » il leur répondit avec mépris : « A Dieu ne plaise ! ces ombrages sont im-« purs; ce chêne n'est qu'un gland corrompu, car « enfin, pour devenir un arbre, il a fallu que le « gland pourrît, et l'arbre qui est né de sa corrup-« tion n'a pu grandir qu'en s'engraissant de sub-« stances étrangères; il s'est nourri de tous les sucs « immondes de la terre, il a bu toutes les eaux « souillées que lui versaient les nuages. Et que d'af-« fronts n'a-t-il pas essuyés ! Il a été meurtri de la « grêle, insulté des autans; un jour la foudre a fra-

« cassé une de ses branches,—et pour consommer « son déshonneur, regardez ces mousses, ces cham- « pignons vénéneux qui s'attachent à son tronc ver- « moulu!... » A ces mots, cet homme alla s'asseoir à l'écart; tirant de sa besace un gland encore enveloppé de son chaton, il l'éleva dans l'air, le mit entre le soleil et lui, et, suant à grosses gouttes, il disait aux oiseaux et aux bergers : « Venez ici, « voilà l'ombre qui vous convient!... » Telle est l'histoire de Luther accusant la Rome de Léon X de n'être que la corruption de l'Évangile et la sommant de rebrousser le cours de quinze siècles pour rentrer dans le chaton de l'Église primitive.

« L'attaque inopinée de Luther mit l'Église en péril. Quand deux doctrines sont aux prises, la plus simple, la plus grossière a de grands avantages sur celle qui a des aspirations plus hautes, plus étendues, et qui, reposant sur des principes complexes, s'occupe de chercher des conciliations que le vulgaire prend volontiers pour des inconséquences. Le programme de Luther : « l'Évangile! rien que « l'Évangile! plus de sacerdoce!... » avait une sim-

plicité spécieuse propre à captiver les esprits. Cela était plus aisé à comprendre qu'une philosophie de la religion fondée sur l'étude des mythes et de Platon ; cela semblait plus conséquent qu'une théologie qui, effaçant la distinction du profane et du sacré, prétendait confirmer l'autorité de la tradition apostolique par celle d'Orphée et des sphinx même de l'Égypte. D'ailleurs, pourquoi le nier? les pensées les plus hautes sont les plus sujettes à être mal interprétées ; les passions les défigurent, leur font subir des altérations frauduleuses. Le platonisme chrétien mal entendu avait jeté beaucoup d'esprits dans de funestes erreurs. L'antiquité réhabilitée eut ses fanatiques et ses idolâtres; de principes vrais on tira de fausses conséquences : Ficin avait cru à l'influence des planètes et à la puissance de la magie ; des interprètes infidèles de sa doctrine expliquèrent par la magie tous les miracles du Christ, et attribuèrent à des conjonctions d'astres la naissance du christianisme. D'autres conclurent de l'analogie de toutes les religions à leur égalité, et, se posant en arbitres de tous les

dieux, affectèrent une impartialité qui n'était qu'une indifférence mal déguisée. D'autres encore perdirent de leur respect pour l'Évangile, parce que la sagesse humaine en avait préparé l'avénement, et plutôt que de voir de l'inspiration partout, ils trouvèrent plus commode de n'en voir nulle part. C'est ainsi que l'Église s'était affaiblie en s'agrandissant, et l'on eût dit qu'en reculant les bornes de la vérité elle en avait ébranlé les fondements. De toutes ces aberrations dangereuses dont elle n'était point complice, Luther se fit des armes contre elle, et sa voix tonnante dénonçait dans tout le monde les corruptions de Sodome, Juda converti à Baal, et les forfaitures de la nouvelle Babylone, sentine de tous les vices, réceptacle de tous les mensonges...

« Déjà le lion rugissant s'apprêtait à dévorer l'Église. La papauté sentit toute l'étendue du péril; elle n'hésita pas à prendre un parti extrême, et, ne consultant que les intérêts de son salut, auquel est attaché le salut du genre humain, elle lui sacrifia tout, la vérité même. Cruel holocauste!

Mais que ne doit pas l'Église au salut des hommes ! Dans cette rencontre, semblable à un général dont l'armée occupait un front trop étendu, et qui, abandonnant à regret des positions impossibles à défendre, ramasse toutes ses troupes dans un lieu fort, on la vit laisser en proie à l'ennemi qui la menaçait toutes ses récentes conquêtes, encore mal affermies, et se vouer tout entière à la défense de son antique héritage. Par le concile de Trente, elle réduit sa doctrine au vieux dogme traditionnel, dégagé de toute alliance avec la philosophie et de ces lumières nouvelles qu'elle avait puisées dans l'antiquité rajeunie ; elle renonce à ces agrandissements dont elle faisait gloire, elle se renferme et se retranche dans sa vieille enceinte, où elle est sûre que l'ennemi ne pourra la forcer. En même temps, par l'institution des jésuites, elle rétablit la discipline dans sa propre armée, dont les mutineries l'effrayent, elle combat la licence des opinions et fait rentrer dans le devoir ces intelligences hasardeuses qui, se réclamant d'elle, la compromettaient par leurs aventures. Les chevaliers de Jésus

se font maîtres d'école ; ordre nouveau, ils sont de leur siècle, ils savent quel langage il faut lui parler pour s'en faire écouter ; ils connaissent les besoins, les désirs inquiets qui le travaillent, et ils s'appliquent non à les satisfaire, mais à les tromper. Ces magisters complaisants n'ont garde de heurter de front la renaissance ; mais ils savent si bien la prendre, qu'elle se réduit par leur conseil aux proportions d'un événement littéraire. De quoi s'agit-il, après tout? D'aller chercher dans Platon des rayons de lumière divine, de reconnaître la voix de Dieu dans les oracles de l'antique sagesse? A Dieu ne plaise ! Le concile de Trente et le vieil Aristote des scolastiques suffisent à satisfaire toutes les curiosités de l'esprit. Seulement il est bon de lire Virgile et Cicéron, pour apprendre d'eux à orner son langage et son style.

« — Laissez-nous faire ! — disent ces habiles gens, et, problème qu'eux seuls savent résoudre, ils se chargent de cultiver les esprits en les stérilisant. Je crois voir l'arbre de la connaissance taillé et émondé par ces industrieux jardiniers, et par eux

dépouillé soigneusement de ses fruits, pour être réduit au luxe d'un inutile feuillage.

« Si la renaissance refusait de se rendre aux insinuations de ces bons pères, qu'elle tremble ! La foudre gronde sur sa tête. Pour venir à bout et de ses ennemis redoutables et de ses amis compromettants, la papauté arme son bras d'éclairs ; elle menace, elle frappe. Caraffa vient d'instituer à Rome un tribunal suprême de l'inquisition sur le modèle de l'Espagne. On entend dans toute l'Italie un bruit de verrous et de chaînes. Des bûchers s'allument : les vents balayent dans l'air des cendres de livres mêlées à des cendres humaines... Les temps n'étaient pas mûrs. L'idéal de l'Évangile éternel, après avoir apparu un instant à la terre, rentra dans la nuée enflammée d'où il était sorti.

« C'est une chose bien étonnante que la chapelle Sixtine. Sur les pendentifs du plafond, Michel-Ange a peint ces sibylles et ces prophètes qu'on ne saurait trop vanter : à côté de Jérémie, la sibylle de Perse ; à côté d'Isaïe, la sibylle de Cumes. Ces figures sublimes, revêtues d'une beauté de lions

pacifiques, symbolisent cette alliance du profane et du sacré qui fut l'ouvrage ou, si vous le voulez, le crime de la renaissance. Mais retournez-vous vers la muraille du fond : là s'étale dans toute son horreur cette fresque du *Jugement dernier* qui donne le frisson. Là règnent l'épouvante, le ver qui ne meurt point et les pleurs que rien ne console. Plus terrible encore que les hideuses contorsions des damnés est la face de ce Christ qui les maudit. Son bras semble lancer la foudre; son visage, froidement atroce, est celui d'un inquisiteur sans entrailles!... Cessons de nous étonner : Michel-Ange a peint ce plafond sous Jules II et cette muraille trente ans plus tard, sous Paul III.

« Paul III fut le Janus des papes. Ce Farnèse avait deux visages : l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir; disciple dans sa jeunesse de Pomponius Lætus, il fit organiser l'inquisition romaine par Caraffa, et ne laissait pas d'aimer Érasme et Sadolet. Ses successeurs n'eurent garde de tomber dans de telles inconséquences. Un rigorisme dont rien ne tempère l'intolérance prend possession pour

longtemps du siége apostolique. Pendant la seconde moitié du seizième siècle, on voit s'asseoir sur le trône pontifical des hommes qui se ressemblent peu par les goûts et le caractère ; tous cependant tiennent la même conduite, déploient les mêmes rigueurs; ils subissent la loi des circonstances; le Gesù et les inquisiteurs généraux gouvernent tout. Pie IV, cet homme affable, bienveillant et qui aimait à jouir de la vie, avait une antipathie naturelle pour l'inquisition; il lui laissa néanmoins tous les pouvoirs dont Paul IV l'avait armée.

« Ces papes observent toutes les règles de la plus exacte discipline; ils célèbrent la messe chaque jour, disent leurs heures à genoux, dissertent sur le dogme, ne lisent plus que l'Évangile et saint Bernard. Leur exemple réforme tout autour d'eux ; les cardinaux rivalisent de sévérité dans leur vie et dans leurs opinions; ceux qui ont conservé le goût de Platon s'en cachent comme d'une faiblesse, que dis-je? comme d'un vice. La cour romaine est devenue irréprochable dans ses mœurs, et, sans contredit, c'est un grand bien; seulement on y proscrit

la philosophie à l'égal de la volupté, et les joies de la pensée à l'égal des désordres de la chair. Une gravité triste est le masque que devra désormais porter l'ambition; c'est par l'austérité chagrine, c'est par l'orthodoxie étroite et farouche qu'on acquiert les dignités. On se surveille beaucoup soi-même, on surveille encore plus autrui; dur pour ses propres passions, on a le droit d'être impitoyable pour celles des autres; on se console des privations qu'on s'impose par le spectacle des auto-da-fé.

« La réaction contre l'esprit de la renaissance se renforce de jour en jour; tout ce qu'elle aimait est devenu suspect. Le Tasse a raconté assez plaisamment la déception d'un poëte de son temps qui se rendit à Rome pour s'y produire, pour s'y faire admirer; il ne trouva personne qui voulût l'entendre. Dans toutes les conversations on disputait si la résidence des évêques est de droit divin, grande question débattue au concile de Trente. Après s'être morfondu, le pauvre poëte s'enfuit à Naples : nouvelle déception; les professeurs d'escrime y avaient supplanté les disciples d'Apollon dans la considération pu-

blique. Plus malheureux encore fut un ami du Tasse, Guarini, l'auteur du *Pastor fido*, cette délicieuse et innocente idylle; député par les Ferrarais pour complimenter Paul V sur son avénement, il eut le chagrin de s'entendre dire publiquement par le cardinal Bellarmin qu'il avait fait plus de mal à l'Église, par son poëme, que Luther et Calvin par leurs hérésies. Les édifices antiques ne sont pas plus heureux que les poëtes; on les traite de monuments impies, *monumenta impietatis*. Sixte-Quint, s'il n'eût écouté que lui-même, aurait détruit de fond en comble tout ce qui restait de la Rome païenne; il menaça de démolir le Capitole, si les bourgeois n'en faisaient disparaître le Jupiter Tonnant et l'Apollon dont ils l'avaient décoré; il fit grâce à Minerve à la condition qu'elle représenterait Rome chrétienne, et échangerait sa lance contre une croix; il lui répugnait de voir exposé au Vatican ce groupe de Laocoon qui avait inspiré de si beaux vers à Sadolet. Trajan et Marc-Aurèle furent dépossédés de leurs colonnes, qu'on purifia en les consacrant à saint Pierre et à saint Paul. Qu'en eût pensé Léon X?...

« L'inquisition avait fait accepter son empire dans toute l'Italie. Il n'était pas de ville où ne résidât, où ne régnât un inquisiteur ayant droit d'inspection sur les mœurs, sur les opinions, sur les livres. Aucun ouvrage, ancien ou moderne, ne pouvait voir le jour sans son approbation; les libraires devaient soumettre à son examen tous leurs catalogues. La tyrannie de la congrégation de l'Index, récemment instituée, devenait chaque jour plus pesante, plus ombrageuse; les classiques italiens furent mis à l'interdit ou expurgés soigneusement. Que d'hommes de lettres dénoncés, incarcérés, brûlés! D'autres, plus heureux, réussirent à mettre les Alpes entre eux et le bourreau. Si l'Église combattait l'hérésie à outrance, elle n'était pas moins ardente à traquer le platonisme; les académies dont l'Italie s'était couverte lui causait de mortelles inquiétudes; un grand nombre furent fermées, supprimées, les autres durent se réduire aux purs amusements littéraires. Les jésuites remettent en honneur le Stagyrite tel que l'avaient accommodé les scolastiques; c'est la seule philosophie tolérée.

Platon ne trouve plus un lieu où reposer sa tête.

« Une dernière protestation part de Ferrare. C'est la lettre adressée en 1591 au pape Grégoire XIV par un ami du Tasse, par Patrizzi. Ce courageux Dalmate ne craint pas de dédier au souverain pontife un livre où il a rassemblé des sentences de Zoroastre, des fragments d'Hermès Trismégiste, des théories mystiques empruntées à l'Égypte et une démonstration de la concordance de Platon avec l'Évangile : « Dans ce volume, lui écrit-il, nous avons réuni des sagesses qui sont toutes d'accord avec la foi catholique et qui sont dignes de vous être consacrées à vous et à vos successeurs... Il n'en est aucune qui n'enseigne à l'homme à se connaître, à connaître Dieu, à obtenir la béatitude. Père des fidèles, étendez votre protection sur ces filles pieuses. » Il lui représente que la philosophie platonicienne serait une alliée puissante pour l'Église ; elle seule peut combattre victorieusement l'hérésie sur laquelle ne peuvent rien ni les menaces ni les caresses. Plus efficace que les censures ecclésiastiques et que les rigueurs des princes serait un enseignement philo-

sophique qui démontrerait l'accord de la Grèce et de l'Orient avec les saintes traditions de la foi. Et dans son audace ingénue, Patrizzi va jusqu'à demander au pontife d'imposer le platonisme à l'ordre des jésuites et de se servir de cette ardente milice pour le propager dans le monde entier. O qu'elle est triste la voix de celui qui crie dans le désert.

IV

LE TASSE AUX PRISES AVEC L'ÉGLISE.

« Bien que dans son enfance il eût fréquenté pendant trois ans les écoles des jésuites, le Tasse avait échappé entièrement à leur direction. Dès qu'il fut en âge de penser, il étudia avec passion les philosophes de l'antiquité et les platoniciens du quinzième siècle. Pic et Ficin furent ses maîtres; ses dialogues en font foi. Quand il composa la *Jérusalem*, il se livra sans contrainte aux inspirations de son génie. Ferrare était alors la ville d'Italie où les esprits se sentaient le plus libres; à la cour d'Alphonse, le Tasse put se croire dans un lieu de fran-

chise. Ne cherchons pourtant dans sa *Jérusalem* aucune théorie philosophique; il était trop grand poëte pour faire dogmatiser la Muse, mais on y trouve ce sens vraiment humain, cette sensibilité exquise, cette étendue de sympathies, cette conception large de la vie et de l'histoire qui fut le caractère de la renaissance. Le poëte célèbre sur le ton de l'enthousiasme les exploits des croisés; mais son enthousiasme est exempt de tout fanatisme : il ne craint pas d'attribuer des vertus aux musulmans; Argant est un preux, Soliman est une grande âme; Clorinde, avant même que le baptême l'ait purifiée, a toutes les vertus d'une chrétienne; Herminie a toutes les grâces les plus délicates de la femme; Armide elle-même, cette ennemie criminelle du Christ, se relève à nos yeux, quand nous découvrons en elle un cœur capable d'aimer, et les larmes de l'amante délaissée nous font oublier un instant les perfidies de la magicienne... Et quel est le sage du poëme? Un bon musulman qui s'est retiré dans une solitude, et qui vit dans la paix et dans l'innocence, méprisant les vaines passions des

hommes et chérissant sa pauvreté. N'oublions pas non plus la lutte des deux magies qui joue un si grand rôle dans l'action. Par qui sont conjurés les maléfices des enchanteurs et les prestiges des esprits infernaux? Par un saint et vertueux magicien, *un mago naturale*, qui fournit à Ubald et à son compagnon les moyens de pénétrer dans le château d'Armide et de ramener Renaud sous les étendards de la foi. Ce magicien qui représente la sagesse orientale, alliée naturelle du Christ, doit sa puissance et son art à l'étude approfondie qu'il a faite de la nature.

« J'ai su découvrir, dit-il, les vertus mystérieuses des plantes et des eaux, j'ai surpris tous les secrets des choses. »

« Cette magie blanche, si chère à Pic et à Ficin, était en abomination aux rigoristes; ils reprochaient à la renaissance d'avoir sécularisé le miracle : ce n'était pas, à leur sens, la plus innocente de ses témérités.

« Ce fut en 1575 que le Tasse, ayant terminé sa *Jérusalem* et désireux d'obtenir le privilége du

pape, se prit à se demander s'il n'y avait rien dans son poëme qui pût choquer les princes de l'Église. Pour s'en éclaircir, il adressa son manuscrit à Scipion Gonzague, dont il s'était concilié la bienveillance, et qui, fixé depuis longtemps à Rome, y était en fort bonne posture. Sur les observations que lui fit Scipion, il retoucha quelques passages et lui renvoya une nouvelle copie, chant par chant, en le priant de s'associer quelques experts de bon conseil. L'esprit de réaction était alors dans toute sa force. Grégoire XIII régnait depuis trois ans, Grégoire le vigilant, Grégoire le grand ami des jésuites, qui les assista dans toutes leurs entreprises et combla de ses libéralités leur fameux collége germanique, dont on espérait la conversion de l'Allemagne. Les collègues de Gonzague dans le *conseil de révision* furent un Lucquois, Flaminio de' Nobili, Pier Angelio, surnommé le Barga, littérateur attaché au service du cardinal Ferdinand de Médicis; Sperone Speroni, le célèbre auteur de *la Canace*, qui lui-même eut plus tard des démêlés avec l'inquisition, et enfin un homme d'Église, Silvio Antoniano,

disciple de Philippe de Neri. Ce Silvio, qui devint cardinal et fut chargé par Sixte-Quint de la rédaction de ses brefs, était déjà un personnage d'importance; il possédait toutes les qualités qui poussaient alors un homme aux plus hautes dignités de l'Église; il joignait à des mœurs pures, à des manières douces et insinuantes, une orthodoxie rigide et une intraitable sévérité d'opinions. Esprit cultivé, se mêlant lui-même de composer des vers, il ne goûtait que la poésie dévote. Quelques années encore, et Sixte-Quint allait couronner d'une croix l'obélisque d'Héliopolis. S'il est bon que les obélisques se signent, Silvio avait-il tort d'exiger que la Muse se couvrît d'*agnus* et s'aspergeât d'eau bénite?

« Le Tasse comprit bientôt que, de tous ses juges, Silvio était celui dont les décisions avaient le plus de poids : Rome elle-même parlait par sa bouche. Que pensa de la *Jérusalem* ce terrible homme? Elle n'obtint pas son agrément, il la jugea dangereuse. Il y releva d'abord une foule de vers licencieux, des coups de pinceau trop libres et trop hardis, des expressions choquantes. Le Tasse parle

quelque part des *dévots crédules*, *i creduli devoti*. La dévotion est-elle jamais crédule? Plus loin, le jeune Eustache, à la vue d'Armide, s'écrie :

« O femme!... si toutefois un tel nom te con-
« vient, car tu ne ressembles à rien de terrestre. »

« Une telle exclamation est digne d'un idolâtre. Ailleurs, au lieu de dire que le combat était indécis :

« Mars, dit le poëte, était en suspens. » Que ce mot est malsonnant!

« Passe encore si Silvio ne s'en fût pris qu'aux détails; mais ses censures n'épargnent rien, ni le plan, ni les caractères, ni les situations, ni les principaux épisodes. L'histoire d'Olinde et Sophronie le révolte : il y a trop de magie là dedans. Et à quoi le poëte a-t-il pensé en représentant une Sarrasine humaine, compatissante, qui arrache au bûcher deux martyrs chrétiens? Il fallait peindre tout le peuple des infidèles comme un ramassis de brigands et de scélérats. Ce n'était pas assez de louer le Christ, il fallait outrager et maudire ce Mahomet que Pic eut l'impiété de citer un jour

avec éloge, en lui attribuant ce mot : « Quiconque s'écarte de la loi divine se ravale au rang des bêtes. » Point de complaisance coupable ; un poëme chrétien doit respirer cette bigoterie farouche qui est agréable à l'Église régénérée. Eh quoi ! donner des vertus à des mécréants ! prêter à des chevaliers du Christ des faiblesses, des inconséquences ou des vices !... Peut-on pécher quand on porte une croix blanche sur sa poitrine? Torquato, gardez-vous donc de peindre un Rimbaud renégat, un Renaud prompt à la colère, ardent à la vengeance, un Bohémond qui ne respire que la gloire et le butin, un Tancrède amoureux d'une Sarrasine jusqu'à en perdre l'esprit !... Ce sont ces amours surtout, ces profanes et criminelles amours, qui scandalisent l'austère censeur. Que dis-je? il ne fait pas même grâce à l'amour pur et chaste, aux nœuds les plus sacrés ; il en veut à ces deux époux, Gildippe et Odoard, qui, partis ensemble pour la terre sainte, y combattent et y meurent ensemble. « Que n'apprend-on pas à l'école de l'amour? Ses leçons firent de Gildippe une guerrière intrépide. Elle va tou-

jours attachée au flanc de celui qu'elle aime, et d'un seul destin dépendent ces deux vies. » Si pures que vous soyez, flammes terrestres, osez-vous bien échauffer de vos ardeurs deux âmes où Dieu seul doit régner ? Et quel Dieu ? Le Dieu des inquisiteurs, ce Dieu jaloux à qui tout fait ombrage, ce Dieu qui, pareil à Moloch, demande à ses créatures de lui donner leur cœur à dévorer !... Enfin Silvio réprouve formellement le magicien naturel, et sa baguette, et sa grotte, et ses enchantements, et la divine inconnue qui conduit Ubald à la recherche de Renaud. Ce surnaturel humain, cette magie blanche, le choquent : Dieu seul et le diable ont le droit d'opérer des miracles. Aussi bien, quand le Tasse met en scène les puissances diaboliques, il ne les rend pas assez haïssables. Armide a trop de charmes, les sirènes de la fontaine du Rire ont des accents trop persuasifs... En vain le Tasse alléguerait que les sirènes ont reçu les séductions en partage, que si les Armides n'avaient point de charmes, personne ne succomberait à leurs piéges ; que s'il a peint Renaud subissant pour un temps un escla-

vage honteux, et brisant ses fers par un effort héroïque de sa volonté, un tel spectacle est digne de toucher les grands cœurs; que s'il a donné à une magicienne impie une âme capable d'aimer, c'est que cela s'est vu, et qu'il ne faut pas calomnier la nature humaine, toujours mêlée de bien et de mal; que d'ailleurs c'est le propre de la poésie d'ennoblir tout ce qu'elle touche; que des scènes de volupté sans amour seraient un tableau repoussant; que les poëtes qui l'ont précédé se sont arrogé de bien autres libertés; que cependant le Pulci a été chanoine, que Léon X n'a point fait difficulté d'accorder un privilége d'impression à l'Arioste... De telles raisons font sourire Silvio; il a réponse à tout : il s'applique à faire comprendre au Tasse que les temps sont bien changés, et que sous Grégoire XIII la poésie ne doit pas se soucier de parler au cœur et à l'esprit, mais d'édifier les hommes d'Église.

« Je voudrais, lui écrivait-il, que vous ne visiez pas tant à être lu par les gens du monde que par les religieux et les nonnes, *desiderarebbe che'l poema*

fosse letto non tanto da cavalieri quanto da religiosi e da monache. »

« Les censures de Silvio causèrent d'abord au Tasse plus de surprise que d'inquiétude. Il tâcha de se faire illusion, de se persuader qu'il pouvait en appeler d'un jugement si rigoureux. Il était dans sa nature de se dérober à ce qui le chagrinait jusqu'à ce que, violemment étreinte par le sentiment de la réalité, son âme se laissait aller au plus profond abattement. Son dépit s'évapore en plaisanteries, en sarcasmes; il traite Silvio de poétereau (*poetino*), de bigot, d'ambitieux qui affecte une sévérité outrée pour devenir plus sûrement évêque ou cardinal.

« On voit bien, écrit-il à son ami Luca Scalabrino, que de tels avertissements viennent de Rome, car ils sentent le collége germanique... Mais à qui échappe-t-il que, dans l'extase où l'a jeté la vue d'Armide, Eustache s'exprime à la manière des jeunes gens amoureux que l'enthousiasme fait extravaguer jusqu'à appeler leur dame déesse et paradis les lieux qu'elle habite?... Et toutefois ces hyper-

boles excessives ne les font pas enfermer dans les cachots du saint-office. »

« Cependant l'inquiétude le prend : il sent que Silvio est une puissance, qu'il s'appelle *légion*. Dans l'espoir de le ramener par des concessions, il se résout à sacrifier tous les détails qui lui déplaisent. A ce prix, il pourra sauver le reste. Ce qui le rassure, c'est qu'il a des raisons de croire que les inquisiteurs de Ferrare et de Venise seront plus accommodants que le *poetino*.

« Je suis fâché, écrit-il à Gonzague, de voir le seigneur Antoniani dans de telles dispositions. Votre Seigneurie comprend qne je me plains de sa sévérité en tout ce qui est du ressort de l'inquisition, et, en vérité, je crois que l'inquisiteur qui est actuellement à Ferrare, et qui y restera quelques jours, serait moins sévère. Je saurai m'y prendre : je ne donnerai pas connaissance au frère des censures qui me paraîtront trop rigoureuses ; je lui ferai voir simplement, sans dire mot, les vers censurés. S'il les trouve bons, je m'en tiendrai là. »

« Et il lui écrit encore :

« Votre Seigneurie m'a marqué quelque chose de l'excessive sévérité de... Si l'épisode de Sophronie est approuvé par deux inquisiteurs, obtenez de lui qu'il me permette de m'en tenir à leur décision. Demain, quoique ce soit le dernier jour du carnaval, j'irai m'entendre à ce sujet avec l'inquisiteur de Ferrare. »

« Malheureusement il ne trouve pas de ce côté toutes les facilités qu'il espérait.

« Les vice-inquisiteurs procèdent aussi lentement dans la révision de mon poëme que..., et je sais aussi qu'ils sont scrupuleux. Toutes ces lenteurs font le plus grand tort à mes projets. »

« Par moments il se décourage.

« Je crains de n'avoir pas eu assez égard à la rigueur des temps présents et aux coutumes qui règnent aujourd'hui dans la cour romaine, de quoi je vais me doutant depuis peu, et cela m'a si fort effrayé que je désespère de pouvoir publier mon poëme sans de grandes difficultés. Messer Luca peut m'en être témoin et Votre Seigneurie elle-même, à qui

j'en touchai quelques mots quand je la priai de me procurer le privilége du pape et de faire à cet effet les démarches nécessaires. Mais il suffit : à ce qui est passé il n'y a point de remède; il n'y en a point, dis-je, parce que, pour sortir de misère et d'agonie, je me vois forcé de publier ce poëme au plus tard après Pâques, et cependant je vous jure, par l'affection et le respect que je vous porte, que, n'était ma situation, je ne le ferais imprimer ni de si tôt, ni de quelques années, ni peut-être de toute ma vie, tant je doute du succès. »

« Et Gonzague lui-même, dont l'attachement pour le poëte ne se démentit jamais, partageait ses alarmes; il craignait quelque orage.

« Je regrette, écrivait Silvio au Tasse, que mon caractère ou ma vocation m'ait rendu si rigoureux, et je vous prie de me le pardonner, d'autant que j'en ai déjà été puni, puisque le visage de tel homme que j'aime et respecte au plus haut degré s'est montré à moi pendant quelques jours, je ne dirai pas plein de trouble, mais moins serein qu'à l'ordinaire. »

« Enfin le Tasse tente un effort suprême pour fléchir ce juge intraitable ; s'il ne peut le convaincre, il essaye du moins de le toucher.

« 30 mars 1576. — Dans les avertissements de Votre Seigneurie,... j'ai reconnu son jugement, sa doctrine, sa religion et sa piété, et j'y ai vu en même temps beaucoup de bienveillance pour ma personne, beaucoup de sollicitude pour ma réputation... Et puisqu'elle a ainsi accompli tous ses devoirs de chrétien, de réviseur et d'ami, je m'efforcerai, comme il convient, de ne lui point paraître indigne de ses bontés ou peu empressé à les reconnaître. Je vous remercie donc des peines que vous avez prises... Je désire ensuite que vous sachiez que j'ai accepté une partie de vos avertissements, et que je prendrai les autres en sérieuse considération. J'ai accepté tous ceux qui se rapportent au changement de quelques expressions et de quelques vers qui pourraient être mal interprétés ou offenser les oreilles des hommes d'Église (*de' pii religiosi*). Et pour ce qui regarde le fond des choses, je retrancherai de mon poëme non-seu-

lement quelques stances que vous jugez trop libres, mais une partie aussi des enchantements et du merveilleux : ainsi la transformation des chevaliers en poissons, le miracle du tombeau,... la métamorphose de l'aigle, la vision de Renaud, et quelques autres endroits que Votre Seigneurie condamne comme inquisiteur ou désapprouve comme poëte, et je compte dans le nombre l'épisode de Sophronie, ou du moins la fin, qui vous déplaît le plus ; mais à la vérité les enchantements du jardin d'Armide et ceux de la forêt, et les amours d'Armide, d'Herminie, de Renaud, de Tancrède et des autres, je ne saurais comment les supprimer sans ruiner tout le poëme... Et ici je désire que Votre Seigneurie considère d'un œil d'indulgence ma position et ma fortune, les usages du pays où je vis et mes inclinations naturelles. Qu'elle sache encore que, parmi les inventions merveilleuses dont j'ai enrichi mon poëme, il en est peu dont l'histoire ne m'ait fourni le germe... Ce sont les historiens aussi qui m'ont engagé dans des récits d'amours, car il est écrit que Tancrède, qui fut du reste un cavalier

de grand cœur et de grand courage, fut néanmoins très-incontinent et désireux outre mesure des embrassements des Sarrasines. Il est écrit pareillement qu'Odoard, baron anglais, passa en terre sainte accompagné de sa femme, qu'il aimait tendrement, et qu'ils y moururent ensemble... Maintenant que j'embellisse ces amours et que j'en ajoute d'autres, cela doit être toléré par qui tolère la poésie, car exagérer, orner, inventer est le partage des poëtes, et j'ai d'autant plus droit à l'indulgence que, si nous en croyons les historiens, beaucoup de ces princes ne se rendirent pas seulement coupables d'incontinence, mais de méchanceté et de cruauté, et si, au lieu de raconter leurs injustices, leurs rapines, leurs fraudes, leurs trahisons, je ne peins que leurs amours et leurs emportements, peut-on m'accuser d'avoir voulu déshonorer leur mémoire ou obscurcir leur renommée?... »

« Paroles perdues! A tous ces raisonnements Silvio opposait cette douceur tenace, cette opiniâtreté bénigne, cet entêtement d'agneau qui est la puissance de certains hommes d'Église. Le 24 avril

de la même année, le Tasse écrit à Gonzague :

« Par la lettre que j'ai reçue de..., j'ai pu me convaincre que mes longs raisonnements ont été en pure perte; tout ce que j'y ai gagné, c'est qu'il me tient pour un docte, ce dont je n'avais cure; mais je n'ai pas obtenu ce que je désirais, car il déclare persister dans ses premiers sentiments et avoir tout dit en conscience. Je suis assuré de pouvoir faire imprimer mon poëme à Venise et en Lombardie avec l'autorisation de l'inquisiteur, sans y faire d'autre changement que de retoucher quelques expressions; mais je suis épouvanté par l'exemple de Sigonius, qui se fit imprimer avec la licence de l'inquisiteur, et cette licence lui fut ensuite retirée. Je suis épouvanté aussi de ce qui arriva à Muzio, à ce que m'a conté Borghesi. Je suis épouvanté de la sévérité de..., m'imaginant que ses pareils sont nombreux à Rome. »

« Et plus loin :

« Je reconnais avoir fait une faute en faisant examiner mon poëme à Rome... Je prie du moins Votre Seigneurie d'éviter toute occasion nouvelle de le

montrer ou d'en parler... Par-dessus tout, qu'elle persuade à... que j'écouterai ses scrupules. Et certainement je ne conserverai aucune des expressions qui le choquent le plus. J'accommoderai à son goût l'invention du magicien naturel. (En effet, le Tasse eut la précaution de le faire convertir et baptiser par Pierre l'Ermite). Je retrancherai des chants IV[e] et XVI[e] les stances qui lui paraissent les plus libres, bien qu'elles soient les plus belles, et pour qu'elles ne soient pas tout à fait perdues, je ferai imprimer à double ces deux chants. A dix ou quinze de mes protecteurs les plus chers, je les donnerai en leur entier; aux autres, je les donnerai tronqués, comme l'exige la nécessité des temps, *come comanda la necessità de' tempi.* »

« Et il ajoute encore :

« Messer Flaminio remarque une chose que j'ai faite à bon escient : c'est qu'il n'y a pas dans mon poëme d'amours qui finissent bien, et que cela suffit pour que ces gens-là les tolèrent. Les amours d'Herminie semblent seuls avoir un heureux dénoûment; je voudrais leur donner aussi une fin

édifiante, et l'amener non-seulement à se faire chrétienne, mais à prendre le voile. Je sais que cela ne pourra se faire qu'aux dépens de l'art; mais peu m'importe de plaire un peu moins aux connaisseurs, pourvu que je déplaise un peu moins aux scrupuleux? »

« Cependant, tout occupé de chercher des moyens de sauver son poëme, le Tasse en avait trouvé un qu'il croyait infaillible; c'était d'en donner une interprétation allégorique. On lit dans une de ses lettres à l'un de ses amis, Luca Scalabrino :

« Las de versifier, je me suis mis à philosopher, et j'ai développé jusque dans les plus petits détails mon allégorie, de telle sorte qu'il ne se trouve plus dans mon poëme ni d'action ni de personnage principal qui ne contienne des mystères merveilleux. Ce nouveau caprice vous fera rire. Je ne sais ce qu'en penseront le seigneur Gonzague et le seigneur Flaminio, et tous les autres doctes Romains, à dire le vrai, je ne l'ai fait que pour amorcer le monde. Je ferai *le col tors*, *farò il collo torto*, et, à l'aide de ce bouclier, j'espère protéger tant bien

que mal les amours et les enchantements... Seulement je crains de ne pas avoir su ou de ne pas savoir accompagner mes idées philosophiques des ingrédients théologiques qui sont nécessaires ; aussi je laisse souvent des blancs, que le seigneur Flaminio remplira à sa guise. »

« Et le 15 juin il écrivait encore à Gonzague :

« Pour confesser ingénument la vérité à Votre Seigneurie, dans le commencement je n'avais pas la moindre idée d'allégorie, me semblant que ce serait là une fatigue vaine et superflue... Mais lorsque j'eus dépassé le milieu de mon poëme, et que je commençai à soupçonner combien ce siècle tient les âmes à l'étroit (*la strettezza de' tempi*), je songeai à l'allégorie comme à un moyen d'aplanir bien des difficultés. »

« Malheureusement cette allégorie même risquait d'être suspecte aux inquisiteurs, car elle était fondée sur la doctrine de Platon, le grand suspect d'alors

« J'ai lu autrefois toutes les œuvres de Platon, et sa philosophie a déposé beaucoup de semences

dans mon esprit... Ce qui est sûr, c'est que la doctrine morale dont je me suis servi dans l'allégorie lui appartient tout entière, mais de telle sorte cependant qu'elle appartient aussi à Aristote, car je me suis efforcé de les amalgamer si bien, que leurs opinions parussent être en harmonie... Mais je crains fort que cette doctrine morale ne semble pas conforme de tout point à la théologie chrétienne. C'est à Votre Seigneurie et au seigneur Flaminio qu'il appartient de me corriger et de m'apprendre à me régler sur l'humeur des temps où nous vivons. Mon intention est de faire imprimer l'allégorie en tête du poëme... Seigneur, s'il a été permis à Pic de la Mirandole et à tant d'autres d'accorder Platon et Aristote sur des points où ils sont évidemment en désaccord, pourquoi, se couvrant de votre autorité, un de vos serviteurs ne pourrait-il entreprendre de concilier les principes poétiques de ces deux philosophes? Je n'attaque pas, je me défends la défense est autorisée par toutes les lois... Priez le seigneur Flaminio de m'aider à atteindre le but; seulement il ne faudrait pas qu'il mêlât parmi mes

idées trop de théologie, car je désire qu'on puisse croire que toute l'allégorie est bien de moi... »

« C'est ainsi qu'il s'embarrasse dans ses propres filets. Il charge son allégorie de plaider pour son poëme; mais qui plaidera pour l'avocat? Captivité douloureuse du génie enlacé de toutes parts par une puissance invisible qui le garrotte et l'étouffe! Plus il se débat, plus les nœuds se resserrent, *strettezza de' tempi*. Selon les mouvements capricieux de son imagination toujours oscillante, tour à tour il se roidit, s'exalte, s'écrie : Foin des pédants! *Cancaro ai pedanti!* — ou il perd courage, se désespère. Un jour il a reçu la visite du redoutable Silvio, qui partait en mission pour l'Allemagne. Le *poetino* lui a semblé moins *rigide en paroles que la plume à la main ;* il lui a donné l'assurance qu'on ne prendra pas de mesures de rigueur contre la *Jérusalem*, que seulement elle sera vue de mauvais œil à Rome.

« De cela je ne me soucie guère, » s'écrie le poëte; mais huit jours plus tard il annonce à Scalabrino sa résolution de remanier son poëme, qu'il ne se pressera point de publier, et il lui mande encore

qu'il ne s'occupe plus que d'une chose, savoir, de retrancher tout ce qui pourrait chagriner les inquisiteurs.

« Pendant les derniers mois de 1576, il est en proie à de mortelles incertitudes. Tantôt il se résigne aux changements, aux suppressions qu'on exige de lui; tantôt le cœur lui saigne à l'idée de mutiler son œuvre, il s'indigne contre cette tyrannie aveugle à laquelle il doit immoler et ses inspirations et sa conscience de poëte. Aussi bien, qui lui répond qu'au prix de si cruels sacrifices sa *Jérusalem* obtiendra l'agrément de Rome? Pour plaire aux dévots, *ai chietini*, ne faudrait-il pas la refondre tout entière? Le Gesù, le saint-office feront-ils jamais grâce à Clorinde, à Soliman? Se réconcilieront-ils avec le magicien naturel, quand Pierre aura répandu sur son front profane les eaux purifiantes du baptême? De quoi ne s'avisent pas les scrupuleux dans un siècle tout plein de sainteté, *in questi secoli pieni di santità !*... Dans certains esprits, l'irrésolution est sujette à dégénérer en maladie chronique, et cette maladie est un des chemins qui

conduisent le plus sûrement à la folie. Partagée, combattue, contraire à elle-même, l'âme finit par se briser dans ces luttes intestines. La situation du Tasse devenait de jour en jour plus perplexe. C'était le moment où ses amis de cour, se faisant une arme de ses négociations imprudentes avec les Médicis, cabalaient à l'envi contre lui. Alphonse, dont il avait perdu la confiance, s'inquiétait de le voir ajourner sans cesse la publication de la *Jérusalem;* il le soupçonnait de coupables arrière-pensées, il le pressait impérieusement de remplir enfin sa promesse; Léonore, Lucrèce, joignaient leurs obsessions à celles du duc. N'osant leur confier le secret de ses inexplicables lenteurs, le Tasse s'ingéniait à inventer des défaites, car il lui importait que personne à Ferrare ne se doutât de ses inquiétudes, ni des difficultés qu'il avait rencontrées à Rome, et à plusieurs reprises il avait supplié instamment Gonzague d'observer à ce sujet la plus sévère discrétion. Un jour, ô surprise! il entend répéter par un courtisan l'une des objections de ses censeurs romains. Ce fut pour lui comme un coup de foudre. Il s'in-

quiète, il s'enquiert, il découvre qu'en son absence on a ouvert avec de fausses clefs la cassette où il renfermait ses correspondances. De ce moment il n'est plus maître de lui, il ne voit partout qu'embûches et trahisons; son âme, toujours dans le trouble, toujours livrée à un tumulte orageux, ne se connaît plus. Le 13 janvier 1577 il écrit à Gonzague :

« Je ne peux plus vivre ni écrire... Il me roule dans l'esprit un je ne sais quoi, — *non posso vivere, nè scrivere. Mi si volge un non so che per l'animo.* »

« Dans son exaltation toujours croissante, il se persuade que ses ennemis l'ont dénoncé à l'inquisition. Ses soupçons étaient-ils sans fondement? A cette époque, de telles dénonciations n'étaient pas rares, moyen commode et très-goûté de perdre un ennemi. Il s'en va trouver l'inquisiteur de Bologne. Égaré par la douleur, il se reconnaît coupable devant l'Église, il se confesse de tous les doutes qu'il avait conçus autrefois, il s'accuse d'avoir tenu des propos trop libres, il se charge de fautes imagi-

naires. L'inquisiteur le renvoie absous ; mais cette absolution ne lui suffit pas. Il supplie qu'on lui fasse son procès, qu'on le confronte avec ses accusateurs. Le 17 juin de la même année, le résident de Toscane à Ferrare, Maffeo Veniero, écrivait au grand-duc François :

« Le Tasse est atteint d'une maladie d'esprit toute particulière ; il est tourmenté par la persuasion de s'être rendu coupable d'hérésie et par la crainte qu'on ne l'empoisonne,... cas digne de pitié, vu son mérite et ses grandes qualités. »

« Cette triste affaire dut causer un sensible déplaisir au duc Alphonse. La politique lui défendait de fournir aucun aliment à la malveillance de la cour de Rome, avide de s'enrichir de ses dépouilles. A son avénement, il avait dû renvoyer en France sa mère Renée, dont l'attachement aux doctrines de Calvin avait fait trop d'éclat ; une des villes de son gouvernement, Modène, était un foyer d'hérésie, et voilà que son poëte, le chantre officiel de sa gloire, était aux prises avec l'inquisition. Il ne négligea rien pour étouffer ce scandale ; il s'efforça

de calmer le Tasse ; il cherchait à l'empêcher de se confesser, « parce que dans ses confessions il avait coutume de dire toute espèce de choses et de se répandre en un torrent de folies. » Cependant le Tasse ne se laisse ni calmer ni réduire au silence; du couvent de Franciscains où il s'est réfugié, il supplie les cardinaux du saint-office de le citer à Rome devant leur tribunal; il conjure Alphonse de forcer ses accusateurs secrets à se faire connaître, il consent à être écartelé sur la place publique ou tenaillé dans un cul de basse-fosse, s'il est faux qu'il ait été dénoncé à l'inquisition; il exige que son procès ait son cours, il ne veut pas qu'on puisse attribuer son absolution à l'intercession de son protecteur; il se sent coupable, mais pas autant que ses ennemis le disent; si les inquisiteurs sont justes, ils ne lui infligeront qu'une peine légère; après l'avoir subie, il brisera sa plume, renoncera au monde, prendra le froc... A quelques jours de là, il s'échappait clandestinement de Ferrare et s'en allait, déguisé en berger, demander un asile à sa sœur.

V

LA PÉNITENCE DU TASSE.

« Les biographes du Tasse ont souvent déclamé contre ce Celio Malaspina, qui, s'étant procuré une copie de la *Jérusalem délivrée*, la publia à Venise, sans l'aveu du poëte, en 1580, sous ce titre : *Il Goffredo di M. Torquato Tasso.* Disons plutôt : Béni soit ce forban littéraire, car sans lui nous ne posséderions pas la *Jérusalem délivrée!* A cette époque, le Tasse était plus résolu que jamais à la transformer, à la refondre. Oui, sans Malaspina, sans Ingegneri, qui quelques mois plus tard en donna une nouvelle édition complète et moins fautive, la postérité n'eût connu peut-être que la seconde *Jérusalem*, la *Gerusalemme conquistata*, que le Tasse considérait naïvement comme le corrigé de la première et comme le dernier effort de son art. Le succès de Silvio Antoniano avait été complet; le Tasse s'était dégoûté de ce qui fera l'enchantement de tous les siècles. On voit par une lettre qu'il avait

écrite en 1576 à Orazio Capponi, pour lui exposer le canevas de son poëme, qu'en ce temps il avait déjà renoncé à l'épisode d'Olinde et Sophronie, chef-d'œuvre de passion chaste et contenue. Depuis lors il médita d'année en année de nouveaux changements, ou pour mieux dire de nouvelles mutilations, qu'il avait la simplicité de prendre pour des embellissements. Dans le trouble qui le possédait, son génie se reniait lui-même. Quand eut paru l'édition subreptice de Malaspina, il ne s'affligea pas seulement de ce qu'on lui volait son bien, mais de ce qu'on livrait au public une ébauche inachevée et à peine dégrossie. Il écrivit à ses amis que tel qu'on l'avait publié, ce poëme lui déplaisait, et que s'il tenait à la vie, c'est qu'il désirait le corriger et le refaire. Aussi, lorsqu'en 1585 la Crusca fulmina son réquisitoire, il se défendit mollement. N'ayant pas encore mis la dernière main à son œuvre, il se plaignait qu'on se pressait trop de la condamner : ne savait-on pas que son enfant lui avait été enlevé avant qu'il fût en âge d'être sevré? « Aussi bien, ajoutait tristement ce malheureux père, tous les

défauts qu'on lui reproche, je m'en étais avisé avant mes censeurs. »

« Dans les attaques des académiciens florentins, l'odieux le disputait à la sottise. Ils ne se contentèrent pas de décider en cuistres que la *Jérusalem* était un prodige de sottise et d'ennui ; ils raisonnèrent en inquisiteurs ; ce que Silvio avait dit avec douceur, ils le répétèrent d'une voix tonnante et avec des gestes d'énergumène ; ils déclarèrent que le Tasse s'était couvert d'infamie en traînant dans la boue des héros chrétiens, des chevaliers célèbres par la sainteté de leur vie, et en leur attribuant des vices charnels et des péchés immondes. Ils eurent soin d'insinuer que le masque de l'allégorie a été souvent employé par les poëtes grecs « pour déguiser l'impiété des plus scélérates fictions, *per ricoprire l'impietà delle loro scelleratissime finzioni.* » De telles accusations étaient propres à confirmer le Tasse dans son projet d'amender son poëme en l'accommodant au goût des inquisiteurs et des jésuites. L'année suivante, il écrit à un ami qu'il corrigera tous les *vices* de sa *Jérusalem*, qu'il en réformera

aussi l'allégorie, qui est plus platonicienne que chrétienne, qu'il retranchera tout ce qui a une odeur de paganisme, *tutto quello che ritiene l'odor de la gentilità*, qu'il ajoutera beaucoup de choses tirées de saint Augustin, de l'Apocalypse, de saint Paul, du pape saint Grégoire et d'un « nouveau discours sur les armes et les piéges des démons réduit en forme d'art par le révérend don Giulio Candiotti de Sinigaglia, archidiacre de la Santa Casa di Loreto. »

« Par intervalles, le Tasse eut des mouvements de révolte. En 1582, il mandait en soupirant à son ami Cataneo qu'il avait peine à se soumettre au jugement de son siècle en matière de poésie. Deux ans auparavant, désireux d'intéresser à ses malheurs la noblesse et le peuple napolitain, il s'était oublié jusqu'à leur écrire que « les églises et les assemblées de prêtres avaient été pour lui des cavernes de brigands, » et il n'avait pas craint de se plaindre au marquis Buoncompagno[1], neveu du pape Grégoire XIII, que « l'Église s'était conduite à son égard non en mère, mais en marâtre. » Vaines

déclamations ! Il n'avait ni le courage ni la force d'entrer en lice avec son siècle. Il s'étudia à réformer ses opinions, ses croyances, comme il réformait son poëme ; il s'efforça d'effacer de son esprit toutes les leçons de ses maîtres ; ce fils de la renaissance chercha à oublier sa mère ; il se proposa de devenir un homme nouveau agréable à la réaction, à la Rome des rigoristes, au saint-office et au Gesù. Dépouiller le vieil homme, entreprise difficile, sacrifice douloureux et amer ! Il eut plus d'une rechute. Dans sa prison, il composa des dialogues tout imprégnés de platonisme. Il s'en excusait en déclarant qu'assurément Platon est en désaccord sur beaucoup de points avec le Christ, mais que si le Tasse écrivait en platonicien, il croyait en chrétien. Et pour expier ces retours involontaires à ses anciennes erreurs, il composa d'autres dialogues où il outragea tout ce qu'il avait adoré.

« Dans le *Malpiglio*, il attaque l'idée qui fut la plus chère aux hommes de la renaissance ; il établit que tous les systèmes se combattent, et que l'histoire de la pensée humaine n'est qu'une lon-

gue suite de contradictions. Son dialogue des *Idoles* porte le cachet du plus sombre ascétisme. Il y condamne tous les poëmes qui ne peuvent être agréés et goûtés par les cours ecclésiastiques. Idolâtres sont les poëtes qui donnent une place dans leurs vers aux dieux de l'Olympe! idolâtres sont ceux qui chantent l'amour, la plus coupable des idolâtries! Et il confesse que lui-même autrefois fut idolâtre : toute âme qui a des attaches sur la terre est un temple consacré aux idoles. Idolâtres encore sont ces mondains qui recherchent de bons chiens de chasse pour courir le daim et le sanglier, ceux qui sont en quête de bons chevaux pour briller dans les tournois, ceux qui aiment les oiseaux de proie, les jardins et les palais, les eaux courantes et les collines fleuries, les étoffes précieuses, les parfums d'Arabie, les pierreries de l'Orient! Idolâtres sont ceux qui aspirent à se faire admirer comme cavaliers, comme médecins, comme jurisconsultes, comme sculpteurs, comme peintres, comme poëtes!... Qu'ils aillent tous s'instruire au prône du père Toledo! Ils apprendront de lui à

purifier par la pénitence leur cœur consacré au culte des faux dieux.

« Après être sorti de prison, le Tasse ne travailla qu'avec plus d'ardeur à se dépouiller de tout ce qui lui restait de ses idolâtries passées. Son projet favori était de se fixer à Rome, il songeait à prendre les ordres, il rêvait d'obtenir quelque bénéfice, quelque dignité ecclésiastique; mais Silvio avait dit vrai : si Rome n'avait pas poursuivi la *Jérusalem*, elle l'avait condamnée dans son cœur. Le Tasse put s'en convaincre; il essuya mille rebuts, mille affronts; nulle main tendue pour venir en aide à son indigence; les cardinaux le consignaient à leur porte, pendant trois ans, il sollicita en vain une audience de Sixte-Quint. « Je suis comme expulsé du sein de l'Église; *sono quasi scacciato dal seno de la Chiesa,* » écrivait-il en 1590 à don Niccolo degli Oddi. L'infortuné s'appliquait sans relâche à désarmer par ses soumissions de si injustes rigueurs. Il s'était plongé dans de profondes études de théologie, « pour ne pas achever, disait-il, dans les ténèbres de l'erreur le voyage de la vie et pour

pouvoir corriger toutes ses œuvres. » — « Je fus toujours catholique, je le suis et le serai; si on a pu reprendre ma doctrine, mes intentions du moins étaient pures; à l'avenir, ma foi sera sans reproche comme mon cœur. » Il protestait sans cesse de la pureté de ses croyances, du déplaisir que lui avait causé la publication de la *Jérusalem*, de sa ferme résolution d'expurger tous ses vers; il se livrait à toutes les pratiques de la dévotion, tellement que dans un moment de dépit il compta parmi les malheurs de sa vie toutes les messes et les sermons qu'il avait été obligé d'entendre. Il était devenu si chatouilleux sur sa réputation d'orthodoxe que, don Niccolo lui ayant donné dans une lettre l'épithète de *gentilissimo*, le double sens de ce mot l'inquiéta. « Voulez-vous dire que je suis un *gentil?* Je vous jure que je n'ai aucune croyance que ce qu'a enseigné le Christ, ce qui a été confirmé par le sang de tant de martyrs, par la parole de tant de docteurs, par l'autorité de tant de conciles et de papes. » Si parfois ses ferveurs s'attiédissaient ou que quelque fantôme du passé revînt, malgré

l'exorcisme, le visiter et le troubler, il se croyait en proie aux influences diaboliques. Il fit demander au pape Grégoire XIV une croix d'or pleine de reliques et d'oraisons contre les mauvais esprits, avec l'autorisation de la porter toujours dans son vêtement. Lugubre métamorphose! Qui reconnaîtrait dans cet esprit sombre et tourmenté le Torquato d'autrefois?

« Il faut lire ses lettres pour comprendre les mortelles langueurs de cette âme abattue, les mornes ennuis où elle se consumait. Peut-être avait-il moins souffert, enfermé à Sainte-Anne, que traînant des jours obscurs et méprisés dans cette Rome que ses prosternations ne pouvaient fléchir, qui n'avait point de larmes à donner à sa misère, et qui s'obstinait à lui reprocher d'avoir eu autrefois du génie. Et pourtant que de peines il prenait pour lui plaire! Sa lyre est tendue d'un crêpe, il n'en sort plus que des accents voilés et d'une mélancolie funèbre. La vanité de toutes choses, la corruption de toute chair, l'imbécilité de la raison humaine, le prince des ténèbres, les fu-

reurs vengeresses de Dieu, le grincement de dents qui n'aura point de fin, voilà les airs qu'il fait chanter à sa muse. Une tristesse infinie, une dévotion larmoyante et peureuse règnent dans ses *Rimes sacrées*, dévotion qui a je ne sais quoi de tendu, de contraint, et où l'on sent l'effort d'une âme qui se violente elle-même, et qui croit parce qu'elle veut croire.

« Dans le *Torrismondo*, Rosemonde s'écrie que les joies de cette terre sont un abîme d'impureté et de boue. « Heureux qui peut traverser cette vie immonde sans se souiller de sa fange! » Dans le poëme de la *Création*, la philosophie et la sagesse antiques sont outragées et couvertes d'opprobre. « Loin de moi, dit le poëte, les mensonges de la Grèce, nuit profonde qui aveugle l'âme! Loin de moi l'Académie et le Lycée et les erreurs de la ténébreuse Égypte! » Renaissance, votre enfant vous crie anathème!

« Et que dire de la seconde *Jérusalem*, dédiée au cardinal Cinthio et au pape Clément VIII?

« Les jésuites avaient réduit toute la poésie au

genre didactique, et le genre didactique au genre édifiant. A leurs yeux, les grands poëtes de l'antiquité étaient de très-beaux esprits à qui Dieu, en dédommagement des peines éternelles qui étaient leur partage, avait accordé des talents singuliers et la permission de s'en servir pour parer l'erreur de grâces incomparables. C'est de ces embellisseurs du mensonge qu'il faut apprendre à orner la vérité. Rendre le Christ agréable par des artifices empruntées aux impies adorateurs de Jupiter, mettre Homère et Virgile en pièces pour célébrer plus dignement la sainte Vierge, des amplifications, des allégories, du bel esprit de collége parfumé de dévotion, voilà ce qui enlevait tous les suffrages de ces bons pères. En écrivant sa *Jérusalem conquise*, le Tasse, élevé aux jésuites, semble s'être ressouvenu de son enfance, il a revu les bancs où il s'était assis trois ans. Il découpe en octaves des chants entiers de l'Iliade et, tout en pillant Homère, il prêche sans cesse. Lisez son *Jugement* sur son nouveau poëme (*Giudizio sovra la Gerusalemme di T. Tasso da lui medesimo riformata*), vous verrez

qu'il se vante de n'y avoir rien laissé à la vanité (*a la vanità*), et d'avoir su donner aux plus petits détails un *sens occulte et mystérieux*. Il a prodigué les allégories, il en emprunte à saint Basile, à saint Thomas, à saint Bernard, à saint Cyprien, à saint Grégoire, à saint Jérôme, et il a eu soin de consacrer un chant tout entier à la description du paradis; comme on peut croire, il assigne des places d'honneur parmi les élus aux papes rigoristes et à toutes les petites seigneuries italiennes dont il voulait capter les bonnes grâces. Le paradis du Tasse porte le cachet de ce sensualisme mystique qui est propre à la dévotion des jésuites, et il est décoré dans ce style froid et contourné qui distingue leur architecture; c'est un paradis de marbre, de jaspe et d'améthyste, avec force rubans et pompons de pierre entremêlés d'angelots bouffis voletant sur des nuages en tire-bouchons et de gloires en bronze doré. Allez voir à l'église du Gesù, l'autel de saint Ignace, d'un goût si riche et si maniéré, qui se recommande surtout à l'admiration par un Père éternel tenant dans sa main le plus gros mor-

ceau connu de lapis-lazuli... Voilà le paradis du Tasse !

« Qu'est devenu cet enthousiasme chevaleresque qui était comme l'âme de la *Jérusalem délivrée?* C'en est fait ! Adieu cette ardeur de vivre et de sentir, cet esprit de joie que le poëte amoureux de son œuvre communiquait à toute sa création. Quelle pénitence l'Église fait subir à son génie ! Cette muse tour à tour si humaine et si céleste, cette muse qui savait prendre tous les tons et les marier dans une harmonie délicieuse, cette muse qui savait trouver des paroles de feu pour peindre les fièvres de l'amour et des accents de paix et de suavité pour raconter la présence de Dieu dans le cœur des justes, il faut qu'elle expie le crime qu'elle commit en répétant sur sa lyre tous les concerts de l'âme et en osant retrouver quelque chose de Dieu dans l'argile dont sont pétries nos passions. Pécheresse pénitente, nous la voyons passer devant nous découronnée, la tête couverte de cendres, cachant ses ailes captives sous la haire et le cilice !

« En lisant la *Jérusalem conquise*, on sent que le poëte l'a écrite sous le regard du saint-office, et qu'il n'a été occupé que de lui complaire. Il fait taire sa sensibilité, il met dans la bouche de ses héros des propos d'inquisiteurs, il leur interdit de se souvenir que leurs ennemis sont des hommes, il allume dans leur âme les fureurs sombres et impitoyables du fanatisme. De toutes les pages s'exhale une odeur de sang mêlée au parfum de l'encens et des cierges. Godefroi qu'il s'était plu à nous représenter comme le modèle achevé du saint qui a des entrailles, nous le voyons maintenant dévoré de soifs sanguinaires.

« Un jour, s'écrie-t-il avec joie, je couvrirai la cité sainte de meurtres, de flammes et de ruines; je l'encombrerai de cadavres, je l'inonderai de sang impie. »

« Et quand il n'est pas en colère, ce chevalier qui autrefois parlait en chevalier et enflammait le courage de ses soldats par sa parole sobre et nerveuse, il se répand en de longues homélies empreintes d'une piété langoureuse et mignarde, dont la fa-

deur n'est relevée que par quelques *concetti* d'un goût douteux... En vérité, tout occupé de se conformer aux idées et aux conventions de son temps le poëte semble fuir l'inspiration ; on sent que l'air lui manque, c'est l'asphyxie du génie. Et l'on s'étonne que l'art ait dégénéré à la fin du seizième siècle et que le siècle suivant ait été une page blanche dans l'histoire de la poésie italienne ! S'étonne-t-on qu'un oiseau enfermé sous la cloche d'une pompe pneumatique y perde la voix et la vie?

« Le mal serait moindre, si le Tasse eût entièrement refait son poëme ; mais soit qu'il nourrît au fond de son cœur une secrète complaisance pour l'enfant qu'il affectait de désavouer, soit que son imagination épuisée n'ait pu lui fournir de quoi renouveler entièrement sa fable et son plan, il a transcrit dans sa seconde *Jérusalem* des chants entiers de la première, sans y rien changer, hormis quelques détails et le ton général de la couleur. Les fragments de sa première œuvre condamnent la seconde ; on ne peut imaginer de disparate plus choquante. Toutes les lignes sont brisées, tous les

contours grimacent; par intervalles, des éclairs subits de romantisme ailé traversent les épaisseurs de ce *classicisme* de collége et de cette dévotion de commande... On se dit que le poëte n'est qu'à moitié converti; quelque chose en lui proteste contre la violence qui lui est faite. Lui-même, il sentait bien qu'en remaniant son poëme il avait eu des ménagements coupables qu'on ne manquerait pas de lui reprocher. Dans son *Giudizio*, il demande grâce pour les beautés qu'il n'a pu se résoudre à sacrifier, il demande grâce pour le magicien naturel, qui n'est qu'une allégorie, et ne dit rien dont on ne puisse trouver l'explication dans saint Thomas; il demande grâce pour les vertus qu'il a laissées à quelques Sarrasins, il allègue à sa décharge l'exemple de certains chroniqueurs chrétiens qui se sont permis de louer des héros musulmans. Du reste, il se soumet en toute humilité aux décisions de l'Église, il désire seulement qu'on le censure avec indulgence; il a pu faillir, mais ses intentions étaient pures. On croit entendre cette belle pénitente qui, pour expier ses péchés, consentait à ce

qu'on lui arrachât les ongles, mais demandait grâce pour ses cheveux, qu'elle avait la faiblesse d'aimer encore.

« D'ailleurs que de précautions il avait prises pour se faire pardonner ces emprunts qu'il s'était faits à lui-même! Dans la première *Jérusalem*, c'était l'épée à la main que Renaud, confessé et absous par Pierre l'Ermite, conjurait les démons de la forêt enchantée :

« Le ciel tonne, la terre tremble, les vents et les tempêtes se mettent en campagne et soufflent à la face du héros d'horribles tourbillons; mais la main du chevalier n'en porte pas moins des coups inévitables, et toutes ces fureurs ne sont pas pour l'arrêter. Il coupe le myrte, le charme est rompu, les larves s'évanouissent. Le ciel se rassérène, les vents se calment. Lui, souriant, dit en lui-même : « O « vaines apparences, bien fou qui vous redoute! » Et, retourné au camp, s'inclinant devant Godefroi : « Je suis allé, comme tu l'ordonnais, à ce bois re- « douté et je le vis; je vis les enchantements et je « les vainquis. » Ricciardo s'y prend tout autrement.

Il a beau brandir son épée, les fantômes redoublent leurs menaces. Alors il se dit : « Je rêve et j'extra-« vague. Que peut mon épée? La croix seule aura « la puissance de dissiper ces prestiges. » Et à peine eut-il élevé dans l'air la croix qui était peinte sur son bouclier que tous les démons disparurent... »

« Le poëte n'avait pu se résoudre à sacrifier Armide. Dans la *Jérusalem conquise*, il lui a conservé tous ses charmes; il nous montre la nièce d'Hidraot faisant par l'ordre de son oncle la conquête de Renaud. Jusqu'à ce jour, elle est restée pure, sa seule faute est de s'être laissé initier par cet artificieux Hidraot à tous les secrets de la sorcellerie; c'est pour servir ses desseins et la cause du croissant qu'elle s'arme de tous les mensonges de la coquetterie.

« Lui seul est coupable, dit-elle, lui qui poussa dans une entreprise criminelle mon âme hautaine et mon sexe fragile, lui qui fit de moi une femme errante, lui qui excita mon audace et m'affranchit des liens de la pudeur. » Cependant, devenue co-

quette par raison d'État, elle se prend à ses propres piéges. Elle a voulu se faire aimer du fils de Sophie pour le tenir dans une honteuse captivité, et en dépit d'elle-même l'amour la rend esclave de son prisonnier. Aussi, quand Renaud, revenu de ses égarements, dit un éternel adieu à cette amante éplorée, quand, les yeux couverts de ténèbres, échevelée, presque expirante, elle s'attache à ses pas, quand elle s'offre à l'accompagner dans l'horreur des batailles, à lui servir de page et d'écuyer, et qu'elle lit sur le front du chevalier un refus irrévocable, son désespoir nous touche, et nous la trouvons assez punie... Ce n'est pas ainsi que l'entend l'auteur de la *Jérusalem conquise.* A ce moment, Araldo sort d'une embuscade, la saisit brutalement par les cheveux, lui arrache sa ceinture, lui lie les bras et les pieds dans les nœuds d'une chaîne de diamant et l'attache à un rocher. « Tu ne seras « libre, lui dit-il, que lorsque, par ton ordre, les « esprits infernaux auront détruit de fond en com« ble ton palais magique. » Elle s'empresse d'obéir, elle défait ses enchantements, le palais a disparu ;

mais, infidèle à sa promesse, se jouant de sa parole, le chevalier ne la délivre point; il l'abandonne sur son rocher et s'éloigne en se glorifiant du succès de *sa loyauté perfide* et de *sa pieuse supercherie* :

..... Onore avranno
Perfida lealtate e fido inganno!

« Ah! chevalier, chevalier, vous n'êtes pas un chevalier : vous êtes un estafier du saint-office!

« ... Puisse ma nouvelle trompette aux accents « angéliques, s'écriait le Tasse dans le préambule « de son nouveau poëme, réduire au silence celle « dont le fracas remplit encore le monde! »

E d' angelico suon canora tromba
Faccia quella tacer, ch' oggi rimbomba.

« Et en 1593 il écrivait au père Francesco Panigarola, évêque d'Asti :

« Je suis très-affectionné à mon nouveau poëme « ou à mon poëme nouvellement *réformé*, comme à « un nouveau-né de mon esprit. J'ai retiré ma ten- « dresse au premier, comme font les pères à des fils

« rebelles et soupçonnés d'être les *fruits de l'adul-*
« *tère.* » Oh! que ce mot dit de choses! Aux yeux des inquisiteurs et des jésuites, qu'était-ce que la renaissance? Un adultère. Et Léon X? Le criminel entremetteur qui avait fait entrer dans le lit de l'Église Jupiter et Osiris.

VI

L'ABSOLUTION DU TASSE.

« Aimant les lettres et les arts autant qu'on les pouvait aimer dans ce temps de rigorisme soupçonneux, Clément VIII fut le Léon X de la réaction, mais un Léon X innocent et qu'on ne peut accuser d'avoir prêté la main à des intrigues adultères. Ses Sadolet et ses Bembo furent les Baronius, les Bellarmin et les Tolet. Ses Bramante, ses San-Gallo, furent les Maderno et les Ponzio. Son Raphaël fut le gentil chevalier d'Arpino, ce Joseppin qu'il nomma directeur de Saint-Jean de Latran, qu'il combla d'honneurs et de richesses. Sous son règne, le *ma-*

niérisme fut le dieu de la peinture ; il envahit tout, les églises, les cloîtres, les palais ; il s'étala sur toutes les murailles. Où retrouver les grandes inspirations, la simplicité du grand goût, ces figures de saintes où se peignaient avec les joies de la piété vraie sa chaste réserve et ses pudeurs, ces figures de vierges qui semblaient dire : L'amour divin coule en nous comme le sang dans nos veines ? Je ne vois plus que des mines et des gestes affectés, des yeux en coulisse lorgnant le ciel, des cous qui se renversent avec effort, des extases simulées, toutes les minauderies ou les pantalonnades d'une dévotion qui s'affiche, comme il arrive dans les temps où l'on fait son chemin par la dévotion. C'en est fait, le joli a remplacé le beau, le joli, seule beauté tolérée par ces bons pères, parce qu'il est un plaisir et ne peut être une passion... Patience ! le sensualisme religieux n'a pas dit encore son dernier mot. Tout à l'heure il inventera la dévotion au sacré cœur de Jésus : source nouvelle d'inspirations pour les artistes ! Vierges de Raphaël, race adultère, disparaissez ! Un cœur de cire percé d'une flèche d'or, et

entouré de guirlandes et de rubans, voilà le chef-d'œuvre qu'enfante un art régénéré !

« Justice soit pourtant rendue à Clément VIII. Il se signala dans sa vie par plus d'un acte de courage. Si, en dépit de l'Espagne, il reçut en grâce Henri IV, en dépit du saint-office il appela à Rome Patrizzi, le dernier des platoniciens, dont les œuvres furent mises depuis à l'index. Grâce à Clément, le platonisme eut une vieillesse honorée et pensionnée, ses derniers jours ne furent pas troublés, et, grâce aussi à cet Aldobrandini, le Tasse put mourir en paix. La seconde *Jérusalem* n'aurait pas désarmé les ombrages et la rancune de Sixte-Quint ; il eût jugé la réparation insuffisante; Armide, même enchaînée et outragée par un estafier, n'eût pas trouvé grâce devant lui. Clément VIII fut moins sévère, il ne voulut pas imposer au Tasse des conditions trop dures ; il vit d'un œil favorable un poëme où des louanges magnifiques lui étaient prodiguées ; il estima avec raison que, malgré quelques fictions encore trop libres, ce poëme portait la marque de la Rome des jésuites et des inquisiteurs,

et que le saint-siége pouvait agréer cette offrande; il décida que l'Église avait tenu assez longtemps rigueur à l'auteur de l'*Aminta* et de la première *Jérusalem*, et, accueillant avec indulgence le repentir de l'enfant prodigue, il voulut couronner au Capitole l'auteur de la *Jérusalem conquise* et du poëme de *la Création*.

« Hélas! le poëte regarda d'un œil indifférent les préparatifs de son couronnement. Sa conscience d'artiste s'était réveillée et protestait sourdement contre son triomphe. Quand le cardinal Cinthio le vint visiter dans son agonie et s'enquit de ses derniers désirs : « Je n'en ai qu'un, répondit-il, c'est « qu'on brûle ma *Jérusalem*... » Ne croyez-vous pas entendre le *e pur si muove* de Galilée?

« Trois ans plus tard, un homme d'esprit, Domenico Chiariti, écrivait à Pellegrino que tous ceux qui avaient pris part à la grande querelle de la *Jérusalem* étaient morts avant le temps, et il ajoutait : « Le Tasse lui-même a expié par une mort précoce l'erreur qu'il avait commise en accommodant au goût de Rome le poëme qu'il avait composé

pour Ferrare, *avendolo da Ferrara ov' egli era indirizzato, rivoltato a Roma.* »

« Dieu très-saint, qui sondera le mystère de vos voies? Quand votre Église florissait et que le monde, la regardant avec admiration, s'écriait :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a pas portés?

vous lui avez suscité dans la personne d'un prophète de mensonge un ennemi acharné, et pour résister à ses fureurs il fallut que des pontifes d'un esprit et d'un cœur durs prissent dans leurs mains redoutables le sceptre des âmes. Avec eux l'intolérance, le soupçon, la terreur, s'assirent sur le trône de saint Pierre, et pendant de longues années, Dieu de bonté, on ne vous annonça plus que comme un Dieu aux entrailles resserrées et au cœur jaloux. Inquiète, vivant dans les alarmes, tout ce que votre Église avait toléré ou protégé lui devint suspect; dans ses aveugles défiances, elle rompit toute communion avec la sagesse humaine, qui s'était faite son interprète et sa servante, et en la bannissant loin de vos autels elle lui fit prendre en haine votre

nom. Alors parurent des hommes tels que la terre n'en avait pas encore vu. Ils disaient avoir mangé des fruits de l'arbre de la connaissance, et ils en étaient comme enivrés ; ils disaient aussi que la foi est un esclavage, et ils se réjouissaient comme des captifs qui ont reconquis leur liberté. Ayant désappris les *oremus* que leur avait enseignés leur mère, ils ne tremblaient pas en songeant que leurs lèvres étaient mortes à la prière ; ils n'avaient plus rien à vous dire, ils ne sentaient plus le besoin de ces paroles ailées qui savent trouver le chemin du ciel. Ces rebelles portaient sur leur front l'orgueil de leur délivrance ; on les voyait agiter fièrement aux oreilles des passants les tronçons de leurs chaînes brisées. Ils s'appelaient Bruno, ils s'appelaient Vanini ; l'âme de Marius et des Gracques était en eux. Ils ne disaient plus comme les sages d'autrefois : Les dieux de l'Égypte et les sages de la Grèce ont annoncé le Christ. Gloire à l'Évangile éternel ! mais ils s'écriaient : Périsse l'Évangile ! périsse l'Église ! Gloire à la nature, reine et déesse des mortels ! La nature seule est Dieu, *ipsa natura quæ Deus est !...*

X

« Plus d'une fois en entendant cette lecture, continua le baron, j'avais laissé échapper des marques d'étonnement. Il me semblait que pour un saint le prince s'exprimait fort librement sur les affaires de l'Église. Quand il eut fini, je lui dis : —Prince, je vous prie de compter sur ma discrétion et de croire à ma reconnaissance. *Monsignore* Spinetta n'avait pas tout dit. Grâce à vous, ma curiosité es satisfaite; j'ai pu mesurer dans toute leur étendue les souffrances de l'homme le plus infortuné qui fut jamais. Cependant je ne puis souscrire à tous vos jugements sur les hommes et les choses du seizième siècle. Et par exemple vous n'aimez pas les jésuites. Ce qui me donne à réfléchir, c'est qu'un certain moine de ma connaissance, fra Antonio, ne

les aime pas non plus. Vous leur reprochez d'avoir asservi les esprits, il leur reproche de les avoir trop émancipés. Vous l'avouerai-je? si j'étais jésuite, je me sentirais flatté d'avoir tant d'ennemis, et des ennemis qui se contredisent... — Il ne me répondit rien. — Il me semble aussi, repris-je, que vous avez expédié un peu lestement Martin Luther. Il ne m'appartient pas de le défendre; mais je serais curieux de savoir ce qu'un luthérien vous répondrait... Il garda encore le silence. — Enfin, lui dis-je, votre enthousiasme pour les philosophes de la renaissance me surprend. Ces Ficin, ces Pic de La Mirandole, dont vous louez la religion et que vous reconnaissez pour vos maîtres, je les avais toujours considérés comme des humanistes, à la fois beaux esprits et esprits forts, et, s'il faut tout dire, comme des adorateurs de l'antiquité que leur idolâtrie pour Platon avait rendus infidèles au Christ.

« Alors il s'élança de son siége, et, se tenant debout devant moi, une main appuyée sur la statue d'Hermès Trismégiste, il me dit d'une voix émue : — Pendant combien de temps les avez-vous étudiés,

ces maîtres que je vénère, pour avoir le droit de les juger ainsi? Eh quoi! c'était un adorateur des faux dieux, ce Ficin qui n'a pas écrit une page où l'Église ne soit glorifiée! C'était un idolâtre de l'Académie, celui qui n'aimait Platon que parce qu'il mène à Christ, et qui, s'appelant lui-même *un pêcheur d'hommes*, s'écriait : « Servons-nous des filets du platonisme pour pêcher des âmes au crucifié! » C'était un esprit fort, celui qui consacra sa vie à combattre l'averroïsme, celui qui déclarait que l'Église a dans ce monde deux sortes d'avocats ; les philosophes et les miracles, et qui attesta douze prodiges opérés de son temps par les reliques de saint Pierre à Volterra? Et comment n'eût-il pas cru aux miracles, lui qui fut favorisé de visions béatifiques, lui qui fut guéri d'une maladie mortelle par l'intercession de la sainte Vierge?... Et c'était aussi un mécréant ce Pic de La Mirandole, que le zèle de la maison du Seigneur dévorait, ce cœur qui n'était qu'humilité et tendresse, ces mains abondantes en aumônes, ce profond philosophe qui avait fait vœu, dès qu'il aurait achevé son livre sur

la Concorde, de distribuer aux indigents tout son patrimoine, et les pieds nus, de s'en aller courir le monde pour prêcher le Christ dans les chaumières et dans les palais! Sainte reine du ciel, je vous prends à témoin, car vous l'avez reconnu pour un de vos serviteurs, vous lui êtes apparue à son lit de mort, et il a expiré le sourire aux lèvres, voyant les cieux s'ouvrir sur sa tête!

« A ces mots, le prince, transporté par son enthousiasme, se retourna du côté de l'oratoire, dont les portes étaient ouvertes, et levant les yeux et les bras vers le crucifix qui resplendissait dans l'ombre : — Seigneur, vous le savez, s'écria-t-il, ces hommes étaient à vous, et votre gloire se manifesta dans le pontife qu'ils avaient nourri de leur sagesse! Oh! Jérusalem, en dépit de tes souillures, que tu parus belle à toutes les nations en ces temps bienheureux! De quel éclat divin brillaient tes autels et quelles fêtes tu célébrais dans ton enceinte agrandie! Du nord et du midi et des profondeurs de l'Orient, tous les dieux s'étaient donné rendez-vous chez toi, ceux de la Perse, ceux de la Chaldée, ceux de

l'Olympe et ces sphinx qui se taisaient depuis des siècles; avec eux étaient accourus les sages, les sibylles, les antiques pythonisses, les mages et les prophètes, apportant tous de l'encens et de la myrrhe, — et tous ils se tenaient humblement prosternés autour du trône du Christ. Ce jour-là, Seigneur, déposant pour la première fois votre couronne d'épines, vous aviez ceint votre front de violettes parfumées qu'avait vues fleurir l'Ilissus, et vous teniez à la main un lotus du Nil d'une blancheur immaculée. Alors, vous penchant sur tous ces dieux et ces sages, on vit vos lèvres sourire et votre bras s'étendre pour les bénir, et une voix d'ange, plus douce encore que celle qui avait annoncé votre nativité, s'écria : — Gloire à Dieu sur la terre! paix entre les dieux réconciliés sous le regard du Christ! Bénie soit la sainte Église universelle!

« Le prince avait prononcé ces paroles avec tant de véhémence et avec un accent si pénétrant, que j'en fus profondément ému. Que dis-je? mon saisissement fut tel, que j'eus une véritable vision. Je crus voir le crucifix se détacher de la muraille et le

Christ se pencher en souriant vers l'Hermès Trismégiste, qui lui faisait face, et il me sembla que ce dieu à tête d'épervier tressaillait sur son piédestal. Les deux bustes de Platon et la Minerve Poliade tressaillirent aussi. Et aussi loin que s'étendaient mes regards, je vis le peuple de dieux qui remplissait la galerie s'incliner pour recueillir la bénédiction et le sourire du Christ. Sur les murailles aussi et dans les arabesques dont elles étaient peintes, tout remuait. Les phénix agitaient leur huppe de pourpre, les longs cheveux des sirènes flottaient au vent, les roses et les lotus frissonnaient de joie, les mystérieux scarabées égyptiens entr'ouvraient leurs ailes d'émeraude qui jetaient des étincelles. Une chaleur brûlante s'était répandue dans l'air, un mystère s'accomplit dans mon cœur; il me sembla que l'âme de la renaissance entrait en moi. Et si dans ce moment on m'eût donné des pinceaux et une palette, aussi vrai que j'existe, moi, le baron Théodore...

— Vous auriez peint à tout le moins une des sibylles de Michel-Ange, interrompit madame Roch,

qui eut vraiment l'air de se réveiller. Enfin vous avez trouvé le mot pour rire, mon cher baron. Il en était temps, je vous assure.

— Madame, répondit-il, je vous jure que dans ce moment je n'étais pas en humeur de rire, le prince encore moins. Il était si ému, que je lui proposai de prendre l'air pour se remettre. Madame je vous en supplie, gardez encore votre sérieux pendant quelques minutes... Nous allons en pèlerinage.

« Dans les jardins du couvent de Saint-Onuphre, on montre le chêne séculaire à l'ombre duquel le Tasse aimait à s'asseoir dans les derniers jours de sa déplorable vie. Est-ce une légende? Est-il vrai que le véritable chêne du Tasse a été abattu par la foudre il y a quelques années? Peu importe, ces jardins ont vu le poëte, la mort sur les lèvres, se promener d'un pas chancelant parmi leurs ombrages, et c'est de cette terrasse que ses regards près de s'éteindre ont contemplé pour la dernière fois la ville éternelle... Le soleil allait se coucher. J'entraînai le prince à Saint-Onuphre. Ayant traversé l'église, une porte latérale nous donna entrée

dans un atrium qu'entourent de petites arcades soutenues par des piliers. De là nous gagnâmes le jardin dont la grille était ouverte. Ce jardin, d'une médiocre étendue, est situé sur la crête même du Janicule. Le sentier que nous suivions court entre un potager et une vigne en pente qui enlace ses pampres à de longs roseaux. Rien de plus simple que cet agreste décor : un champ de tomates, des fèves, des figuiers, un bassin de fontaine aux marges moussues et ombragé de lauriers-roses, le bruit léger d'un ruisseau qu'on ne voit point, des saules qui se penchent pour écouter la plainte de cette eau fugitive qui s'échappe en se dérobant sous leurs pâles feuillages. A quelques pas plus loin, le terrain se relève brusquement, et l'enclos se termine par un tertre de gazon. Du côté du couvent, ce tertre présente aux regards une grotte dont l'entrée est obstruée par des gravois et des ronces, et que surmonte une niche décorée d'une urne brisée. Là tout est laissé à l'abandon, là foisonnent à l'envi les folles herbes, le lierre, l'ortie, la laitue, et les mille jets fantasques d'une vigne sauvage qui s'entortille

à des buissons et à des osiers; mais sur la pente du monticule qui regarde Rome a été pratiqué un petit hémicycle dont les gradins en brique sont dominés par une rangée de cyprès. C'est là que Philippe de Neri rassemblait ses jeunes élèves et leur enseignait une musique d'église toute nouvelle; c'est sur ces gradins que sont nés, avec les harmonies du drame chanté, ces opéras sacrés qu'on appelle des *oratorios*. Au bas de l'hémicycle, une étroite terrasse est bordée par un petit mur en ruine; à main gauche s'élève l'énorme tronc du chêne du Tasse, dont une branche maîtresse a été fracassée par la foudre, ce qui a pu donner lieu aux méchants propos que je vous rapportais tout à l'heure.

« Ah! quel tableau embrassaient de là les regards du divin poëte! A droite, le prolongement en courbe du Janicule avec son Transtévère à ses pieds, avec ses bosquets, ses vergers, ses terrasses couronnées d'églises, jusqu'à ce qu'en face de l'Aventin il dévale brusquement dans le Tibre, resserré à sa sortie de Rome par ces deux hauteurs rivales; — de l'autre côté, s'abaissant en pente rapide, un bois

d'yeuses, de noirs cyprès et de pins d'un vert velouté; — en bas, le Tibre qu'on voit à peine, mais dont le cours se fait reconnaître à la longue rangée de maisons sur pilotis qui l'accompagnent, hautes masures lézardées, ébréchées, jaunes comme les eaux qui en baignent le pied et percées d'étroites fenêtres où pendent des guenilles. Au delà s'étend Rome tout entière, Rome immense depuis la place du Peuple jusqu'à la pyramide de Cestius, Rome avec ses toits rustiques recouverts d'une mousse flétrie et jaunâtre, Rome avec ses splendeurs que rien n'égale, et qu'annoncent dans un langage superbe ses dômes et ses coupoles. Au loin, on aperçoit les ombrages du Pincio, les jardins de Salluste, le grand ravin verdoyant qui sépare le Quirinal de l'Esquilin et que domine Sainte-Marie-Majeure; plus près la tour du Capitole, le Palatin avec ses cyprès, ses myrtes et ses grenadiers entremêlant leurs feuillages aux immenses arcades ruinées du palais des césars, l'Aventin désert et ses églises solitaires environnées de cultures, le Celius à la croupe allongée qui se termine par la sublime basi-

lique de Saint-Jean de Latran. Malgré la distance, je voyais se profiler sur le ciel les statues qui la surmontent, tant l'air était limpide! On eût dit des esprits célestes en tournée sur la terre, et qui, se posant un instant sur ces corniches, reprenaient haleine avant de s'envoler vers le ciel. Plus loin, la plaine onduleuse et nue; plus loin encore les monts Albains baignés d'une lumière violette, — puis les plans fuyants des montagnes de la Sabine, qui noyaient leurs cimes dans de fauves nuées, et dont la teinte purpurine allait se dégradant par des nuances insensibles jusqu'au gris cendré des lointains aériens. En retournant la tête, j'apercevais le mont Vatican, Saint-Pierre, une ligne de pins se dessinant sur l'horizon étincelant, des figuiers et des broussailles imprégnées d'une poussière d'or, et plus près de moi le bassin dans lequel tremblotaient les dernières lueurs du soir, nappe d'argent liquide où je voyais courir par instants de longs frissons de lumière rose.

« Je m'assis au pied du chêne, et Torquato s'y assit avec moi. Il était bien pâle, il tremblait la fièvre,

« — Demain, lui dis-je, tu te mettras au lit pour n'en plus sortir. Regarde Rome une dernière fois. Là tu vois ce palais de Monte-Giordano que tu habitas dans ta première jeunesse, et plus tard à ton retour de France; il est resté tout plein de tes rêves. Ailleurs tu aperçois l'église et le couvent de Sainte-Marie-du-Peuple, asile ouvert à l'indigence de ton âge mûr. Sans ces bons pères, depuis longtemps tu serais mort de faim. Derrière toi se dresse ce Vatican où tu passas tant d'heures dans de mortelles attentes toujours trompées. Ici tu vois le Capitole, où se font les apprêts de ton couronnement, apprêts, hélas! inutiles; la fièvre qui te dévore ne te le dit que trop. Ah! détourne plutôt les yeux de cette ville où tu as tant souffert; contemple ces montagnes, suprême ornement de ce vaste tableau. Ces hauteurs accidentées, mais continues, qui l'encadrent d'une ligne horizontale infinie, communiquent à l'âme des aspirations immenses mêlées aux douceurs d'un repos éternel. Ce repos va commencer pour toi; que dis-je? tu en savoures l'avant-goût! Certain de ta mort et la sen-

tant déjà en toi, tu as atteint ce moment où l'homme se devient étranger à lui-même et se regarde comme par les yeux d'un autre, de cet *autre* mystérieux qui nous succède au delà de la tombe. Non, celui qui a tant souffert à Ferrare et à Rome, ce n'est pas toi, mais un ami qui te fut cher, et ce n'est plus la douleur, c'est la pitié qui fait couler tes larmes.

« Cet entretien se prolongea quelque temps. Quand je revins à moi, l'ombre avait tout envahi à l'exception de quelques nuées violettes qui recevaient les derniers adieux du soleil.

« — Mon cher prince, m'écriai-je, si j'avais le bonheur d'être poëte, je voudrais composer une élégie que j'intitulerais *les Dernières pensées du Tasse*, et si j'étais capable d'écrire en prose, je composerais une vie du Tasse dont je vous emprunterais la moitié et l'autre à Mgr Spinetta. Ma conclusion serait que, comme le bonheur, le malheur a son ivresse, que, toutes les disgrâces ayant accablé à la fois ce divin poëte, son âme, attaquée de toutes parts, a été jetée dans un état de désordre, que sa folie ne fut que le sentiment exalté de maux trop

réels, et que cette exaltation, accompagnée d'accès de fièvre, de fureur et de délire, a duré jusqu'à ce que, dans son cœur épuisé par ses propres violences, l'esprit de révolte eût fait place à une résignation inerte. Ma dernière ligne serait conçue en ces termes : « Le Tasse dut la moitié de ses infor« tunes à la faiblesse de son caractère et l'autre « à la beauté de son génie. »

« Le prince ne répondit pas. Il s'était assis sur un des gradins, et tour à tour il considérait un médaillon qu'il tenait à la main, ou, relevant la tête, il contemplait par delà le tertre les vapeurs cendrées qui s'élevaient à l'horizon, et au-dessus desquelles la lune dessinait sa faucille d'argent. Je m'approchai de lui et lui pris des mains le médaillon. Il renfermait une copie en miniature du portrait de Léon X par Raphaël. En ce moment, j'entendis un bruit de pas, et je vis paraître fra Antonio. Cette apparition me causa le plus vif déplaisir. Aussi bien Antonio avait un air d'humeur aigre et bourrue : apparemment il nous en voulait d'être entrés chez lui sans lui en demander la permission,

mais, quand il eut reconnu le prince Vitale, il changea soudain de contenance, et ce fut d'un ton de cafarde humilité et en s'inclinant jusqu'à terre qu'il le prévint qu'on allait fermer les grilles du jardin. Quant à la *grassoccia sensitiva*, il ne daigna pas l'honorer d'un regard. Dès qu'il eut tourné le dos, montrant du doigt tour à tour ce frocard et le médaillon :

« — Ceci, dis-je au prince, a tué cela.

« Il attendit pour me répondre que le moine se fût éloigné, et alors, d'une voix sourde, mais vibrante :

« — Je crois et j'espère ! s'écria-t-il. Et d'une main faisant un signe de croix, de l'autre il jeta un baiser au Vatican. C'était un geste bien italien.

— Mon cher baron, dit madame Roch, vous aurez beau dire et beau faire, vous ne me ferez jamais aimer votre prince Vitale. Tout à l'heure, pendant que vous aviez la bonté de nous lire son étrange manuscrit, j'avais les nerfs fort agacés. A vrai dire, je ne vous écoutais que d'une oreille; mais le peu que j'ai compris m'a fort déplu. Je n'aime pas ces gens qui cherchent midi à quatorze heures. Sur ces choses-là, il en faut croire son

curé, car enfin, à ce compte, de quoi serviraient les curés dans ce monde? Allez, baron, la foi du charbonnier est la seule bonne. Comme le Tasse, votre prince est un esprit chagrin et orgueilleux, et je voudrais parier que, comme le Tasse, il finira par devenir fou.

— Rassurez-vous, madame, il n'en est rien. Ce jour avait commencé entre nous une liaison très-intime. L'ayant beaucoup pratiqué, je puis vous assurer qu'il n'y avait point d'orgueil dans son fait et qu'il n'était point en danger de perdre la raison. A la vérité, il était sujet à des accès de découragement et de tristesse; mais il s'en défendait de son mieux à l'aide de ses consolateurs, qui étaient ses livres, sa harpe, ses pauvres, et un grand ouvrage qu'il composait à ses moments perdus... Oh! n'ayez crainte, je ne vous en dirai pas le titre! D'ailleurs il croyait, il espérait, et, son cœur étant simple et bon, il avait des gaietés et des confiances d'enfant. Un jour que nous étions allés ensemble au Vatican, il me fit admirer les soins religieux qu'on y rend aux antiques, et il est certain, madame, que Jupiter

n'était ni mieux logé ni plus honoré sur l'Olympe qu'il ne l'est aujourd'hui dansla demeure des papes.

« — Convenez, me dit le prince en sortant, que ce n'est plus Sixte-Quint qui règne à Rome.

« Et il m'exposa la théorie sur laquelle reposaient ses espérances. Il comparait l'Église à une vigne imprudente qui est trop pressée de fleurir ; mais le grand vigneron, qui sait combien les printemps sont trompeurs et qui veut que sa vigne attende l'heure marquée par sa sagesse, lui envoie, au moment où elle s'apprête à épanouir ses fleurs, des gelées qui la font rentrer dans le sommeil de l'hiver.

« — Au dix-huitième siècle, me dit-il, l'Église, conduite par les Benoît XIV et les Clément XIV, crut de nouveau que le moment de la *floraison* était venu. Dieu chargea la révolution de l'avertir qu'il était trop tôt. Aujourd'hui pourtant je crois reconnaître à plus d'un signe que le temps de l'épreuve est passé, que toutes les divisions vont cesser et que l'âge d'harmonie va s'ouvrir.

« Et, comme je l'écoutais d'un air rêveur :

« — A quoi pensez-vous? me demanda-t-il?

« — Je pense, lui répondis-je, à ce mot trivial, mais expressif, d'un philosophe : « Un bas raccommodé vaut mieux qu'un bas déchiré ; mais il n'en « va pas de même des consciences. »

« — Croyez-moi, s'écria-t-il gaiement, Dieu remet à neuf ce qu'il raccommode, et on n'y voit point de reprises.

« Pendant le séjour que je fis à Naples, j'écrivis quelquefois au prince ; il ne répondit pas à mes dernières lettres. A mon retour, j'appris qu'il venait de mourir. Il courait plusieurs versions sur cette mort : les uns disaient qu'il s'était tué à force de fatigues et par des excès de charité; d'autres parlaient d'un anévrisme au cœur. Le marquis Moroni m'assura qu'un jour le confesseur du prince' à l'instigation d'un cardinal rigoriste, avait ordonné à son pénitent de débarrasser son oratoire de la Minerve et des deux Platons qui en décoraient l'entrée, que le prince avait obéi, mais qu'il lui en avait tant coûté qu'il avait succombé à son chagrin. J'allai faire un tour dans son palais. Je trouvai la bibliothèque tout en désordre. Arrivé près de l'o-

ratoire, j'aperçus la Minerve et les Platons gisant dans la poussière à côté de la harpe, dont toutes les cordes étaient brisées. Je voulus visiter l'église où on l'avait enseveli. Son tombeau de marbre est décoré d'une inscription fastueuse et banale dont je ne me souviens plus; mais sur une des faces latérales j'aperçus dans un coin obscur quelques lignes crayonnées hâtivement par une main inconnue, et que j'eus de la peine à déchiffrer. Elles étaient ainsi conçues :

« Passant, ici repose un prince qui fut un saint. Il avait le cœur d'un enfant et il n'ignorait rien, pas même la kabbale. Il savait rire dans les festins, et souvent il a été vu pleurant devant les autels. Il balayait la chambre des pauvres, et il savait jouer de la lyre. Il adorait le Christ, il honorait Platon, i chérissait les muses. Passant, s'il fût né trois siècles et demi plus tôt, il se fût appelé Pic de la Mirandole, et Jean de Médicis l'aurait aimé. »

FIN.

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

mon



